TAFFIN-LEFORT Editeur
PARIS-LILLE

LES

EXPOSITIONS

UNIVERSELLES

Série grand in-4°.



EXPOSITION DU CHAMP DE MARS — 1889

A. S. DE DONCOURT

LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Volume orné de 80 gravures.

J. LEFORT, ÉDITEUR

LILLE
RUE CHARLES DE MUYSSART, 24.

PARIS
RUE DES SAINTS-PÈRES, 30

INTRODUCTION

Le goût des Expositions publiques a été de tous les temps la manifestation de l'activité industrielle et commerciale des peuples. Nous savons quelle était l'opulence de tout le littoral de la Méditerranée avant que les Romains eussent asservi ces régions, et alors que les bazars de Tyr et de Carthage étalaient, au commerce du monde, leurs richesses merveilleuses. Nous ne parlons pas des jeux Olympiques du Péloponèse, qui étaient pour la Grèce tout entière aussi bien un concours d'artisans qu'un concours de poètes et d'artistes, parce que les Grecs, comme plus tard les Romains de la république, excluaient du concours tout ce qui était étranger.

Lorsque Rome, après avoir dominé les peuples, voulut se les assimiler, les Expositions publiques reparurent avec les Césars. Les historiens nous disent de quel point du globe venaient les étoffes lamées d'or, les bois rares, les perles précieuses, les armes bien trempées et les orfèvreries ciselées à jour, les aciers polis et les cristaux brillants, l'ambre, les essences et tous les objets curieux, agréables ou utiles.

Après l'invasion des barbares et la chute de l'empire romain, le moyen âge, renouant peu à peu la chaîne brisée de la civilisation, reprit le goût des Expositions publiques. Ces grandes foires où se donnaient rendez-vous, des extrémités de la terre, les marchands opulents et les artisans fameux, malgré les hasards du voyage, les dangers de la route et les incertitudes du marché, n'étaient autre chose que des concours d'industrie internationale.

Ces longs convois de marchands, se rendant aux foires du moyen âge et que des voleurs armés attendaient sur la route, ne devaient guère différer des caravanes qui traversent encore aujourd'hui le désert, chargées des produits de l'Asie lointaine ou de l'Afrique mystérieuse.

L'entassement de richesses qui s'opérait dans les grandes foires du moyen âge

a lieu de nous surprendre, si nous tenons compte de l'imperfection de l'état social à cette époque. Mais qui nous dit que ce n'est pas grâce à cette héroïque confiance des marchands que la civilisation a prévalu contre la barbarie?

Les Génois et les Vénitiens ont été les premiers grands importateurs et fabricants, nos maîtres dans l'industrie, la navigation et le commerce. C'est à la suite des guerres d'Italie que se sont développées en France les industries nationales qui font aujourd'hui la gloire de notre pays. Leur essor fut malheureusement arrêté par les guerres de religion; puis, encouragées par Henri IV d'abord, par Colbert ensuite, nos grandes manufactures reprirent le dessus. Mais les Expositions industrielles que Sully avait projetées et qu'il appelait « les conversations entre peuples, » ne purent entrer dans la voie pratique qu'après les grands orages de 1789.

C'est à François de Neufchâteau, né en 1750, poète, magistrat, député à l'Assemblée législative, enfin ministre, et, par-dessus toutes choses, habile économiste. qu'elles doivent leur origine.

Au cours de son passage au ministère de l'intérieur pendant le Directoire, François de Neufchâteau, que l'état et les progrès de notre industrie ne cessaient de préoccuper, eut la pensée de charger une commission spéciale d'inspecter les manufactures de Sèvres, des Gobelins et de la Savonnerie.

Le résultat de l'inspection lui démontra que les magasins de ces importants établissements contenaient des quantités considérables de marchandises pour lesquelles n'existait aucun débouché.

Persuadé que rien ne pouvait être plus nuisible au développement de notre industrie nationale que cet encombrement qui décourageait directeurs et ouvriers et paralysait le travail, il imagina d'exposer aux regards du public les produits disponibles des manufactures nationales.

Il chargea les membres de la commission qui fonctionnait encore de réaliser ce projet, et mit pour cela à leur disposition tous les moyens, toutes les ressources dont l'État disposait.

Le château de Saint-Cloud fut choisi pour recevoir ces premières assises de l'industrie française, ou plutôt de l'industrie moderne.

« On y donna des fêtes publiques pendant lesquelles des marchands de toute espèce, soit de Paris. soit des contrées environnantes, débitaient leurs denrées sans être soumis à aucun frais.

» Dans le parc, des spectacles, des courses à pied, des jeux de tout genre attiraient et amusaient la foule. »



PREMIÈRE EXPOSITION AU CHAMP DE MARS EN 1798

On se plaignit bientôt :

— Saint-Cloud, disait-on, n'était pas un point assez central pour une aussi importante exhibition.

Le ministre, enchanté du succès de son idée, fit alors transporter l'Exposition à l'hôtel d'Orsay, rue de Varennes, où les objets d'art prirent place à côté des produits de l'industrie.

« Enfin, en l'an VI (1798), pendant les jours complémentaires, une Exposition, organisée par le ministre lui-même, eut lieu au Champ de Mars. »

Cette première Exposition officielle, ordonnée avec la solennité et la pompe en usage au temps du Directoire, eut un grand retentissement non seulement en France, mais dans toute l'Europe.

A partir de ce moment, les Expositions se succèdent rapidement, et leur importance va toujours croissant. Ainsi, la deuxième a lieu en 1801; la troisième, en 1802; la quatrième, en 1806; la cinquième, en 1819; la sixième, en 1823; la septième, en 1827; la huitième, en 1834; la neuvième, en 1839; la dixième, en 1844; la onzième, en 1849; en 1855, la douzième et première universelle; en 1867, la treizième et deuxième universelle; en 1878, la quatorzième et troisième universelle; enfin, pour 1889, la quinzième et quatrième universelle.

François de Neufchâteau assista aux sept premières de ces Expositions.

La France n'a pas été seule à convier les peuples à ces grandes solennités industrielles et artistiques : l'idée des Expositions universelles, née chez nous, ne put avoir lieu en 1849 par suite des événements politiques qui troublèrent notre pays à cette époque; elle passa la Manche et reçut son exécution deux ans plus tard.

Londres a eu deux Expositions universelles, l'une en 1851, l'autre en 1862.

Moscou, en 1872.

Vienne, en 1873.

Philadelphie, en 1876.

Amsterdam, en 1883.

Anvers, en 1885.

Melbourne, en 1888.

Le succès toujours grandissant des Expositions industrielles et surtout des Expositions universelles s'explique aisément.

En effet, « outre l'attrait qui s'attache à des collections si brillantes, il y a là pour la foule une occasion de mieux connaître les objets qui défraient ses besoins

habituels, et, pour les hommes spéciaux, un sujet de réflexions et d'études. Rien de plus profitable à l'avancement de l'industrie.

» Non seulement les manufacturiers convient alors le public à les juger, mais ils se jugent entre eux avec une sûreté de coup d'œil que rien n'égale. S'il y a quelque part, dans cet ensemble un peu confus, une supériorité qui se cache, un procédé nouveau, un produit marqué d'un caractère particulier, croyez qu'ils seront bientôt signalés par un signe irrécusable : l'attention des hommes du métier, et quelquefois même leur jalousie.

» C'est un contrôle mutuel et une mutuelle justice. C'est en même temps une école où les faibles s'instruisent à l'exemple des forts, et dont les uns et les autres cherchent à tirer quelque profit.

» Les ouvriers, bons arbitres aussi, viennent à leur tour s'y éclairer, et, s'il y a, dans l'exécution manuelle, quelques perfectionnements, ils ne sont pas des derniers à s'en apercevoir et à se les approprier.

» Ainsi s'élève la portée de ces Expositions; l'objet en évidence n'est rien auprès de cette éducation des producteurs mis en présence les uns des autres, et s'éclairant par la vue et le rapprochement de leurs travaux respectifs. Le cérémonial dont elles sont accompagnées, la distribution des récompenses n'en forment que la partie décorative; ce qu'il en reste de plus fécond, ce sont les germes d'émulation déposés au fond des cœurs, le désir du progrès excité avec énergie et sachant à quoi s'appliquer, le souvenir des bons modèles et la volonté ferme de ne pas leur rester inférieur.

» A ce point de vue, les Expositions générales sont un instrument bien plus puissant que ne peuvent l'être les Expositions limitées aux produits d'un État. Non seulement l'étude des faits s'exerce alors de fabricant à fabricant, mais encore de nation à nation; elle embrasse l'activité industrielle dans sa manifestation la plus complète (1). »

(1) Louis Reybaud, de l'Institut. *Revue des deux Mondes*, décembre 1855.

LES

EXPOSITIONS UNIVERSELLES

CHAPITRE PREMIER

LONDRES

Exposition universelle de 1851.

La première Exposition universelle s'ouvrit à Londres au printemps de 1851, sous la présidence du prince Albert, époux de la reine Victoria, et à l'aide de souscriptions particulières, qui atteignirent promptement un chiffre élevé.

L'Angleterre, à l'abri des secousses profondes qui avaient agité le continent en 1848, suivait sa voie non interrompue de prospérité; la France laborieuse aspirait, avec une volonté que rien ne détourne, à l'ordre, au repos et au travail. Les circonstances étaient donc aussi favorables que possible.

On invita les architectes de tous les pays à présenter des plans de construction d'une salle assez vaste pour contenir tous les envois indigènes et étrangers. Le plan de M. Horeau, architecte français, obtint les suffrages de tous les membres du jury. Cependant on adopta ensuite un

autre modèle, celui de M. Joseph Paxton de Chasseworth. Tous les détails en avaient été étudiés par les entrepreneurs, MM. Fox, Handerson et compagnie.

Ce plan était simple : c'était un parallélogramme dont les grands côtés avaient 560 mètres de longueur, et auquel était annexée une autre salle destinée aux machines, de 285 mètres de long sur 15 de large.

L'édifice fut élevé au sud de Hyde-Park, entre les endroits appelés Kensington-Drive et Rotten-Kow. Sa contenance était d'environ 8 hectares, dont 7 hectares pour l'Exposition et 1 hectare pour la circulation. Il était formé, dans toute sa longueur, de deux ailes latérales de 20 mètres de haut, au-dessus desquelles, et en retrait, s'étendaient deux galeries supérieures. La galerie centrale, haute de 33 mètres, était coupée par un transept de la même hauteur, qui avait permis de conserver un des beaux groupes d'arbres du parc. Frapper de la hache les vieux arbres, c'est, en Angleterre, un fait considérable. On avait cependant reconnu qu'il y avait, en cette circonstance, des inconvénients graves à persister dans ce respect traditionnel.

La contenance du palais était évaluée à près d'un million de mètres cubes. On n'avait employé dans sa construction que la fonte et le verre. Des colonnes en fonte, au nombre de 3,300, étaient reliées entre elles par des châssis garnis de vitres ; leur hauteur variait de 4 mètres 35 à 6 mètres; 2,224 cintres en fonte supportaient les galeries et les vitrages; on comptait, en outre, 1,128 supports intermédiaires pour les planchers, et 82,800 mètres carrés de vitrage, pesant ensemble plus de 400,000 kilogrammes.

Les gouttières avaient une longueur de 54 kilomètres, c'est-à-dire à peu près la distance de Paris à Étampes.

Les châssis pour vitrages représentaient une étendue de 325 kilomètres, c'est-à-dire un peu moins que la distance de Paris à Angers, par Orléans et Tours.

Enfin, les tables seules qui servaient à exposer les produits, avaient une longueur de 13 kilomètres, c'est-à-dire la distance de Paris à Villeneuve-Saint-Georges.

L'Angleterre avait réservé la moitié de l'édifice à l'exposition de ses produits et de ceux de ses colonies ; elle avait de 3 à 4 hectares. La



EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES EN 1851

2

superficie accordée à l'exposition française était de plus de 8,000 mètres. L'Angleterre et la France étaient placées de l'un et de l'autre côté du transept, dans l'attitude de deux rivales.

Les autres nations étaient rangées à la suite et selon le nombre de leurs produits. Parmi les pays qui avaient répondu à l'appel des commissaires royaux, on citait : l'Arabie et la Perse, la Chine, le Brésil et le Mexique, la Turquie, la Grèce, l'Égypte, l'Italie, l'Espagne et le Portugal, la Suisse, la Belgique, la Hollande, l'Autriche, l'Allemagne du Nord, le Danemark, la Suède et la Norvège, la Russie, les États-Unis d'Amérique, le Japon, etc.

L'Angleterre consacra une somme de 500,000 francs à la distribution de récompenses aux exposants. Le jury fut composé moitié d'Anglais et moitié d'étrangers ; chaque branche d'industrie eut d'ailleurs son jury spécial. Le nombre total des jurés fut de deux cent soixante-dix, et celui de chaque pays réglé au prorata du nombre des exposants ; la France en eut trente.

Il est une qualité pour laquelle nous n'avons pas de rivaux : c'est le goût ; les Anglais n'hésitent point à le reconnaître. Dans un meeting, Ch. Cobden proclamait bien haut qu'après toutes les améliorations réalisées dans la direction du bon marché, il en était une encore à accomplir, et que, pour atteindre ce nouveau but, le goût, il fallait marcher en avant, les yeux fixés sur la France.

Mais si les Anglais cherchent à nous emprunter le goût, ne pouvons-nous, de notre côté, chercher à puiser chez nos voisins de nombreuses améliorations à l'usage de nos fabriques ?

Nos manufacturiers, nos ouvriers trouvèrent, dans cette Exposition solennelle, l'occasion d'étudier les produits anglais et les mécaniques avec lesquelles on les obtient : le progrès devait sortir naturellement de cette étude.

Le 1er mai 1851, à midi sonnant, la reine Victoria, suivie du prince Albert, de sa famille, des lords et des dames de sa maison, parut, au son du *God save the Queen,* sur le trône dressé au centre du transept. Le prince Albert lut à la reine un résumé sommaire des travaux de la commission, et le lui remit avec le catalogue de tous les objets exposés. Sa Majesté fit une courtoise réponse. Puis, le primat d'Angleterre, l'ar-

chevêque de Cantorbery, prononça un discours d'une voix lente et solennelle. La reine se leva alors et visita l'intérieur du bâtiment, en y déployant toute la pompe et toute la solennité des cérémonies officielles. Le cortège ordinaire l'accompagnait : les ambassadeurs étrangers, les ministres d'Angleterre, l'archevêque de Cantorbery, le commandant en chef de l'armée, le maître général de l'artillerie, les officiers et les dames du palais étaient à leurs postes accoutumés; mais la procession était ouverte par trois hommes qui n'avaient jamais figuré dans des cérémonies de cet ordre. L'un d'eux, celui du milieu, était M. Paxton, l'architecte du Palais de Cristal; les autres, MM. Fox et Henderson, les deux entrepreneurs. Lorsque la reine, en revenant sur son trône, eut prononcé la formule sacramentelle : « L'Exposition est ouverte! » le canon l'annonça aux habitants de Londres, et les barrières furent enlevées pour livrer passage au public.

Le classement méthodique des produits de l'industrie dans le monument, qui fut décoré du nom de Palais de Cristal, ne fut pas l'une des moindres difficultés que rencontrèrent les organisateurs de l'Exposition. Les innombrables objets envoyés de toutes les parties du monde et de toutes les provinces de l'empire britannique, à ce rendez-vous général des nations, furent classés en quatre grandes branches :

Les matières premières.

Les machines.

Les produits manufacturés.

Les objets d'art.

Ces quatre branches furent divisées en trente classes.

I. — Matières premières.

1° Mines et carrières, produits minéraux et métallurgiques.

2° Procédés chimiques et pharmaceutiques, produits chimiques en général.

3° Substances employées comme alimentation.

4° Matières végétales et animales employées dans les manufactures, les machines ou instruments et l'ornementation.



INAUGURATION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE PAR LA REINE D'ANGLETERRE LE 1er MARS 1851

II. — Machines.

5° Machines d'un emploi direct, comprenant les voitures, le mécanisme naval et des chemins de fer.

6° Machines et outils pour manufactures.

7° Systèmes applicables à la mécanique, au génie civil, à l'architecture et aux bâtiments.

8° Génie militaire et architecture navale, constructions, armements, équipements.

9° Machines et instruments d'agriculture et d'horticulture.

10° Instruments de mathématiques et de physique, appareils divers comprenant les procédés résultant de leur emploi, instruments de musique, d'horlogerie et d'acoustique.

III. — Produits manufacturés.

11° Cotons.

12° Étoffes de laine et laine filée.

13° Soieries et velours.

14° Tissus et produits de lin et de chanvre.

15° Tissus mélangés comprenant les châles.

16° Cuir comprenant la sellerie et les harnais, les peaux, la fourrure, le crin.

17° Papier, imprimerie, reliure.

18° Objets tissés, filés, feutrés, foulés, comme spécimen d'impression et de teinture.

19° Tapisserie, tapis, moquettes, dentelles et broderies, ouvrages de fantaisie.

20° Objets d'habillement d'usage immédiat, personnel, domestique.

21° Instruments de chirurgie, coutellerie et taillanderie.

22° Quincaillerie comprenant la serrurerie et les grilles de cheminée.

23° Ouvrages de métaux précieux, joaillerie, bijouterie et tous les objets de luxe non désignés dans les autres sections.

24° Verre.

25° Produits céramiques, faïence, porcelaine, poterie, etc.

26° Décors, meubles, ameublement, papier de tenture, papier mâché et articles vernis.

27° Substances minérales manufacturées, employées dans le bâtiment et le décor, telles que marbres, ardoises, porphyres, ciments, pierres artificielles, etc.

28° Substances végétales et minérales manufacturées, mais non tissées ni feutrées.

29° Produits de manufactures diverses et petits ouvrages.

30° Sculptures, modèles, plastique, mosaïque, émaux, etc.

IV. — Objets d'art.

Trente commissaires français furent nommés pour représenter les trente classes au jury chargé de décerner les récompenses.

Cette commission, dans un rapport d'ensemble délibéré par tous les membres, devait rendre compte au gouvernement français des progrès de l'industrie des nations concurrentes attestés par l'exposition, et présenter ses vues sur les moyens de perfectionnement de l'industrie suggérés par ce parallèle.

Les produits des divers pays du globe, réunis dans cet immense bâtiment, y occupèrent les positions suivantes :

Les productions de la Grande-Bretagne et de ses colonies, y compris celles des Indes orientales, furent placées dans la partie occidentale de l'édifice, à droite de l'avenue principale; la partie orientale, à gauche de cette même avenue, fut consacrée aux produits des autres nations.

Ces produits y furent installés de la manière suivante :

Ceux de l'Arabie et de la Perse, à l'extrémité nord-est de la grande galerie centrale, avec une façade sur l'avenue principale et les galeries latérales.

Les produits de la Grèce furent placés immédiatement à côté de ceux de l'Arabie et de la Perse.

Ensuite venaient les produits de la Turquie, qui avaient plusieurs façades sur la galerie centrale, les galeries latérales et l'avenue principale.

Ceux de l'Égypte occupèrent un très petit espace, derrière le premier escalier de la galerie, au nord-est, avec quatre façades sur les galeries latérales.

Ceux de l'Espagne et du Portugal furent placés au côté droit du même escalier avec une façade sur la galerie centrale et les deux galeries latérales.

Les produits envoyés d'Italie occupaient un espace irrégulier qui était attenant aux emplacements occupés par la Turquie, l'Égypte, l'Espagne et le Portugal.

Les articles de la Chine étaient exposés à l'extrémité sud-est de la galerie centrale, en face des produits de l'Arabie et de la Perse, puis dans les galeries latérales.

Ceux du Brésil et du Mexique furent placés à côté; ils occupaient aussi un petit espace derrière le premier escalier du sud-est.

Ceux de la Suisse étaient répartis dans les cinq travées du sud-est, avec une façade sur la galerie centrale.

Les produits de la France occupaient les deux côtés de la grande galerie centrale, après la Suisse d'un côté et l'Italie de l'autre.

Ceux de la Belgique prenaient un emplacement contigu à celui de la France, mais beaucoup plus restreint.

Les produits de la Hollande furent placés à côté de ceux de la Belgique, mais ils occupèrent seulement trois travées.

Les articles envoyés par le Zollverein embrassèrent à peu près la même disposition et le même espace.

Les petits États du nord de l'Allemagne occupèrent un emplacement beaucoup moindre, et leurs produits furent exposés seulement dans quatre travées nord-est.

Le Danemark n'avait envoyé que quelques produits qui occupèrent un très petit espace, longeant le couloir qui conduisait au deuxième escalier nord-est.

Les envois de la Suède et de la Norvège furent disposés également dans les mêmes travées, en face de ceux du Danemark, avec une façade sur le même couloir, mais ils occupaient un espace quadruple.

Les envois de la Russie furent exposés dans quatre galeries parallèles.

Les États-Unis d'Amérique, dont les produits furent très nombreux, embrassèrent un grand espace presque égal aux deux emplacements réunis du Zollverein et des petits États du nord de l'Allemagne.

Mais la difficulté était d'établir les comptoirs, tables et autres étagères, sur lesquels les marchandises devaient être étalées convenablement, visiblement et avec la plus petite dépense possible. Ces trois résultats réunis étaient difficiles à atteindre en présence des instructions de la Commission anglaise, qui limitait l'espace et la hauteur de l'étalage ; MM. Fox et Cie les ont obtenus plus ou moins heureusement.

On ne doit pas oublier que le gouvernement français s'était chargé de faire les frais de ces divers objets et d'y installer au besoin les marchandises en l'absence des propriétaires.

Maintenant, nous allons signaler à grands traits, par pays et par groupes d'industries, les objets les plus dignes d'attention, soit par leur mérite propre, soit par leur rareté ou leur étrangeté.

ORFÈVRERIE, JOAILLERIE, BIJOUTERIE, ETC.

Le travail des riches métaux et des pierres précieuses est l'une des industries les plus anciennes, les plus élégantes, les plus honorées parmi les hommes. Les peuples de l'Égypte, de la Grèce, de la Chine et de quelques autres contrées asiatiques, la brillante Italie du moyen âge, plus tard la France, l'Angleterre, la Hollande, l'ont plus ou moins heureusement cultivée, et à leur suite d'autres populations s'y sont encore adonnées, non sans quelques succès. Nous commencerons donc par cette industrie notre rapide revue des merveilles de cette Exposition.

France.

M. Odiot, dont l'orfèvrerie est d'un style large et d'une exécution toujours correcte, avait, comme pièces remarquables, un milieu de table, des flambeaux à plusieurs branches et un service à thé en vermeil.



ORFÈVRERIE DE FROMENT-MEURICE

M. Durand, une fontaine à thé faite sur un modèle d'une ampleur extraordinaire.

Froment-Meurice attirait l'admiration de la foule avec ses coffrets, ses candélabres, son aiguière, son calice et son milieu de table en argent oxydé avec figures allégoriques, véritable œuvre d'art d'un caractère tout à fait élevé et dont l'exécution ne laissait rien à désirer.

MM. Marrel frères avaient un beau vase avec bas-relief en argent oxydé, représentant la bataille des Amazones, une coupe, un couteau de chasse, etc.

M. Rudolphi, outre des bracelets et des coffrets, exposait surtout une coupe d'agate montée en argent oxydé.

Angleterre.

Le merveilleux Koh-i-Noor, le plus gros diamant connu (280 carats), tenait la plus belle place de l'Exposition anglaise; renfermé dans une chambre obscure, on ne le voyait que sous le reflet d'un grand nombre de becs de gaz.

MM. Hunt et Roskeel étaient au premier rang de la légion britannique; leur argenterie de table était nombreuse, riche et habilement établie, quoique moins bien conçue lorsqu'elle empruntait le secours de l'ornementation figurée. Leur vase représentant Jupiter foudroyant les Titans était une œuvre digne des plus beaux temps de la Renaissance; de même que le bouclier, image allégorique des travaux de Milton, Shakspeare et Newton.

MM. Garrard se faisaient remarquer par le vase représentant les travaux d'Hercule, d'une large et fort belle composition; un candélabre, style oriental arabe, et un milieu de table en argent doré représentant des chiens.

M. Morel était sans rival pour ses remarquables émaux; mille objets, les plus gracieux et les plus chatoyants, auxquels il faut ajouter le mérite de la forme, seraient à citer.

Allemagne.

M. Wagner, de Berlin, avait exposé une œuvre infiniment remarquable dans l'orfèvrerie d'art : un vase en argent oxydé d'une conception et d'une exécution pleines de mérite.

Le vase, échantillon de l'orfèvrerie de Charlottenbourg, était aussi fort intéressant comme travail.

Russie.

MM. Jahn et Bolin, joailliers de la couronne, se faisaient remarquer par l'élégance de la monture d'un diadème brillants et opales, d'une parure diamants et émeraudes, et d'un collier brillants et rubis.

M. Demidoff montrait quelques échantillons de ses mines d'or et de platine.

TISSUS

La filature française figurait avec honneur au Palais de Cristal.

Nos draps de Louviers, de Sedan, d'Elbeuf, quoique représentés par peu de fabricants, tenaient bravement tête à la rivalité étrangère, et remportaient tous les honneurs de la lutte ; c'est, du reste, une de nos plus intéressantes industries par son utilité, son ancienneté et l'éclat qu'elle a jeté de tous temps parmi nous.

Abbeville, Limoges, Nancy, Périgueux, etc., y étaient aussi représentés par quelques-uns de leurs industriels.

Les Anglais naturellement y étaient représentés avec toutes leurs forces ; ils n'écrasaient cependant pas trop notre faible partie drapière. Leurs draps étaient corsés, bien établis, habilement apprêtés ; les couleurs en étaient nettes et solides.

Huddersfield est l'Elbeuf de l'Angleterre, puis viennent Stroud et Luds.

L'Irlande avait fait de louables efforts pour entrer dans la voie du progrès, et Dublin se faisait remarquer par divers lainages.

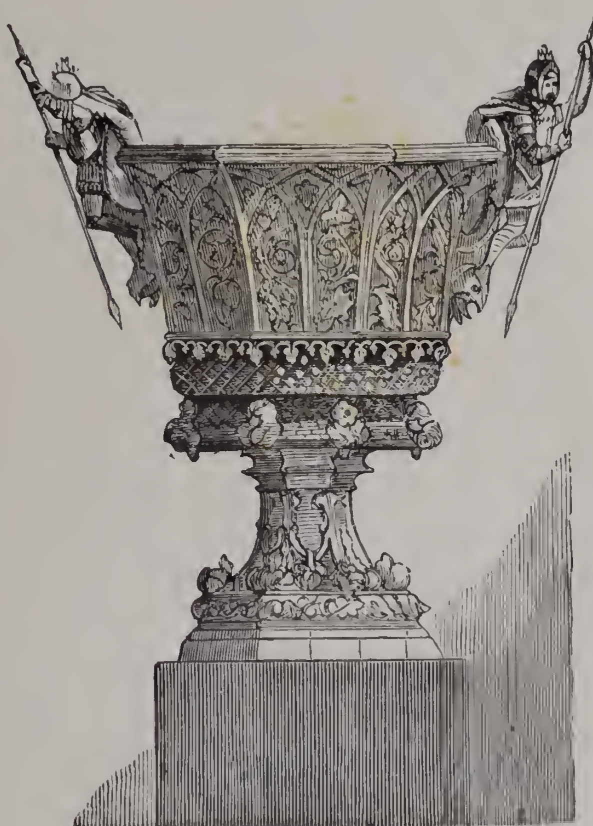
La Belgique soutenait avec éclat son renom en exposant ses draps de Verviers.

L'Allemagne venait en très bon rang avec ses draps légers.

La Russie montrait de bons spécimens de drap.

Tissus légers.

Reims semblait plus brillant que jamais avec ses beaux mérinos, sa mousseline laine, ses tissus croisés, ses flanelles; Amiens tenait le premier rang, et ne trouvait pas de rival, parmi les exposants étrangers, dans sa



ORFÈVRERIE DE CHARLOTTENBOURG

spécialité des étoffes pour gilets et pour robes de dames, genre cachemire ; Roubaix, Tourcoing, Lille présentaient un ensemble de fabrication, pour la perfection du tissu, la solidité des couleurs, l'excellence de l'apprêt, qui nous permettait de rivaliser avec l'Angleterre, ses étoffes étant moins variées et ayant moins de finesse que les nôtres.

Le Portugal apparaissait pour la première fois dans ce genre d'industrie,

avec des objets de lainages aussi variés que bien établis, provenant du bel établissement du Calvaire, près de Lisbonne.

La Russie montrait, pour ses mérinos, mousseline laine, etc., un progrès très sensible dans le tissage, les couleurs et le travail de l'apprêt.

Toiles de chanvre et de lin, tissus de coton.

Dans la première de ces industries, nos exposants se montrèrent inférieurs à ceux de l'Angleterre, de l'Écosse, de la Belgique, de l'Autriche et de l'Allemagne. Cette infériorité était due, non à nos matières premières, car nos chanvres de l'Agenais, du Calvados, de la Limagne, nos lins de la Flandre, de la Bretagne, du Béarn sont de meilleure qualité que ceux de ces différents peuples, mais à la vieillerie de notre fabrication dans laquelle nous nous étions endormis.

Notre supériorité dans les tissus de coton était incontestable ; le Nord, la Normandie et surtout l'Alsace, Mulhouse en tête, arrêtaient les visiteurs par leurs brillants produits, mousselines légères, lainages simples, calicots, stoffs, etc. Les étrangers étaient les premiers à rendre hommage à une pareille supériorité, et convenaient qu'il serait difficile de le disputer avec succès à tant de goût et d'originalité.

Châle.

Le châle n'est pas une invention de notre génie industriel ; mais nous nous en sommes si bien approprié le travail, nous l'avons tellement perfectionné que nous étions en mesure de le disputer, non sans avantage, même avec les plus habiles maîtres de la célèbre vallée de Cachemire.

Le châle français, dont cette époque fut la grande mode, était brillamment représenté à l'Exposition de Londres. Paris, qui était le grand centre de fabrication de cette industrie, avait envoyé ses produits les plus élégants; Lyon, qui ne confectionnait que les châles d'un genre plus modeste mais d'une excellente confection, figurait à côté de la capitale.

Les châles de l'Inde, d'un si beau tissu moelleux, aux couleurs si magni-

fiques, formaient une véritable collection composée des plus beaux échantillons de Cachemire, Lahore et Benarès.

L'Angleterre exposait ses riches châles de Londres et ceux de fabrication ordinaire de Paisley.

Vienne et Berlin se signalaient par d'heureux débuts dans cette industrie.

Soieries, dentelles.

Il s'agit ici d'une des plus belles industries du monde et pour laquelle on nous accorde d'une commune voix une supériorité marquée. La France a toujours eu, et conserve encore précieusement, une vive prédilection pour la production et le travail de la soie. Elle ne peut mieux faire en cela, car cette belle industrie s'harmonise parfaitement avec ses goûts d'élégance, la beauté de son climat, les instincts de sa population intelligente et compacte.

Lyon était la reine de cette section par ses soieries, ses foulards, ses velours, ses peluches, ses satins, ses brocarts, ses moires, etc.; Paris et Saint-Étienne, par leurs rubans.

Spithalfields, Londres, Macclesfield, Manchester, Dublin, centre anglais de la soierie, Conventry, pour les rubans, exposaient leurs tissus avec succès.

L'Autriche, l'Allemagne, la Belgique, la Suisse et la Turquie n'arrivent qu'au second rang dans ce genre de tissu.

La Chine se faisait remarquer par son châle de crêpe si soyeux et si souple.

La France, l'Angleterre et la Belgique ont une égale renommée pour la dentelle; elles s'en disputaient donc la palme : la première avec le point d'Alençon et les blondes de Chantilly; la seconde, pour le point d'Angleterre et ses guipures; la troisième, par les travaux de Bruxelles et de Malines.

ARQUEBUSERIE

Paris était presque la seule ville qui représentât, au Palais de Cristal, l'arquebuserie de notre pays; il était regrettable que Saint-Étienne n'y fût pas venu, pour que tous les genres y fussent réunis et que notre position industrielle y fût bien établie.

Notre capitale a un grand renom pour ses armes à feu : ses fusils et ses pistolets sont d'une fabrication luxueuse et artistique, quoique ne laissant rien à désirer sous le rapport de la sûreté.

MM. Gauvain et Devisme possédaient des objets de grande valeur et de grande beauté.

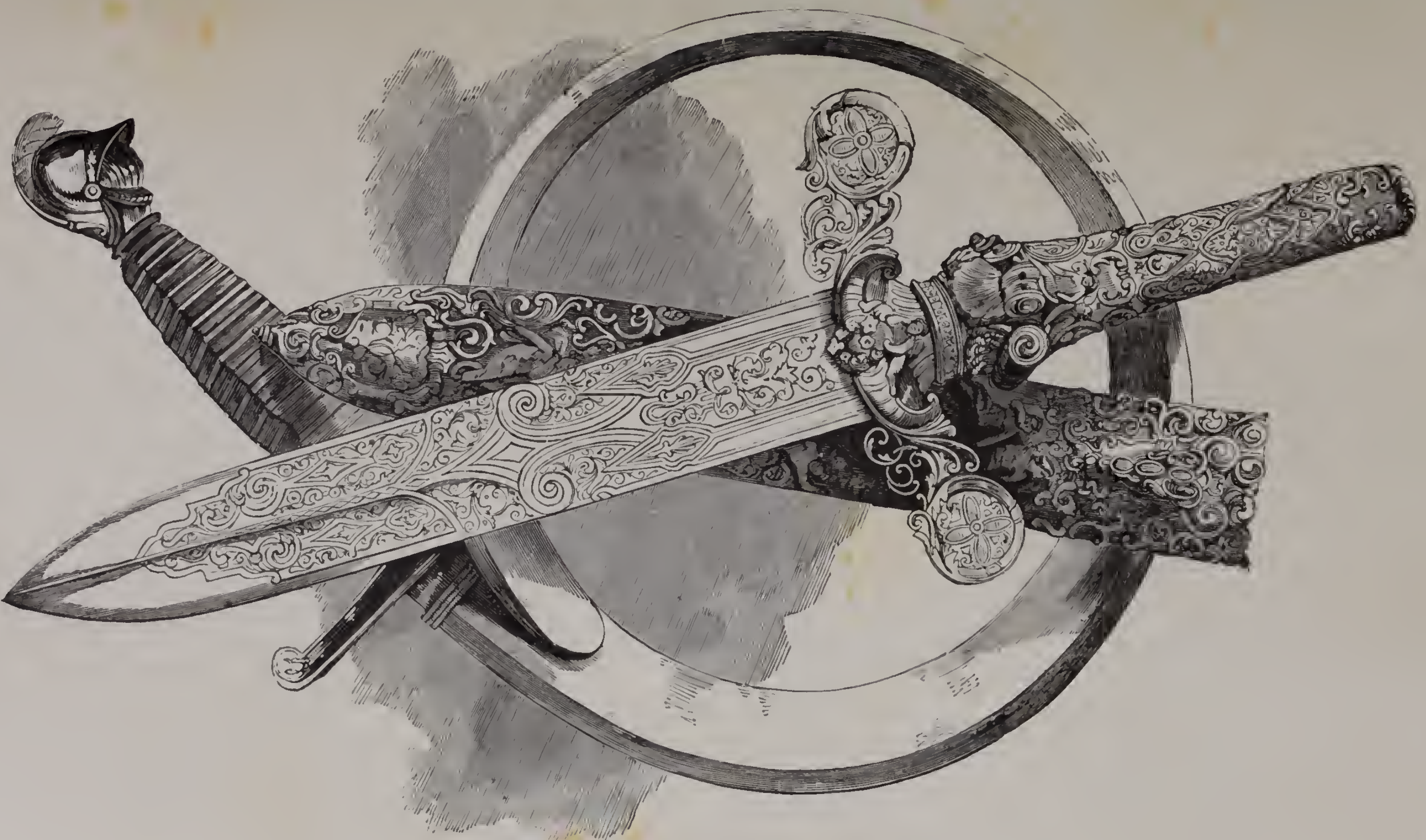
M. Lefaucheux avait des armes de chasse reconnues de première qualité par les chasseurs anglais eux-mêmes.

MM. Lepage-Moutier, Caron, Flobert et bien d'autres encore complétaient notre intéressante exposition.

L'Angleterre possède une fabrication bonne et soignée, mais elle ne tient pas aux avantages extérieurs et évite de laisser à ses armes le brillant que nous leur donnons au contraire, un fusil devant avant tout pouvoir subir fatigues, intempéries et contre-temps, comme le chasseur.

Le tout petit pays de la Belgique occupait une place bien notable. L'exposition belge était aussi variée que nombreuse; les plus importants fabricants de l'industrieuse Liége s'étaient fait un devoir de venir se ranger au nombre des exposants, et de son côté la foule des étrangers ne cessait de visiter ses produits. Le côté sérieux, réellement profitable, même colossal, si on le considère sous le point de vue commercial, de la fabrication belge, c'est la production des armes ordinaires, comme fusils de guerre, fusils de chasse, pistolets. Les armes de guerre entrent à peu près pour le neuvième de la fabrication totale, comprenant fusils de munition, mousquets et mousquetons.

L'Espagne n'avait exposé que quelques spécimens de Tolède et de Madrid : une épée s'engaînant dans son fourreau en forme de serpent enroulé sans rien perdre de sa force et de son élasticité, des hallebardes, des poignards et quelques paires de pistolets admirablement travaillés.



ARMES DE TOLÈDE

CARROSSERIE

Le plus grand nombre des pays, qui vinrent figurer au Palais de Cristal, avaient voulu apporter leur tribut de voitures, chacun offrant de préférence le genre qui va le mieux à ses habitudes, à ses goûts, à ses besoins.

Nous avons toutefois à regretter que la France n'y ait pas eu la place qui lui revenait de droit et qu'elle pouvait si bien occuper.

C'était précisément dans le lieu où toutes les grandes fortunes et les goûts les plus luxueux s'étaient donné rendez-vous, pendant tant de semaines, que nos carrossiers devaient être pressés de se rendre, pour montrer leur habileté, leur esprit inventif, leur goût si distingué.

Les Anglais, les Belges, les Américains avaient mieux jugé la situation et l'opportunité en se pressant de figurer largement, et non sans bonheur, dans les galeries du Palais de Cristal. Si nous les eussions imités, nous pouvions faire ici ce que nous avions fait pour l'orfèvrerie, les armes et bien d'autres remarquables spécialités.

La carrosserie anglaise s'était bien gardée d'imiter une pareille imprudence; elle était accourue, tout au contraire, en masse, pour témoigner de son zèle, de sa force, et tous les genres se trouvaient abondamment représentés, depuis l'omnibus à quarante voyageurs jusqu'au phaéton le plus léger et au vélocipède lui-même.

La Russie avait apporté l'originalité de sa carrosserie, et elle ne pouvait mieux faire. Le *drouski* avec sa solidité à toute épreuve, le traîneau aux cent clochettes sont les véhicules des pays de neige, de glaces et des routes encore incomplètes. Dans ces espaces incommensurables, il ne s'agit pas d'appeler à son aide le voisin, le laboureur du champ longeant la route; une fois lancé, il ne faut compter que sur soi-même, sa voiture, ses chevaux, pour arriver au but. En Russie, le phaéton américain ne serait qu'un joujou à laisser inactif sous la remise, et le casse-cou serait plus casse-cou que jamais.

L'Asie ne figurait dans la division des véhicules que par quelques somptueux palanquins. Mais ici nous sommes plus portés à maudire qu'à

admirer ces sybarites qui ne savent se mouvoir qu'à l'aide de pauvres créatures humaines, faisant pour eux office de bêtes de somme, au lieu de se servir prestement et courageusement du brillant et noble animal que nous possédons si heureusement pour aide et compagnon.

BRONZES D'ART

Nous ne parlerons que de l'exposition des fabricants français, qui avaient apporté de véritables œuvres d'art dans ce genre d'industrie. La salle, où ils avaient disposé leurs produits, était bien la salle la plus élégante du Palais de Cristal comme œuvre de goût, esprit d'arrangement, véritable richesse artistique.

Le classique était représenté par M. Vittez, et comme forme, comme travail d'exécution, comme idée, il n'y avait que des éloges à lui donner. Comme bronze d'ornementation, *le Benvenuto* de Peuchère, *l'Amour* de Chaudet et *le Satan vaincu* arrivaient en première ligne. De fort belles pendules complétaient son exposition.

MM. Lerolle frères ne faisaient que des bronzes en vue de l'ornementation des grandes habitations, comme palais, monuments publics, riches demeures particulières ; de grandes torchères destinées aux vastes palais de l'Italie montraient leurs talents dans ce genre.

M. Matifat réalisait le genre élégant dans sa plus charmante expression. Un lustre, remarquable par sa légèreté, sa parfaite dorure, ses pendentifs de cristal ondulant dans son milieu, et devant amener de si charmants effets de lumière, composait avec plusieurs pendules, un coffret, etc., une exposition des plus réussies.

Les réductions Colas, Barbedienne, etc., terminaient dignement le triomphe de notre pays dans cette industrie, triomphe si complet et que l'étranger sentait si bien qu'il ne tenait même pas à engager la lutte et nous laissait le champ libre, se réservant habilement de livrer bataille sur d'autres points, afin d'y être plus sûr de ses avantages.



LUSTRE DE M. MATIFAT, FABRICANT FRANÇAIS

MEUBLES, TAPIS

Les meubles plus que toute autre chose, croyons-nous, portaient au Palais de Cristal le caractère particulier à chacun des peuples qui les avait exposés.

Ici, c'est l'élégance et le goût; là, l'originalité et la surcharge des ornements; plus loin, on trouve la lourdeur; ailleurs, les preuves d'une patience infinie plutôt que l'invention et l'art. Tous ces meubles auraient été réunis sans indication aucune, qu'un homme habitué aux mœurs diverses des peuples qui les ont produits, les aurait pu encore classer sans trop d'erreur. Examinons un peu dans le détail ce que chacun avait su offrir qui mérite d'être mis en vue.

France.

La France est connue depuis longtemps pour son habileté à faire les meubles solides, élégants, composés, souvent fort riches. Elle a eu successivement, en fait de fabrication de meubles, des genres assez divers et plus ou moins méritants. Les caractères les plus tranchés sont ceux du gothique, de la renaissance, de Louis XIV, de Louis XV et de l'empire.

M. Fourdinois était le héros des meubles; son buffet, pour lequel du reste il remporta la grande médaille, était une œuvre remarquable comme composition, simplicité, talent d'exécution, ce n'était plus du bois, du chêne, mais bien de l'expression, de la vie. Plusieurs autres meubles figuraient encore dans son exposition.

M. Krieger possédait aussi un beau buffet, avec des sculptures bien disposées, une armoire, une commode, etc.

La bibliothèque de MM. Cordonnier plaisait beaucoup par son bon goût et sa simplicité.

M. Ringuet-Leprince avait plusieurs meubles très élégants inspirés par les beaux temps de la renaissance.

M. Tahan, outre des toilettes, des nécessaires, des coffrets, avait un bahut avec deux peintures sur porcelaine d'un goût charmant.

Autriche.

Les exposants autrichiens s'étaient entendus pour former un ensemble et faire croire à l'arrangement complet d'une somptueuse demeure.

L'antichambre ne renfermait rien à noter; mais, dans la chambre à coucher, on voyait le lit, la merveille de l'ameublement, en bois des îles, sculpté avec médaillons, figures et armoiries.

Le salon et la salle à manger ne présentaient rien de remarquable, mais la salle de la bibliothèque possédait deux meubles distingués, l'un genre gothique, l'autre renaissance.

Angleterre.

Des morceaux de sculpture sur bois, d'un grand intérêt, se trouvaient dans la section anglaise; un buffet de MM. Cookes et fils et surtout des bibliothèques y étaient les seules choses dignes d'attention.

Les Gobelins et Beauvais tenaient la première place pour les tapis. *Le massacre des Mameluks*, d'après Horace Vernet; *le Palais de Saint-Cloud* et *le Château de Pau*, d'après les dessins de Couder et Alaux, formaient des tapis magnifiques.

La maison Sallandrouze, grâce à son ancienne réputation, avait obtenu d'exposer ses produits à côté de ceux de nos manufactures nationales.

L'Angleterre était à noter par le mérite de fabrication et de bon marché.

La Turquie brillait pour l'harmonie des couleurs.

PORCELAINES, FAIENCES, CRISTAUX

Hommage, tout d'abord, aux produits et à la renommée si justement acquise de Sèvres. Ce qui distingue notre fabrique nationale, ce n'est pas seulement la belle exécution matérielle, c'est la supériorité du goût, même quand le style n'a pas toute la pureté désirable et cède un peu à

l'entraînement de la mode. Parmi les vases on remarquait celui dit de Lesbos, à forme allongée ; un décoré de fleurs et d'oiseaux en relief; celui qui eut le plus de succès fut un vase de forme italienne, à anses, formées de serpents enlacés, à figures blanches en relief.

M. Alluaud, fabricant du Limousin, exposait des produits en porcelaine blanche, ornés de légers filets d'or formant des services de table distingués.

M. Honoré, du département de l'Allier, avait des vases, des services à dessins variés qui faisaient honneur à sa fabrication.

M. du Tremblay avait des faïences ornées de peintures fort agréables à voir.

M. Atisseau exposait des poteries émaillées genre Bernard Palissy qui ne manquaient pas d'art, ni d'originalité.

Angleterre.

L'Angleterre avait de nombreux et riches produits en porcelaine aux vives couleurs et aux dorures nettes, mais dont les ornements étaient trop exagérés.

M. Capeland avait une collection de vases très riches et des articles très divers.

M. Mason, M. John Rose, M. Minton exposaient des produits de toutes sortes.

La faïence fine des Anglais soutenait sa vieille réputation.

Saxe.

La petite royauté de Saxe avait peu d'objets en porcelaine, mais ils étaient remarqués très honorablement. Un grand cadre de glace fort large, d'un mètre et demi de hauteur, genre Louis XV, deux vases genre Pompadour, une corbeille à fruits, formaient une exposition digne d'intérêt.

Bohême.

Pour les cristaux, la Bohême soutenait sa brillante réputation et était la reine de cette section avec ses produits d'un caractère tout spécial.

Des candélabres, des vases, des lustres, etc., formaient une exposition hors ligne, à laquelle rien dans le Palais de Cristal n'était comparable, et dont rien non plus n'avait le droit d'être jaloux, parce que c'est un genre, une inspiration, des formes ayant leur cachet propre.

Birmingham représentait honorablement la cristallerie anglaise, qui était en grand progrès, surtout pour les cristaux de couleurs. Une fontaine de M. Asler occupait la première place, puis venaient une foule de petits objets, verres, vases milieu de table, que nous renonçons à décrire.

Il ne faut pas oublier que si, à son origine, l'Exposition de Londres ne semblait devoir être qu'une simple reproduction de celles dont la France avait glorieusement donné l'exemple depuis un demi-siècle, elle a plus tard revêtu un caractère différent. Elle s'est transformée en fête au profit de toutes les classes de la société et de toutes les nations. Sans cesser d'être un rendez-vous d'étude et de travail, elle avait pris la forme d'une cérémonie solennelle. De tous temps et chez tous les peuples, les merveilles naturelles, aussi bien que les chefs-d'œuvre des arts, ont été destinés à l'ornement des fêtes publiques, c'est pourquoi on a reçu dans le Palais de Cristal les raretés et les belles choses, les objets de luxe et de beaux-arts qui attirent et charment les visiteurs. Les choses utiles ne perdent rien à se trouver au voisinage du goût et de la grâce.

Sans doute, le résultat définitif de l'Exposition universelle fut un enseignement mutuel; sans doute, l'exercice des comparaisons et l'exemple des modèles étalés fortifia le jugement des visiteurs; sans doute, enfin, l'émulation y trouva ses plus énergiques ressorts; mais on peut reconnaître à cette solennité une plus haute mission encore, celle d'avoir exercé une action morale puissante sur les relations des hommes; celle d'avoir formé le premier anneau d'une chaîne de fêtes et de cérémonies internationales, échangées de peuple à peuple, et destinées à préparer le code d'une paix universelle et constante.

Nous terminerons cette étude de la première Exposition universelle par la nomenclature des récompenses diverses qui y ont été accordées à nos compatriotes. La France obtint 56 grandes médailles, 638 médailles

ordinaires et 865 mentions honorables, soit 1059 nominations. Nous ne donnons que la liste des grandes médailles, pensant qu'elle seule intéressera nos lecteurs.



VASE DE M. CAPELAND

André (J. P. V.). — Fontaine de fonte de fer et modèle de fontaine à l'alligator et aux poissons.

Aubanel (J.). — Animaux de bronze et porte de fonte de fer dorée.

Barbedienne et Cie. — Bronzes d'après les anciens maîtres, procédés de réduction pour la sculpture, bibliothèque en ébène.

Bérard et Cie. — Huile épurée.

Bourdon (E.). — Manomètres et baromètres.

Buron. — Télescopes et bas prix des télescopes.

Cail et Cie. — Appareil pour cuire le sucre dans le vide.

Chambre de commerce de Lyon. — Collection de soieries montrant les progrès accomplis par la manufacture de Lyon dans l'industrie du tissage de la soie.

Constantin. — Fleurs artificielles.

Darblay. — Échantillon de farine de froment, et procédé perfectionné pour la mouture du grain.

Deleuil (L. J.). — Balances et machines pneumatiques.

Délicourt. (E.) — Papiers peints.

De Milly. — Acide et bougie stéarique.

Dencirouse, Boisglary et Cie. — Découverte d'un nouveau procédé pour l'exécution des dessins de fabrique compliqués.

Dépôt de la guerre. — Carte topographique de la France.

Dubosq-Soleil (J.). — Saccharimètre, appareil à polariser la lumière, télescopes Bravais, héliostat de Silbermann.

Ducroquet (P. A.). — Application du levier pneumatique à un orgue d'église.

École des mines. — Carte géologique de la France.

Érard (P.) — Action mécanique appliquée au piano et à la harpe par un procédé particulier.

Estivant frères. — Planches de cuivre.

Fourdinois. — Buffet.

Froment (G.). — Théodolite et mètre divisé.

Froment-Meurice. — Milieu de table.

Fromont et fils. — Turbine double.

Gobelins (manufacture de tapisserie des). — Invention du cercle chromatique pour la teinture des tapisseries, beautés des produits.

Grar (Numa) et Cie. — Échantillons de sucre de betterave.

Graux de Mauchamp. — Nouvelle et utile variété de laine.

Grenet. — Gélatine incolore et inodore.

Guetton. — Pour la variété de ses produits et sa galvanoplastie.

Guimet. — Bleu d'outremer.

Herman et Cie. — Appareil pour cuire le sucre dans le vide.

Japy frères. — Mouvements d'horlogerie fabriqués par des machines, à un prix très inférieur et d'une qualité égale aux autres mouvements.

Lemonnier. — Goût remarquable dans la parure destinée à la reine d'Espagne.

Liénard. — Pendule de bois sculpté.

Maës. — Application d'un nouveau procédé chimique à la fabrication du verre.

Martins. — Talbotypes sur verre par le procédé albumineux.

Marrel frères. — Petits articles tels que cachets, tabatières, etc.

Masson. — Légumes conservés.

Matifat. — Sujets originaux de bronze.

Mercier et Cie. — Machine pour carder et filer la laine.

Ministère de la Guerre. — Pour la part qu'il a prise à l'exposition de la classe n° 4, provenant de l'Algérie.

Ministère de la Marine. — Plans et cartes hydrographiques de la France, de la Corse, de l'Algérie et de l'Afrique.

Popelin-Ducarre. — Pour son nouveau procédé de fabrication économique du charbon avec les petites branches d'arbres et les plantes annuelles.

Pradier. — Statue de Phryné.

Pran et Agar. — Produits obtenus des eaux des salines par un nouveau procédé.

Quenessen. — Creuset de platine à longs tubes sans soudure.

Risler et fils. — Machine dite dépurateur, pour nettoyer le coton et le préparer pour la filature.

Rudolphi. — Collection de joyaux et de bijoux.

Sax et Cie. — Invention de nouveaux instruments de bois et de cuivre.

Servet, Hamoir-Duquesne et Cie. — Spiritueux et autres produits obtenus de la mélasse.

Sèvres (manufacture de). — Bonne qualité générale de ses porcelaines.

Taurines. — Dynanomètre.

Vedy. — Baromètre anéroïde.

Vittez. — Excellence de ses bronzes dorés.

Vuillaume. — Nouveau mode de fabrication des violons, évitant l'inconvénient de les garder plus ou moins longtemps pour qu'ils atteignent toute la sonorité et les qualités dont ils sont susceptibles.

Wagner et neveu. — Horloge à mouvement continu, télescopes de voyage, et collection d'horloges remarquables par une grande fertilité d'invention.



POTERIES ANGLAISES

CHAPITRE II

PARIS

Exposition universelle de 1855.

L'Exposition universelle de 1855, dans les conditions où elle eut lieu, fut un des événements les plus remarquables qui se soient jamais accomplis.

C'est au milieu des complications de la guerre d'Orient qu'a été conçue la pensée de ce grand concours du travail de toutes les nations; c'est au bruit du canon que se poursuivirent les préparatifs de cette solennité consacrée aux arts, à l'industrie, à la civilisation.

La France, en persévérant dans l'exécution de cette œuvre, a voulu prouver au monde que le progrès des lumières ne permet plus à un État, quel qu'il soit, d'arrêter les autres dans l'accomplissement de leur destinée, et que *le canon n'est plus le dernier argument des rois.*

L'avenir appartient désormais à l'industrie dont les merveilles enrichissent les peuples, aux arts dont les chefs-d'œuvre les immortalisent.

Cette grande pensée de la France, toutes les nations de l'Europe l'ont comprise et accueillie avec enthousiasme; toutes ont répondu avec empressement à son invitation.

Le décret impérial qui institua l'Exposition universelle est du 8 mars 1853. Ce décret porte :

Article i^er^. — Une Exposition universelle des produits agricoles et industriels s'ouvrira à Paris dans le Palais de l'Industrie, au carré Marigny, le 1er mai 1855, et sera close le 30 septembre de la même année.

Art. ii. — L'exposition quinquennale, qui devait s'ouvrir en 1854, sera réunie à l'Exposition universelle.

Un nouveau décret du 22 juin rattachait l'Exposition universelle des beaux-arts à celle des produits de l'agriculture et de l'industrie.

Enfin, le décret du 24 décembre instituait une commission d'hommes les plus compétents, et chargée, sous la présidence du prince Napoléon, de régler l'ensemble et les détails de l'Exposition universelle. Quelques jours plus tard, le 29 décembre, le prince Napoléon réunissait pour la première fois les membres de la commission et leur exposait ainsi le programme de leurs travaux.

« L'empereur nous a confié une noble et honorable mission, en nous chargeant d'organiser ce grand concours, dans lequel la France se montrera digne d'elle-même par l'empressement que ses artistes et ses industriels mettront à répondre à l'appel qui leur est fait.

» Notre devoir vis-à-vis des étrangers, est de les recevoir avec une large et bienveillante hospitalité.

» Toutes les opinions, en matière d'économie politique, sont représentées dans notre réunion, non pour se livrer à des discussions stériles en dehors de notre mission, mais pour concourir avec une égale ardeur, quel que soit leur point de vue, à la réussite de cette œuvre qui doit illustrer la France et l'Europe du xixe siècle.

» Sur ce point, Messieurs, nous devons être tous d'accord. Pour la première fois à une exposition universelle de l'industrie, se trouvera réunie une exposition universelle des beaux-arts.

» Il appartient à notre pays de donner l'exemple de cette alliance qui va si bien à son génie initiateur.

» J'espère, Messieurs, que la confiance la plus entière présidera à nos rapports, et je vous demande, pour votre président, une indulgence dont il a besoin.

» Les questions que nous aurons à résoudre sont nombreuses et compliquées; elles touchent à une multitude d'intérêts divers. Je me propose

de les soumettre à votre décision successivement et à mesure qu'elles se présenteront pour ne pas nous surcharger inutilement dès le commencement de nos travaux. »

Le règlement général qui servit de base à ces travaux fut publié dans le *Moniteur* le 6 avril. Ce règlement avait été préparé par une commission composée de MM. de Mouchy, de Lesseps, Leplay, Legentil, Schneider, Émile Péreire, le général Morin, Arlès Dufour, Beaudoyer et Adolphe Thibeaudeau.

Il contenait les dispositions les plus favorables aux exposants français et étrangers. Tous leurs produits étaient traités sur le pied de la plus complète égalité ; on devait transporter gratuitement : les produits français depuis le lieu de production ; les produits étrangers depuis la frontière ; toutes les facilités furent données à l'introduction des produits étrangers ; la protection la plus efficace fut assurée aux dessins et aux inventions; en un mot, rien ne fut négligé pour répondre à la grande pensée de l'Exposition universelle.

Pour une nouveauté aussi grande et aussi importante dans l'histoire des nations qu'une Exposition universelle des produits de l'industrie, Londres avait élevé un édifice d'un genre nouveau et d'une conception hardie. Le Palais de Cristal était lui-même une des plus singulières merveilles dans ce concours des efforts de l'activité et de l'intelligence humaine.

Paris, faisant le même appel et offrant la même hospitalité à l'industrie de toutes les parties du monde, ne pouvait se réduire à copier l'Angleterre. D'ailleurs, pour un but temporaire et passager, celle-ci, avec son génie éminemment pratique, s'était contentée de dresser une tente, d'aspect fantastique, il est vrai, mais destinée à disparaître l'Exposition terminée. Ici, au contraire, on voulait construire un monument permanent.

Malheureusement les plans furent mal calculés, et le Palais de l'Industrie ayant été reconnu insuffisant, on dut construire sur le quai une galerie supplémentaire et provisoire, longue de 1,200 mètres, mesurant en surface les deux tiers du palais principal, et complètement séparée de lui par un grand espace planté d'arbres et une rotonde consacrée à un panorama.

Malgré cette addition, l'insuffisance de l'espace se faisant encore sentir, la vaste rotonde du panorama fut acquise et devint le centre d'une

galerie de jonction entre l'édifice principal et la galerie du bord de l'eau. Des abatis très considérables et très regrettables des vieux ormes des Champs-Élysées furent les premiers frais de ces envahissements successifs.

Comme résultat du développement général de ces plans divers, le grand Palais de l'Industrie, la galerie supplémentaire du bord de l'eau, le panorama et la galerie additionnelle de jonction fournirent à l'Exposition une surface totale de 89,000 mètres. Le Palais de Cristal de Londres, formant un seul et même ensemble, en offrait une de 86,000 mètres ; il est vrai qu'un palais spécial pour les beaux-arts avait été élevé avenue Montaigne.

Dès qu'on adoptait à Paris l'idée d'un édifice permanent pour les expositions industrielles, dès qu'on se décidait à placer ce monument en bordure sur la grande avenue triomphale des Champs-Élysées, et à détruire nos vieux et chers ombrages pour découvrir sa façade, on avait raison de ne plus se renfermer dans le point de vue strictement utilitaire et de faire alliance avec l'art; il s'agissait de doter Paris d'une nouvelle magnificence.

Cette espérance malheureusement ne fut pas réalisée; le Palais de l'Industrie est une énorme bâtisse dépourvue de style, qui encombre les Champs-Élysées, mais qui ne les orne pas.

A l'intérieur où règne le fer, la simplicité, la sobriété de décoration était naturellement indiquée; les seules décorations monumentales qui y figurent sont deux immenses verrières, peintes par M. Maréchal, placées aux deux extrémités du grand axe de la salle.

Ces deux vastes verrières occupent des espaces compris dans des arcs de 42 mètres d'ouverture. Le sujet de la première des deux compositions est : *la France conviant les nations à l'Exposition universelle.* Le sujet de la seconde est : *l'Équité présidant à l'accroissement des échanges.*

Le Palais de l'Industrie se compose de quatre façades percées d'une double rangée de fenêtres à plein cintre, et portant inscrit sur ses frises les noms d'un grand nombre de bienfaiteurs de l'humanité.

Les quatre ailes sont flanquées de pavillons saillants. La façade du nord est décorée au milieu d'un portique à pilastres et à colonnes ornées de sculptures, et surmontée d'une Gloire qui tient dans ses mains des couronnes entre deux faisceaux allégoriques.



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855

Trois voûtes en quart de cercle se succèdent et se relient l'une à l'autre, les deux latérales un peu plus basses que celle du milieu, laquelle recouvre ce qu'on pourrait appeler la grande nef par rapport aux deux galeries en arcades qui forment les bas côtés. Sous leurs toitures de verre, à travers lesquelles la lumière entre à grands flots, sont suspendus les étendards aux couleurs et aux armes de chaque nation. Ils annoncent au visiteur qu'il va successivement parcourir la France et ses colonies : les États-Unis d'Amérique, l'Autriche, la Bavière, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, l'Angleterre et ses colonies, la Grèce, le Mexique, la Hollande, la Prusse, l'Italie, la Suède et la Norvège, la Suisse, la Perse, l'Égypte, la Chine, Tunis et la Turquie. La guerre nous avait privés du concours de la Russie.

Les dispositions pour le placement des produits, à l'intérieur du Palais de l'Industrie, furent l'objet de l'attention spéciale des membres de la commission ; il s'agissait de donner un aspect uniforme aux divers produits admis à l'Exposition, et de les classer avec une symétrie concordant avec les dispositions intérieures du palais.

Dans l'axe principal furent placés les objets de grandes dimensions, tels que : les fontaines, les statues colossales, les bronzes d'art, les buffets d'orgue, les phares, les glaces, etc.

La France occupait toute la partie de droite de la grande nef, ainsi que les bas côtés. Les galeries du premier étage étaient réunies à la grande nef par des escaliers placés aux deux extrémités, orientale et occidentale du palais.

La droite de ces galeries était également occupée par la France, et toute la gauche du bâtiment entier était remplie par les produits des exposants de nationalités étrangères.

La surface générale du Palais de l'Industrie pour le rez-de-chaussée est de 27,078 mètres carrés ; la surface de la galerie du pourtour en compte 18,072, total : 45,140 mètres. La nef centrale a 192 mètres de longueur et 48 de large ; sa hauteur à l'entablement est de 18 mètres.

Cette construction gigantesque a employé 822,000 mètres cubes de pierre de taille, sans compter la pierre meulière et le béton ; 4,500 tonnes de fonte, 3,600 tonnes de fer et 33,000 mètres carrés de verre dépoli.

Au pavillon d'entrée, faisant face aux Champs-Élysées, se dresse une grande porte monumentale qui a quelque analogie avec un arc de triomphe ;

elle a 15 mètres de large sur 19 de hauteur; quatre colonnes corinthiennes y soutiennent un entablement surmonté d'un attique; la frise est ornée d'un bas-relief de 20 mètres de longueur et de 2 mètres de hauteur, contenant environ trente figures représentant les sciences et les arts. Ce travail a été exécuté par M. Desbœufs.

L'attique est surmonté d'un groupe colossal représentant la France: la figure, placée debout, a de 5 à 6 mètres de haut; elle distribue des couronnes aux sciences et à l'industrie personnifiées par deux figures de femmes assises de chaque côté. Cet important morceau de sculpture est dû au ciseau de M. Robert, à qui l'on doit les belles cariatides du Conservatoire des arts et métiers. De chaque côté sont placées les armes de France, soutenues par des génies.

Les tympans de la grande voûte sont remplis par deux Renommées colossales d'une hauteur de 6 mètres, exécutées par MM. Diebalt et Victor Villain.

Dans la grande salle on compte deux cent seize fenêtres; dans les pavillons, cent quatre-vingt-douze; au rez-de-chaussée, trois cent quatre-vingt-huit colonnes de fonte soutiennent les bas côtés; le premier étage en a huit cent seize.

Le Palais de l'Industrie, commencé le 1er janvier 1853, fut terminé le 30 avril 1855; la construction avait donc duré vingt-huit mois.

Une nouveauté de cette Exposition ce furent les tourniquets; jusqu'alors les expositions françaises avaient été gratuites, il fut décidé qu'à l'exemple de Londres, en 1851, l'Exposition serait payante. Le prix des entrées fut fixé ainsi qu'il suit pour chaque semaine:

Un jour, à cinq francs; trois, à un franc; deux, à cinquante centimes, et le dimanche, à vingt centimes.

On n'accorda aucune entrée de faveur; l'empereur et l'impératrice souscrivirent chacun pour un billet de saison.

L'annexe, qui s'étendait sur le quai depuis la place de la Concorde jusqu'à la pompe de Chaillot, offrait une surface de 32,000 mètres carrés; c'était un grand rectangle long de 1,190 mètres, et large de 29, recouvert de zinc et de verre, admirablement aéré et éclairé, décoré avec une simplicité intelligente, et partagé en trois sections.

La première, celle des machines mobiles, avait 450 mètres de longueur;

les deux autres sections étaient consacrées aux matières premières, aux produits chimiques, aux machines fixes et aux produits minéraux de grand volume ; elles occupaient une longueur de 750 mètres, triplée, en réalité, par l'annexion de deux galeries supérieures.

La première section n'avait point de galeries supérieures et latérales comme les deux autres, car il avait fallu laisser toute la hauteur de la nef au jeu de l'arbre de couche et à plusieurs appareils exposés de dimensions colossales.

Quatre locomotives gardaient l'entrée de l'annexe des machines, semblables à ces grands taureaux de Ninive, à ces grands sphinx égyptiens qu'on voyait à l'entrée des temples.

L'annexe était le pays du fer, du feu et de l'eau ; les oreilles étaient assourdies, les yeux éblouis : locomotives de tous pays, bateaux à vapeur, chaudières, hélices, turbines, marteaux à vapeur, laminoirs, dévidoirs, tout était en mouvement ; on voyait peigner la laine, tondre le drap, tordre le fil, battre le grain, extraire le charbon, fabriquer le chocolat, etc. Le mouvement et la vapeur étaient communiqués à tous indistinctement, au rebours de ce qui s'était fait à Londres, en 1851, où les exposants anglais seuls avaient eu le bienfait du feu et de l'eau.

Dans les autres sections, les expositions les plus intéressantes étaient celles des charbonneries de France et de Belgique, des houillères d'Angleterre et quelques-uns de nos grands établissements métallurgiques : Fourchambault, Commentry, Chatillon, le Creusot, exposant des blocs de houille de deux mètres cubes, des barres de fer monumentales, des outils qui rabotent, découpent, débitent le fer, comme un enfant découperait une carte avec des ciseaux.

Anzin avait construit une mine en miniature avec des mineurs à l'ouvrage et des trophées bizarres formés de tous les outils du mineur.

L'Algérie et les colonies étaient représentées dans d'énormes vitrines par des échantillons de leurs richesses agricoles et industrielles.

L'inauguration de l'Exposition universelle de 1855 eut lieu le 15 mai, au Palais de l'Industrie, en présence de l'empereur, de l'impératrice, du prince Napoléon, président de la commission impériale, des membres de la famille impériale, du corps diplomatique, des commissaires des gouvernements étrangers et d'un nombreux concours d'exposants français et étrangers.

L'empereur avait voulu présider lui-même cette grande fête du travail universel, à laquelle il avait convoqué tous les peuples du monde, et qui empruntait aux circonstances actuelles un si puissant intérêt.

Rapprocher les nations en rapprochant les œuvres de leur intelligence, telle était la pensée qui avait présidé à la création du grand concours de 1855, tel était le but vers lequel le prince Napoléon avait dirigé tous ses efforts, dans les divers travaux de la commission impériale, dont l'empereur lui avait confié la haute direction. Cette pensée, tous les gouvernements l'avaient comprise et accueillie avec empressement; car le nombre des exposants étrangers avait dépassé toutes les prévisions. On pensait que les conséquences de cet événement seraient importantes pour l'avenir. De ces grandes assises de la science, de l'industrie et des arts de toutes les nations, on comptait voir sortir incessamment des résultats décisifs, des progrès inespérés. De ces visites de peuple à peuple, on espérait voir naître une communauté d'idées et d'intérêts, que rien désormais ne saurait faire oublier.

Ces résultats, le prince Napoléon en a indiqué la portée et le but dans son discours à l'empereur, qui restera comme la préface de l'histoire de l'Exposition universelle de 1855.

La commission impériale avait fait de grands préparatifs pour la cérémonie d'inauguration.

La façade extérieure du palais avait été décorée avec goût de trophées d'armes, d'écussons aux armes impériales, de bannières aux couleurs de toutes les nations.

L'intérieur présentait le coup d'œil le plus imposant. Au milieu de la nef, en face de la porte d'entrée principale, s'élevait une estrade sur laquelle avait été placé le trône. Un dais de velours cramoisi, surmonté de la couronne impériale, entourait l'estrade. Le reste de la nef était occupé par des banquettes réservées aux grands corps de l'État, aux fonctionnaires publics, etc. Les galeries elles-mêmes avaient été divisées en tribunes élégantes. Au haut de la nef, dans toute l'étendue des galeries, étaient appendues des bannières aux armes et aux couleurs des principales villes françaises et étrangères qui venaient prendre part à l'Exposition.

A midi, toutes les places étaient occupées. Les tribunes étaient entièrement garnies de dames en toilettes élégantes. Le coup d'œil était magnifique.



ENTRÉE PRINCIPALE DU PALAIS DE L'INDUSTRIE

A une heure, une salve d'artillerie annonça l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice.

Le prince Napoléon, entouré des officiers de sa maison, des membres de la commission impériale, des secrétaires généraux, du commissaire général de l'Exposition, des commissaires étrangers, des membres du jury, vint les recevoir à l'entrée principale du Palais de l'Industrie, et les accompagna jusqu'à l'estrade où s'élevait le trône et où, précédés des grands officiers de la couronne, ils prirent place sur les fauteuils qui leur avaient été réservés; l'impératrice se plaça à la gauche de l'empereur, la princesse Mathilde à sa droite. Les ministres prirent place à droite et à gauche de l'estrade.

Le prince Napoléon adressa à l'empereur le discours suivant :

« Sire,

» L'Exposition universelle de 1855 s'ouvre aujourd'hui, et la première partie de la tâche que vous nous avez donnée est remplie.

» Une Exposition universelle qui, en tout temps, eût été un fait considérable, devient un fait unique dans l'histoire, par les circonstances au milieu desquelles celle-ci se produit. La France, engagée depuis un an dans une guerre sérieuse, à huit cents lieues de ses frontières (1), lutte avec gloire contre ses ennemis. Il était réservé au règne de Votre Majesté de montrer la France digne de son passé dans la guerre, et plus grande qu'elle ne l'a jamais été dans les arts de la paix. Le peuple français fait voir au monde que toutes les fois que l'on comprendra son génie et qu'il sera bien dirigé, il sera toujours la grande nation.

» Permettez-moi, Sire, de vous exposer, au nom de la commission impériale, *le but* que nous avons voulu atteindre, *les moyens* que nous avons employés, et *les résultats* que nous avons obtenus.

» Nous avons voulu que l'Exposition universelle ne fût pas uniquement un concours de curiosité, mais un grand enseignement pour l'agriculture, l'industrie et le commerce, ainsi que pour les arts du monde entier. Ce doit être une vaste enquête pratique, un moyen de mettre les forces indus-

(1) Guerre de Crimée.

trielles en contact, les matières premières à portée du producteur, les produits à portée du consommateur ; c'est un nouveau pas vers le perfectionnement, ce premier besoin de l'humanité et cette indispensable condition de l'organisation sociale.

» Quelques esprits ont pu s'effrayer d'un pareil concours, et ont naguère cherché à le retarder ; mais vous avez voulu que les premières années de votre règne fussent illustrées par une Exposition du monde entier, suivant en cela les traditions du premier empereur, car l'idée d'une *exposition* est éminemment française ; elle a progressé avec le temps, et, de nationale, elle est devenue universelle.

» Nous avons suivi nos voisins et alliés, qui ont eu la gloire du premier essai ; nous l'avons complété par l'appel aux beaux-arts.

» Votre Majesté a constitué la commission impériale le 24 décembre 1853. Notre premier travail a été le règlement général que vous avez approuvé par décret du 6 avril, qui est devenu la loi constitutive de l'exposition, et qui comprend une nouvelle classification que nous croyons rationnelle.

» L'accord le plus parfait a régné entre les membres de la commission, et je suis d'autant plus heureux de le constater, que les tendances, les opinions et les points de départ de mes collègues étaient très différents. La diversité d'opinion nous a éclairés, sans nous entraver, l'importance de notre mission a écarté tout dissentiment.

» Deux précédents nous ont naturellement guidés : les Expositions françaises et l'Exposition universelle de 1851. Quelques modifications ont cependant été apportées ; elles sont toutes dans un sens de liberté et de progrès.

» Nous avons établi pour l'exposition un tarif douanier exceptionnel d'où le mot de *prohibition* a été effacé. Tous les produits exposables sont entrés en France avec un droit *ad valorem* de vingt pour cent. Nous avons trouvé le plus bienveillant concours dans la direction des douanes, et j'espère que nos hôtes étrangers emporteront une bonne impression de leurs relations avec cette administration.

» La même libéralité a été appliquée dans les transports dont nous avons pris les frais à notre charge depuis la frontière.

» Enfin, par une innovation hardie qui n'avait pas été faite à Londres,

les produits exposés peuvent porter l'indication de leur prix, qui devient ainsi un élément sérieux d'appréciation pour les récompenses. Tous ceux qui s'occupent des questions industrielles, comprendront combien ce principe est important, et quelles peuvent en être les conséquences, malgré certaines difficultés d'application.

» Dans les beaux-arts, deux systèmes se présentaient : fallait-il faire une exposition pour les *œuvres*, sans se préoccuper de savoir si les artistes étaient morts ou vivants, ou pour les *artistes*, en n'admettant que les œuvres des vivants ?

» La première idée a été soutenue ; elle répondait peut-être mieux au programme qui voulait un concours de l'art au XIXe siècle ; elle n'a cependant pas été adoptée, à cause des difficultés d'exécution qu'elle soulevait.

» Nous avons accueilli sans révision toutes les œuvres des artistes étrangers admises par leurs comités ; nous n'avons été sévères que pour nous-mêmes. La tâche d'un jury d'admission est difficile et ingrate, surtout dans une Exposition universelle, où les principes des Expositions ordinaires n'étaient plus applicables, et où le jury avait à choisir les armes de la France dans cette lutte qui s'agrandissait.

» L'insuffisance du bâtiment nous a suscité des difficultés sérieuses. La construction d'un édifice spécial ayant été écartée, il a fallu nous installer dans le Palais de l'Industrie, dont les inconvénients viennent de ce qu'il n'a pas été établi en vue d'une exposition aussi vaste.

» Nous tenons à le dire hautement à Votre Majesté et à l'Europe, le concours des exposants a été si grand que *la place nous a manqué*, malgré les 117,840 mètres carrés de superficie, sur lesquels 53,900 mètres carrés de surface exposable.

» Obligés de recommander aux comités d'admission une grande réserve, nous ne pouvions nous en départir qu'à mesure qu'il nous était permis de disposer d'un peu plus d'emplacement. Ce défaut d'ensemble dans le commencement des opérations a nui à la régularité et à la justice des admissions, et a rendu encore plus difficile la tâche des comités locaux, auxquels je me plais à rendre hommage pour le concours qu'ils nous ont prêté.

» Des retards fâcheux ont eu lieu dans les travaux, malgré l'activité

et l'intelligence de leur direction ; mais on avait vraiment trop présumé de ce qu'il était possible de faire. Ce vaste et splendide palais a été construit en moins de deux ans et n'est pas encore terminé; nous avons pensé que le meilleur moyen d'en presser l'achèvement était d'y installer l'Exposition, dont l'ouverture ne pouvait plus être retardée.

» La séparation du bâtiment affecté aux beaux-arts a tout d'abord été reconnue indispensable, et cette construction provisoire a été achevée à l'époque fixée. A mesure que l'Exposition prenait du développement, on décidait une construction nouvelle. Pendant que j'étais en Orient pour le service de la France et de Votre Majesté, une annexe de 1,200 mètres de long sur le bord de la Seine a été établie. Cette annexe, qui contient les machines en mouvement, sera terminée dans quinze jours.

» Depuis quelques semaines seulement le panorama a été reconnu indispensable; il doit être entouré d'une vaste galerie qui mettra en communication le bâtiment principal avec l'annexe, et qui sera prête avant un mois.

» Alors l'Exposition sera complète.

» Dans notre pays, c'est habituellement le gouvernement qui se charge de toutes les grandes entreprises ; pour arrêter l'exagération de cette tendance, Votre Majesté a donné un grand essor à l'industrie privée. La compagnie à laquelle l'exploitation du Palais de l'Industrie a été concédée devait trouver, dans le prix d'entrée, la rémunération du capital employé à la construction; de là la nécessité d'un prix d'entrée. Nous avons cependant sauvegardé autant que possible les intérêts du peuple, en obtenant que les dimanches l'entrée fût réduite à vingt centimes.

» Nous pouvons, dès à présent, grâce au catalogue fait avec une grande activité, indiquer le nombre des exposants. Il ne s'élèvera pas à moins de vingt mille, dont neuf mille cinq cents de l'empire français et dix mille cinq cents environ de l'étranger.

» La puissance que nous combattons elle-même n'a pas été exclue. Si les industriels russes s'étaient présentés en se soumettant aux règles établies pour toutes les nations, nous les aurions admis, afin de bien fixer la démarcation à établir entre les peuples slaves qui ne sont point nos ennemis, et ce gouvernement dont les nations civilisées doivent combattre la prépondérance.

» A la fin de l'Exposition, quand nous proposerons à Votre Majesté les récompenses à décerner, nous pourrons juger les résultats de cette grande Exposition que nous prions Votre Majesté de déclarer ouverte. »

L'empereur a répondu :

« Mon cher cousin,

» En vous plaçant à la tête d'une commission appelée à surmonter tant de difficultés, j'ai voulu vous donner une preuve particulière de ma confiance. Je suis heureux de voir que vous l'avez si bien justifiée. Je vous prie de remercier, en mon nom, la commission des soins éclairés et du zèle infatigable dont elle a fait preuve. J'ouvre avec bonheur ce temple de la paix qui convie tous les peuples à la concorde. »

Après ce discours, l'empereur et l'impératrice, accompagnés, comme à leur arrivée, du prince Napoléon, visitèrent les galeries du rez-de-chaussée, où étaient déjà disposés avec ordre les produits industriels de toutes les nations. Ils quittèrent le Palais de l'Industrie à deux heures et demie avec le même cérémonial.

Pendant cette solennité, un orchestre de cent cinquante musiciens avait exécuté l'air de la reine Hortense et plusieurs morceaux des grands maîtres.

La journée du 15 mai 1855 marque dans les annales de l'industrie : ce fut la première grande fête de ce genre que notre pays ait jamais célébrée en l'honneur du travail.

BEAUX-ARTS

L'annexe des beaux-arts était une belle construction, bien appropriée à sa destination, dans de bonnes conditions d'éclairage; M. Lefuel en était l'architecte. Ce vaste bâtiment avait 156 mètres de longueur et

72 mètres de largeur; cette dimension était portée à 93 mètres dans une partie par l'addition d'une galerie latérale de sculpture.

Cette surface considérable était encore augmentée, au premier étage, d'une galerie qui faisait le tour de l'édifice sur trois côtés.

La façade, située sur l'avenue Montaigne, se présentait sous la forme d'un hémicycle, dans lequel se dessinaient sept baies couronnées d'archivoltes avec encadrement de légères arabesques. Les galeries étaient dépourvues d'ornements; elles n'en avaient pas besoin, puisqu'elles avaient pour décoration les cinq mille objets d'art qui y étaient réunis.

Sur ces cinq mille objets, la France en revendiquait, pour elle seule, deux mille sept cents. Le bâtiment formait un vaste quadrilatère, s'étendant de l'est à l'ouest et se composant, à l'intérieur, de trois grands salons enveloppés de galeries parallèles et concentriques.

En entrant par l'hémicycle de l'avenue Montaigne, on voyait un immense vestibule, dans lequel se trouvaient classés les tableaux des nationalités suivantes : le Danemark, la Suède, la Norvège, la Toscane, les États-Unis, le grand duché de Bade, la Suisse, la Prusse, l'Espagne, la Saxe et la Bavière.

L'école anglaise occupait la longue galerie de droite; la Belgique et les Pays-Bas, la longue galerie de gauche. Deux grands salons étaient réservés aux peintres des écoles françaises; mais Ingres, Delacroix, Horace Vernet, Decamps avaient chacun une salle particulière. Nous allons faire une étude spéciale des principaux tableaux de ces maîtres dont les œuvres se sont trouvées réunies et exposées pour l'admiration des nations.

Delacroix.

Eugène Delacroix n'y avait pas moins de trente-cinq toiles; il y avait là toute une vie de combat, de résistance acharnée, de persévérance opiniâtre et convaincue dans une voie adoptée, sans se laisser distraire par les clameurs hostiles des esprits d'élite, ou décourager par les dédains de la foule. Que de critiques amères et passionnées, que de moqueries, que de révoltes et de colères se sont déchaînées autour de ces productions! Et maintenant, quel apaisement! Comme le public s'est familiarisé avec toutes ces audaces!

Delacroix fut, en peinture, le chef de l'école romantique, le grand antagoniste de Ingres, qui était, lui, chef de l'école classique. Delacroix était coloriste avant tout; Ingres, dessinateur correct.

Nous allons passer en revue les trente-cinq tableaux formant l'exposition du maître, en suivant l'ordre de date dans lequel ils ont été exposés :

Dante et Virgile aux enfers, du salon de 1822. Guérin, le maître de Delacroix, avait été hostile à cette œuvre.



ENTRÉE DE L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

Scène et massacre de Scio (1824). Cet ouvrage eut un grand retentissement; sa puissante originalité souleva une vive polémique, on critiqua amèrement les tons des chairs; mais, Gérard ayant proclamé le mérite du jeune artiste, beaucoup de gens se rallièrent à lui.

Christ au jardin des Oliviers (1827). Ce tableau avait été fait pour l'église Saint-Paul et Saint-Louis de Paris.

La même année, Delacroix avait exposé deux autres tableaux :

L'empereur Justinien composant ses lois, appartenant au conseil d'État, et *le doge Marino Falièro, condamné à mort.*

Le 28 juillet 1830, qu'on appelle aussi celui de *la Liberté,* est ce qu'il y a de plus frappant comme souvenir de ce mouvement populaire. Ce tableau était au salon de 1831, ainsi que :

L'Assassinat de l'évêque de Liège, *Boissy-d'Anglas*, *le roi Jean à Poitiers, Bataille de Nancy.*

En 1840, il donnait *la Justice de Trajan*, qu'on admire au musée de Rouen.

En 1841, *la Prise de Constantinople par les Croisés,* qui fut longtemps au musée de Versailles, dans la galerie des batailles, et qui est maintenant au musée du Louvre.

En 1838, *la Médée furieuse*, qui appartient au musée de Lille.

Les Prisonniers de Chillon, la Noce juive au Maroc, la Chasse aux lions, *les Adieux de Roméo et Juliette*, *Hamlet et les Fossoyeurs;* toutes ces toiles donnaient une idée de la souplesse de talent du maître qui lui permettait d'aborder tous les genres.

Complétons cette énumération par la liste des tableaux suivants :

Femmes d'Alger dans leur appartement.

Le Christ en croix.

Le Christ au tombeau.

Marc-Aurèle mourant.

Les Convulsionnaires de Tanger.

La Famille arabe.

Le Tasse en prison.

La Mort de Valentin.

Mais pour estimer l'artiste à toute sa valeur, il faut encore aller admirer les belles et poétiques compositions monumentales exécutées par lui dans le palais du Sénat et du Corps législatif. Nous avons malheureusement à déplorer la perte de celles de l'hôtel de ville, détruites par l'incendie de ce monument en 1871.

Ingres.

Le nombre des peintures exposées par Ingres s'élevait à quarante. Dans ce sanctuaire à l'écart, jalousement fermé jusqu'au dernier moment, l'éminent artiste avait disposé à son gré son exposition ; ses tableaux y étaient à l'aise, trop à l'aise peut-être. L'œuvre presque complète de ce maître se trouvait réunie là, depuis ses premiers essais jusqu'à ses dernières compositions.

Un de ses plus anciens ouvrages était le portrait de son père et son propre portrait (1804), à l'âge de vingt-quatre ans, d'une fermeté, d'une franchise et d'une simplicité d'exécution qu'on retrouve bien plus rarement dans ses travaux postérieurs. Puis venaient :

Le portrait en pied de *Napoléon premier consul,* habillé de velours rouge.

Œdipe expliquant l'énigme du Sphinx, page académique froide, qui est à notre musée du Louvre depuis quelques années.

Jésus-Christ donnant les clefs du paradis à saint Pierre (1820). Malgré la froideur et le conventionnel du genre, l'expression d'un sentiment intime apparaît dans la figure du Christ et de quelques disciples.

Le Vœu de Louis XIII (1824) mérite d'être considéré comme une des œuvres capitales de Ingres ; c'est une des productions les plus complètes de l'artiste, conçue et exécutée avec une enrhythmie, un ensemble bien lié et sans les singularités et les dissonnances qui blessent dans d'autres de ses ouvrages. Cette toile appartient à la cathédrale de Montauban, ville natale de l'auteur.

Étude de Baigneuse, la Vierge à l'Hostie, Portrait de M[me] *Devançay* (1807), *Baigneuse.*

Jeanne d'Arc, peinte en 1857, atteste une fermeté singulière dans un pinceau tenu par une main septuagénaire.

Le Martyre de saint Symphorien (1827) est le tableau où Ingres se manifeste le plus puissamment et qui a soulevé les critiques les plus animées ; il appartient à la cathédrale d'Autun. Cette toile, objet d'une polémique amère et passionnée, a laissé une trace profonde dans les souvenirs, et commande encore aujourd'hui l'attention. Le peintre y avait mis toute sa force, toute sa valeur personnelle ; il y avait été lui autant qu'il lui était permis de l'être.

Homère déifié (1827) est, avec le précédent, l'œuvre la plus importante et la plus célèbre de Ingres. Cette peinture était un plafond du musée du Louvre, mais elle a été remplacée par une copie, et l'original est maintenant dans une des salles du musée.

L'Apothéose de l'empereur Napoléon.

L'Odalisque (1814).

Roger délivrant Angélique (1819).

Naissance de Vénus Anadyomène (1848).

Philippe V donnant l'ordre de la Toison d'or au maréchal de Berwick (1822).

Odalisque au harem (1839).

Francesca di Rimini (1829).

Jean Pastoret (1822).

Don Pedro de Tolède (1814).

L'Épée d'Henri IV (1832).

Henri IV jouant avec ses enfants (1824).

Le Poète Arétin recevant avec dédain la chaîne d'or de Charles-Quint.

Tintoret et Arétin (1848).

Deux remarquables tableaux de la chapelle Sixtine, des cartons de vitraux et douze portraits, parmi lesquels nous citerons ceux de MM. Molé (1834) et Bertin aîné (1832), complétaient l'exposition du maître.

Ingres et Delacroix, dans la profonde opposition de leur manière, ont cela de commun que chacun d'eux a marché résolument et sans faire de concessions à la critique dans la voie qu'il avait choisie. A l'Exposition universelle, ces deux chefs de deux camps qu'on se plaisait à opposer se trouvaient, les autres rivaux écartés, en présence l'un de l'autre comme les deux personnalités les plus élevées de l'école de peinture française de cette époque.

Horace Vernet.

Horace Vernet, le peintre populaire, admis, compris par tous, à la différence des deux maîtres que nous venons d'étudier, n'avait comme eux ni adeptes enthousiastes, ni détracteurs violents. Ne poursuivant

pas quelque but mystérieux ou élevé de l'art, mais se servant de la peinture comme on se sert du langage ou de l'écriture, non pour faire œuvre de style, mais simplement pour émettre ses idées, pour traduire les faits contemporains et les souvenirs de la foule, il y réussissait avec une clarté, une facilité et une fécondité singulières.

Il s'est consacré principalement à l'actualité et s'est fait l'historiographe



HORACE VERNET

de cette époque, et, en particulier, le peintre de nos fastes militaires. Sous ce dernier rapport, un certain nombre de ses ouvrages perdent de leur intérêt; ils s'affaiblissent justement dans ce qui causa leur plus grande popularité, mais ils survivent comme des monuments curieux depuis qu'ils ne répondent plus aux préoccupations passionnées du moment.

Horace Vernet exposait vingt-deux tableaux dont nous donnons les noms :

La Prise de la Smala par le duc d'Aumale, le 16 mai 1843 (1845).

La Bataille d'Isly (1846).

La Bataille de Jemmapes (1831).

La Bataille de Valmy (1831).

La Bataille de Hanau en 1813 (1824).

Montmirail (1822).

La Barrière de Clichy ou *la Défense de Paris en 1814* (1820).

Épisode de la campagne de France en 1814.

Attaque de la porte de Constantine en 1837.

La Campagne de Kabylie ou *la Messe au camp.*

Chasse au mouflon par les Marocains.

Intérieur d'atelier.

Mazeppa (1825).

Mazeppa aux loups (1826).

Chasse aux sangliers en Afrique (1835).

Retour de la chasse au lion (1835).

Rebecca à la fontaine (1835).

Judith et Holopherne (1831).

Le Choléra à bord de la Melpomène (1854).

Portrait du Frère Philippe, général des Frères de la doctrine chrétienne (1845).

Portrait du Maréchal Vaillant (1854).

Parmi les œuvres de cet artiste qui ne figuraient pas à l'Exposition universelle, nous citerons des plafonds au musée du Louvre et au palais du Corps législatif.

Decamps.

Decamps était représenté à l'Exposition par une soixantaine de tableaux et de dessins, où l'on pouvait étudier les divers aspects de son talent. Il est tout à la fois coloriste et dessinateur; son originalité s'est produite sous des modes divers, et il serait difficile de la définir nettement. Cette originalité est telle que les moins expérimentés la reconnaissent dès l'abord, qu'elle laisse dans l'esprit une empreinte ineffaçable, et que, si plusieurs peintres se sont inspirés de lui, il n'a pas eu un imitateur.

La Bataille des Cimbres (1833) est l'œuvre capitale de Decamps; malheureusement l'harmonie première de ce tableau s'est détériorée, et, bronzé sous l'action du temps, il a pris un ton enfumé. Dans *Joseph vendu par ses frères* (1838), et *Éliézer et Rebecca* (1847), le sujet biblique ne



PORTRAIT DU FRÈRE PHILIPPE PAR HORACE VERNET

sert que de prétexte à la disposition pittoresque de la scène et à l'éclatante splendeur du ciel et du paysage.

Les neuf dessins relatifs à l'*Histoire de Samson* attestent les tendances de l'artiste au style historique.

La Ronde de Smyrne.
Halte de cavaliers arabes.
Grand Bazar turc.
Café turc.
Souvenir de la Turquie d'Asie.
Enfants turcs avec des tortues.
Sortie d'une école turque.
Boucher turc.
Anes d'Orient.
Cavalerie turque asiatique traversant un gué.
Tigre et Éléphant.
Paysage en Anatolie.

Tous ces tableaux prouvaient l'originalité de Decamps, qui était encore plus particulière dans la manière dont il traitait les sujets orientaux.

Les Singes amateurs.
Le Singe peintre.
L'Ane et les Chiens savants.
Le Chenil.
Poules et Canards.
Chevaux de halage.

Ces toiles établissaient victorieusement la supériorité de l'artiste dans tous les genres, la physionomie particulière de son dessin et la puissance de son coloris.

École française.

Nous allons parcourir les galeries françaises en citant seulement les œuvres les plus frappantes des artistes les plus appréciés.

Les Romains de la décadence, de Couture, que nous pouvons maintenant admirer au musée du Louvre, où cette toile a été si justement transportée après la mort de son auteur.

Le Siècle d'Auguste : *naissance de Jésus-Christ*, de Gérome, vaste composition inspirée par un beau passage de l'histoire universelle de Bossuet, qui manifestait une grande force ; mais le vague et l'incertitude de l'image nuisait au succès de cette œuvre remarquable.

Meissonnier était représenté avec neuf tableaux, dont les principaux étaient : *Jeune Homme lisant en déjeunant ; Jeune Homme travaillant ; la Lecture ; un Homme dessinant ; les Joueurs de boule sous Louis XV ; une Rixe*. Ce dernier tableau avait été acheté 20,000 francs, ce qui parut extraordinaire à cette époque ; aujourd'hui ces toiles ont quadruplé de valeur.

Le musée de Bordeaux avait prêté *le Tintoret et sa fille*, de Léon Cogniet. On voyait du même peintre une *Scène du massacre des Innocents* et un *Saint Étienne secourant les pauvres*.

L'école réaliste était représentée par Courbet et Millet. Courbet y avait les *Casseurs de pierres* et les *Demoiselles de village ;* Millet, un *Paysan greffant un arbre ;* l'idée émane du réalisme : il n'y a là que des vêtements grossiers, des sabots, de rudes visages. Cette peinture harmonieuse de ton et caractérisée de ligne fait à distance l'effet d'un tableau de grand maître qu'on n'apercevrait qu'à travers un crêpe.

Théodore Rousseau, qui est considéré comme le chef de la nouvelle école du paysage et dont on a comparé l'influence à celle d'Eugène Delacroix, avait exposé : *un Marais dans les Landes ; Sortie de la forêt de Fontainebleau au coucher du soleil* et *Lisière de bois*.

Les paysagistes français étaient alors dans toute leur gloire. Outre les œuvres de Rousseau, on remarquait celles de Corot, de Daubigny, de Français et de Chintreuil.

Parmi les peintres animaliers, on voyait au premier plan Troyon, Rosa Bonheur et Brascassat, Jadin avec ses tableaux de chiens, Philippe Rousseau avec son tableau : *le Rat de ville et le Rat des champs*.

Nous ne citerons pas ici les portraits, les fleurs et les natures mortes ; notre cadre trop restreint nous force à ne pas nous occuper des genres secondaires, quelque intérêt qu'ils présentent d'ailleurs. Nous sommes obligés par la même raison de ne parler ici ni des aquarelles, ni des pastels, ni des écoles étrangères qui étaient cependant brillamment représentés.

MANUFACTURES DE SÈVRES, DES GOBELINS ET DE BEAUVAIS

L'exposition de ces trois manufactures célèbres avait pour emplacement la rotonde de l'ancien panorama, qui, envahie et rattachée après coup au plan primitif, était devenue le point central de la galerie joignant le Palais de l'Industrie à l'annexe du quai.

C'était une sorte de tribune où étaient venues se concentrer les richesses et les merveilles artistiques des industries de luxe. Au centre était élevé un pavillon renfermant les diamants de la couronne; les murs étaient couverts des plus beaux tapis des Gobelins et de Beauvais, et les vases de Sèvres, dispersés dans cette rotonde, en complétaient la décoration.

L'exposition particulière de Sèvres était la plus remarquable et attestait une supériorité incontestable reconnue de tous, même des fabricants étrangers. La manufacture de Sèvres s'est toujours maintenue au premier rang; c'est elle qui invente les formes nouvelles et les nouveaux modes de décoration; le talent de ses artistes peintres, sculpteurs et ornemanistes, la pureté du goût et l'élégance des créations assurent à notre grande manufacture une supériorité sans rivale.

Les produits anglais les plus beaux, qui étaient ceux de MM. Miton et Capeland, n'étaient que des imitations des formes des vieux Sèvres.

Passons aux tapisseries des Gobelins; notre célèbre manufacture avait exposé de grandes reproductions des fresques de Raphaël à la Farnésine : *Psyché présentée à l'assemblée des dieux, etc.*; *un Christ au tombeau*, d'après Philippe de Champaigne; les portraits de *Colbert* et de *Lebrun*, etc.; la *Pêche miraculeuse*, d'après les cartons de Raphaël pour les tapisseries du Vatican, etc.

L'exposition des tapisseries de Beauvais, bien moins artistique que celle des Gobelins, présentait cependant une grande supériorité sur les autres manufactures du même genre. On remarquait : un panneau d'après Desportes, représentant des pièces de gibier; un autre panneau représentait des fruits et des pièces d'orfèvrerie; on remarquait encore un bel écran style Louis XVI et des canapés ornés de fleurs.

CLOTURE DE L'EXPOSITION

L'Exposition universelle de 1855 se termina avec un éclat sans précédent. Le monde entier y était représenté par quarante mille spectateurs;



TAPIS DES GOBELINS

l'industrie et l'art, par tous les chefs-d'œuvre du siècle, et la musique, par une véritable armée de chanteurs et d'instruments.

A onze heures, les quarante mille spectateurs étaient installés sur les banquettes ; le parterre, établi en amphithéâtre, avait été réservé aux exposants; les invités étaient dans les tribunes. Les sénateurs, les députés, le conseil d'État, les généraux, le corps diplomatique chamarrés d'or et

d'argent, la cour de cassation et la cour impériale en robes et en bonnets occupaient une travée spéciale sur l'estrade à droite et à gauche du trône.

L'amphithéâtre, adossé à trois côtés du rectangle de la salle, décrivait, dans toute sa longueur, un arc immense, dont l'estrade, adossée à la galerie du sud, figurait la corde. Toutes ces têtes, pressées dans ce vaste espace, apparaissaient, du haut des galeries, comme des points à peine perceptibles. Le coup d'œil était magique. La frise était tendue en drap cramoisi bordé d'or au centre, et décorée d'écussons peints aux armes de toutes les nations, reliés par des guirlandes de fleurs à des trophées de drapeaux pittoresquement disposés. L'amphithéâtre était coupé par trois paliers qui facilitaient la circulation des spectateurs. Chaque nation avait un compartiment séparé. Le palier supérieur était garni de piédestaux sur lesquels se dressaient des vases de porcelaine de Sèvres, de cristal de Bohême, de Baccarat et des manufactures qui avaient obtenu de grandes médailles d'honneur.

Au bas de l'amphithéâtre, dans l'espace laissé libre entre les gradins et les marches de l'estrade réservée aux corps constitués, de longues tables étaient couvertes de trophées, composés des produits couronnés par le jury universel. En avant de ces tables se tenaient les guidons de chaque pays, chacun d'eux portant le drapeau national. Au milieu de l'estrade était le trône, élevé de cinq marches et surmonté d'un baldaquin de velours rouge, dominé par la couronne impériale. Les rideaux étaient en velours rouge doublé de satin blanc, semé d'abeilles d'or. A droite du trône étaient appendus les tableaux de Ingres, Landseer, Leys, Cornélius, Meissonnier. A gauche figuraient les tableaux d'Eugène Delacroix, de Decamps, d'Heim, et la *Smala* d'Horace Vernet, qui, pour la première fois, avait trouvé sa véritable place. On voyait aussi les dessins d'architecture de Duban, les gravures de Henriquel Dupont, et les statues de Duret, de Rietschel, de Dumont et de Rude, le seul qui n'ait pas répondu à l'appel de son nom.

L'orchestre, placé dans la partie supérieure au-dessus du trône, n'occupait pas moins de sept travées. Il était dirigé par Hector Berliez.

A midi, le canon des Invalides annonçait le départ du cortège impérial; à une heure moins un quart, l'empereur entrait dans la salle et prenait

place sur le trône, ayant à sa droite l'impératrice, le duc de Cambridge et la princesse Mathilde ; à sa gauche, le prince Jérôme et le prince Napoléon.

La distribution des croix et des grandes médailles commença, au son de la musique, aussitôt après le discours impérial ; puis la cour examina les merveilles exposées au pied et autour du trône, et la clôture de l'Exposition fut prononcée.

Voici l'état et le nombre des récompenses décernées à l'industrie, sans compter les décorations accordées aux jurés et aux exposants :

112 grandes médailles d'honneur ; 252 médailles d'honneur ; 2,300 médailles de première classe ; 3,900 médailles de seconde classe ; 4,000 mentions honorables.

Les beaux-arts ont reçu de leur côté : 40 décorations données par l'empereur ; 16 médailles d'honneur votées par le jury ; 67 médailles de première classe ; 87 de seconde classe ; 77 de troisième classe ; 222 mentions honorables.



VASE DE SÈVRES

CHAPITRE III

LONDRES

Exposition universelle de 1862.

« Après la clôture de l'Exposition de Londres, en 1851, on se demanda en Angleterre ce qu'allait devenir le *Cristal-Palace*. Mais une clause insérée dans l'acte de concession du terrain exigeait impérieusement la démolition et la disparition du bâtiment : l'opinion publique fut unanime pour demander l'abrogation de cette clause; dans toutes les grandes villes de l'Angleterre eurent lieu des meetings à ce sujet. D'ailleurs, il ne manquait pas de projets pour utiliser l'immense édifice. Chaque jour voyait naître un plan nouveau. Les journaux étaient remplis de propositions de toutes sortes, dont beaucoup se distinguaient par leur excentricité. Un médecin voulut en faire un hôpital ; un autre, un établissement de bains, réunissant tous les avantages et le luxe des *spas* de l'Allemagne et des thermes de l'ancienne Rome. Quelqu'un donna l'idée d'une bibliothèque gigantesque. Un Anglais, poussant jusqu'à l'excès la passion des fleurs, insista pour qu'on ne fît qu'un parterre de l'édifice entier.

» Tous ces beaux projets s'évanouirent à la suite d'un vote de la Chambre des communes, qui décida, à une très forte majorité, que la convention primitive devait recevoir son exécution. Bientôt tout le monde s'applaudit de cette décision rigoureuse.

10

» Voici, en effet, ce qui arriva : M. Francis Fuller, un des plus fervents admirateurs du palais condamné à la destruction, s'empressa d'en acheter les matériaux pour la somme de 1,875,000 francs. Un autre amoureux du *Cristal-Palace* vint au secours du nouveau propriétaire : ce fut M. Schuster, possesseur de Penge-Park, terre magnifique qui occupait le sommet d'une colline auprès du joli village de Sydenham, situé lui-même à 9 kilomètres de Londres. M. Schuster fit le sacrifice de sa propriété pour 2,166,525 francs. Puis, M. Fuller passa un marché avec les constructeurs, MM. Fox et Henderson, pour la démolition et la reconstruction de l'édifice sur l'emplacement de Penge-Park. Une somme nouvelle de 3,000,000 de francs s'absorba dans cette double opération.

» Une société fut alors formée, et une seconde acquisition de terrain jugée nécessaire. En définitive, le terrain dépendant du nouveau Palais de Cristal est de 258 acres (un peu plus de 100 hectares). »

Maintenant, quel devait être le but de cette entreprise considérable? Le voici :

« Il fut décidé que le monument de Sydenham deviendrait une Exposition universelle permanente, non seulement de tous les produits de l'art et de l'industrie humaine, mais encore de tous ceux de la création, de la science, de l'histoire, des voyages, etc., etc.; bref, une encyclopédie complète et un abrégé du monde, depuis le caillou de minéralogie jusqu'à la statue de marbre, depuis l'image des animaux jusqu'à celle des hommes, dans toutes leurs variétés connues (1). »

Les nouveaux bâtiments, où furent exposées en 1862 les œuvres d'art et d'industrie de toutes les nations, furent situés dans le domaine de *Kenginston-Jore*, au sud de Hyde-Park, et à environ 300 mètres de l'emplacement que le Palais de Cristal occupait en 1851. Le nouvel édifice, de proportions colossales, et couvrant avec ses annexes une superficie de plus de 3 hectares, était loin de rappeler les légères et brillantes constructions du Palais de Cristal : ses murs étaient de briques et ses toitures de bois, ce qui donna lieu de dire : « Si les parois paraissent de nature à résister au canon, la charpente semble destinée à être enlevée par le vent. »

On n'avait point voulu cette fois d'un palais de verre, parce qu'il ne

(1) M. Henri de Quelnec.



VUE EXTÉRIEURE DE L'EXPOSITION DE LONDRES EN 1862

s'agissait plus d'un établissement provisoire. Une grande partie des constructions devait rester debout et servir aux Expositions futures. Le terrain qu'elles couvrent, entre Hyde-Park et les trois routes — du prince Albert, de l'Exhibition et de Cromwell, — a été acheté par les commissaires de 1851, à l'aide des bénéfices réalisés pendant cette première Exposition.

La partie des bâtiments qui borde la route Cromwell (*Cromwell road*), fut louée à la Société des Arts, chargée désormais de leur entretien.

Les travaux, commencés le 9 mars 1861, étaient achevés avant le mois de mai 1862. On avait employé 5,000 tonnes de béton pour les fondements. Les 18,000,000 de briques formant les murailles représentaient un total de 60,000 tonnes. On évalua à 20,000 tonnes la quantité de mortier qui servit à les cimenter. Il entra dans la construction 7,000 tonnes de fonte, 3,000 tonnes de fer forgé, 300 tonnes de clous, 600 tonnes de peinture, 500 tonnes de verre, 50 tonnes de mastic; enfin on a calculé que les planches des parquets, mises bout à bout, avaient une longueur de 1,000 kilomètres.

Les entrepreneurs adjudicataires du bâtiment de l'*Exhibition international*, comme les Anglais appelaient le nouveau palais de l'Exposition, étaient MM. Kelk et Lucas frères. L'architecte était un ingénieur, le capitaine Fowke.

Il est certain que cet ingénieur aurait pu mieux faire. Il se préoccupa beaucoup plus de la distribution intérieure que de l'effet extérieur. Ce fut une faute; on n'est déjà que trop disposé à séparer l'idée de l'industrie de l'idée de l'art. Il est bon, au contraire, de chercher à prouver, en toute occasion, que, sans jamais devoir se confondre, l'art et l'industrie peuvent du moins s'allier. « On fait, disait un écrivain, un kilomètre autour d'une grande muraille en maçonnerie qui ressemble à un pénitencier, et dans laquelle on trouve avec peine des ouvertures. L'architecture de cristal consiste dans deux dômes en verre situés aux deux extrémités du bâtiment, et qui ont l'air de deux immenses couvercles en toile métallique posés sur des plats pour empêcher les mouches d'entrer. Il ne faut donc pas s'arrêter à l'extérieur du bâtiment; on n'y trouvera pas matière à admiration. Pour trancher le mot, c'est très laid. » Ces dômes, dont la hauteur au-dessus du sol était de 70 mètres, avaient, outre l'inconvénient

de ne pas être beaux, celui de donner une chaleur trop intense dans l'intérieur de l'édifice.

L'Exposition fut ouverte le 1er mai 1862. La cérémonie fut présidée par le duc de Cambridge. On remarquait dans le cortège le lord chancelier et les évêques, le président des Communes précédé de la masse, le lord maire précédé aussi de la masse et de l'épée. La foule, où étaient représentés la noblesse, l'église, la justice, la science, l'art, la littérature, le commerce, l'industrie, offrait un singulier mélange d'antiques costumes et de symboles traditionnels, parmi lesquels brillaient les casques, les plumes, les joyaux, les rubans, les croix et les étoiles. Un très grand nombre de dames anglaises concouraient à embellir la fête par l'éclat de leurs parures. Trois cents instruments et mille choristes firent retentir l'enceinte du chant national du *God save the King*. On chanta une ode composée par le poète lauréat Alfred Tennyson, et on exécuta des morceaux composés par Auber, Meyerbeer et Rossini.

L'Exposition était divisée en quatre grandes sections :

1° Les minéraux, les végétaux, les matières animales, les produits des mines et des usines métallurgiques, les produits chimiques et les denrées alimentaires.

2° Les machines en général.

3° Les meubles et tous les objets d'ornementation.

4° Les beaux-arts.

Ces quatre sections formaient trente-six classes, qui elles-mêmes se partageaient en mille variétés d'industries.

En pénétrant dans le palais de l'Exposition par l'entrée du sud s'ouvrant sur *Cromwell road*, on traversait d'abord une salle servant de vestibule, décorée de divers objets d'art, parmi lesquels on remarquait une statue de la reine Victoria, par Durham. C'est de ce vestibule que partaient les escaliers conduisant aux expositions de peinture.

A droite de cette salle, dans une longue galerie, étaient exposées des voitures de toutes sortes, depuis le traîneau de Norvège jusqu'à la volante d'Amérique, depuis le cab anglais jusqu'à l'omnibus parisien; et dans une autre galerie à gauche, un certain nombre de machines françaises, qui n'avaient pu trouver place dans la grande annexe spécialement consacrée à la mécanique.



VUE INTÉRIEURE DE L'EXPOSITION DE LONDRES

Une grille monumentale donnait accès de la galerie de gauche dans le carré français. Cette partie de l'Exposition était constamment fréquentée par la haute société de Londres, qui paraissait y admirer surtout les bronzes d'art, l'orfèvrerie, les bijoux, les porcelaines si fines, si élégamment décorées de la manufacture de Sèvres, les tapisseries des Gobelins et de Beauvais, et les soieries de nos fabriques lyonnaises. Une *Assomption de la Vierge*, d'après le Titien, et un *Portrait de Louis XIV*, d'après Prigault, magnifiques reproductions en tapisserie des Gobelins; des attributs de chasse d'après Desportes, et des ameublements de différents styles, fabriqués à Beauvais pour les palais nationaux, attiraient tous les regards.

Le service commandé à la maison Christofle pour les fêtes de l'hôtel de ville fut très remarqué.

Une armoire en ébène sculptée de Fourdinois fils, une autre armoire du même bois, aux ornements de bronze argenté, achetée à Barbedienne par le vice-roi d'Égypte, et généralement tous les produits de l'ébénisterie parisienne, furent universellement admirés.

On n'appréciait pas moins les tissus de Reims, de Sedan, d'Elbeuf, de Louviers et de Saint-Quentin; les papiers peints, les onyx d'Algérie, les tentures, les cuirs repoussés, les cristaux et les porcelaines.

Un grand nombre de montres renfermaient les articles connus sous la rubrique commerciale d'« articles de Paris. » Les produits chimiques, minéralogiques, agricoles, et les denrées alimentaires, étaient exposés dans les vitrines qui garnissaient le pourtour du carré français; enfin, dans la galerie qui en faisait le tour à l'étage supérieur, on voyait les instruments de musique, les produits de la librairie, de l'imprimerie, de la coutellerie, les photographies, les tissus, etc.

En sortant du carré français vers l'ouest, on rencontrait l'exposition du Zollverein, c'est-à-dire de l'Autriche, de la Prusse, de la Saxe, du Hanovre, de la Bavière, du Wurtemberg, de Bade, des villes hanséatiques et des autres pays qui faisaient partie de cette confédération commerciale de l'Allemagne. Les orgues, les pianos, les peaux, les fourrures, les minéraux, les produits de la Forêt-Noire, etc., remplissaient cette première partie du transept ouest qui aboutissait au dôme occidental, où avait eu lieu la cérémonie d'inauguration. L'Autriche et la Prusse y

étaient richement représentées par leurs sucres, leurs vins et leurs soies grèges; les laines dites de Berlin s'y trouvaient en abondance. Les instruments de cuivre et ceux qui appartiennent à la lutherie y étaient fort nombreux. Brün et Reichemberg étalaient leurs riches étoffes; la haute Autriche, sa coutellerie renommée. La partie centrale renfermait les porcelaines de Prusse et la collection si variée des verreries de Bohême.

L'exposition anglaise occupait le côté de l'est tout entier. Là se trouvaient réunis les étoffes, les meubles, les faïences magnifiques et toutes les productions de l'industrie de la Grande-Bretagne. Les orfèvres de Londres avaient, à l'Exposition de 1862, des vitrines semblables à des espèces de temples, et, de ces temples, le métal précieux débordait et ruisselait.

Au centre de l'exposition anglaise, un trophée dominait tous les autres; c'était un assemblage formidable de toutes les armes modernes : les canons Armstrong, Withvort, et leurs boulets de 250 livres; les plaques de fer de 20 centimètres pour cuirasser les navires, etc., etc.

Toutes les colonies anglaises, l'Australie, Ceylan, l'Inde, la Jamaïque, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Écosse, l'Afrique centrale, etc., avaient envoyé leurs produits spéciaux.

L'Espagne, la Belgique, la Hollande, la Suisse, le Danemark, la Suède et la Norvège, la Russie, la Turquie et l'Italie avaient garni des produits de leurs industries les bas côtés de la grande nef.

De la Belgique étaient venus de superbes échantillons de tissus et de minéraux. Les soies, les velours, etc., fabriqués dans les établissements d'apprentissage appartenant au gouvernement belge, étaient remarquables. L'exhibition des dentelles belges ne l'était pas moins.

La Hollande avait envoyé sa papeterie, ses impressions, ses cuirs et ses voitures, son orfèvrerie et sa bijouterie;

La Suisse, ses mousselines, ses pailles, son horlogerie, ses instruments d'optique et ses jolis travaux de bois sculpté;

Le Danemark, ses beaux produits céramiques, ses ameublements et ses confections;

La Suède et la Norvège, des fers, des aciers et des cuivres bruts, et, comme œuvres travaillées, des armures très curieuses;



FONTAINE DURIENNE

La Russie, enfin, ses charbons, ses fers, ses cuirs et ses céréales, de l'huile, du sucre, de la cire, du miel, des armes, etc.

L'exposition italienne occupait l'espace compris entre le carré français et l'avenue centrale. Elle était remarquable surtout par ses minéraux, par ses terres cuites et émaillées, par ses bois sculptés et incrustés, par ses parures d'orfèvreries florentine ou génoise.

L'exposition du Brésil consistait en un trophée colossal de bois exotiques qui eût suffi au chargement d'un navire.

Arrivé à l'extrémité du transept est de l'Exposition, on pénétrait dans une galerie annexe remplie par les produits minéraux de l'Angleterre et par ses machines agricoles.

En revenant par le bas côté nord de l'Exposition, on traversait la remarquable exposition des meubles anglais, parmi lesquels il faut noter les spécimens des maisons Jackson et Graham, de Londres.

Plus loin, la Chine attirait l'attention par quelques envois originaux.

De l'extrémité de l'avenue centrale, on pouvait jeter un coup d'œil dans le magnifique jardin attenant au palais. On avait devant soi des parterres, des bassins et des pelouses, des escaliers aux riches balustrades, des pavillons pour les musiques militaires; au fond, une immense serre embaumée et chauffée par une machine puissante. Plus de cent pièces, vases, groupes, statues, appartenant à la France et faisant partie de son exposition, décoraient ce jardin ; on y remarquait surtout les fontaines en fonte de fer de Durienne et Barbezat.

A l'extrémité de ce bas côté nord, on trouvait le transept ouest. De cette galerie, on passait dans la grande annexe des machines.

Cette grande annexe comprenait quatre longues travées parallèles, couvertes d'une toiture légère, vitrée de distance en distance, et supportée par une suite de fermes en demi-cercle.

Les quatre nations qui représentaient surtout l'industrie mécanique, étaient, par ordre d'importance, l'Angleterre, la France, la Belgique et la Prusse. Ensuite venaient l'Italie, l'Autriche, la Bavière et les États-Unis d'Amérique. L'Espagne, le Portugal, la Russie, la Suède et la Norvège avaient envoyé peu de produits.

Les moteurs de bateaux à vapeur doivent être mis en première ligne quand on parle des machines anglaises ; ils étaient les plus remarquables

à l'exposition. Toutefois, l'Angleterre n'était pas sans rivale, et la France, la Prusse, la Belgique avaient de fort belles machines à vapeur horizontales et verticales.

L'exposition des locomotives, et, en général, de tout le matériel des chemins de fer, était admirable. Tous les systèmes de constructions se trouvaient représentés, depuis les lourdes machines qui traînent les cinquante wagons d'un convoi de marchandises, jusqu'à l'élégante *crampton*, dont les roues n'ont pas moins de 8 mètres de développement et arpentent à pas de géant les plus longues distances.

Une huilerie complète, exposée par M. Samelson ; une sucrerie, envoyée par la maison Cail ; une presse monétaire, du système Thonnelier ; un modèle de viaduc ; un générateur tubulaire ; une grue réservoir à colonnes, système Neustadt et Bonnefonds ; des machines à tisser ; des métiers, etc., attiraient tour à tour l'attention de la foule.

La distribution des récompenses de l'Exposition universelle de 1862 eut lieu le 26 décembre de la même année.

Le nombre total des médailles accordées aux exposants, fut de 6,884. L'Angleterre en obtint 1,628 ; la France et l'Algérie, 1,533 ; les colonies anglaises, 780 ; l'Autriche, 497 ; la Prusse, 329 ; les autres États de l'Allemagne, 399 ; la Belgique, 244 ; l'Italie, 223 ; la Russie, 173 ; le Portugal, 161 ; la Suède et la Norvège, 153 ; l'Espagne, 123 ; la Suisse, 117 ; et les autres pays, 524.

CHAPITRE IV

PARIS

Exposition universelle de 1867.

Cette grande solennité fut annoncée au monde par un décret impérial du 22 juin 1863, rendu sur le rapport de M. Rouher, alors ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics.

Voici comment le ministre résumait la proposition, objet du décret :

« 1° Qu'une Exposition ait lieu à Paris en 1867 ; 2° qu'elle soit plus complètement universelle que les précédentes, et que, à cet effet, elle comprenne, autant que possible, les œuvres d'art, les produits industriels de toutes les contrées, et, en général, les manifestations de toutes les branches de l'activité humaine; 3° que l'avis de cette Exposition soit immédiatement publié, afin que tous les producteurs, y compris ceux des nations les plus éloignées, aient le temps de s'y préparer. »

En effet, la promulgation du décret du 22 juin 1863 eut pour premier résultat de tenir partout en haleine l'émulation industrielle que l'Exposition de 1862, à Londres, n'avait pu rassasier.

Un second décret du 1er février 1865, rendu sur la proposition de M. Armand Béhic, qui avait succédé à M. Rouher au portefeuille de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, instituait une commis-

sion chargée, sous la présidence du prince Napoléon, de prendre la direction et la surveillance de l'Exposition universelle de 1867.

« Après la clôture de l'Exposition de Londres, et avant la distribution des récompenses faite le 25 janvier dernier par Votre Majesté, disait M. Rouher dans son rapport du 22 juin 1863, les principaux exposants manifestèrent le désir qu'une Exposition universelle fût ouverte à Paris en 1867. Plusieurs d'entre eux se réunirent pour délibérer à ce sujet, et offrirent à la commission impériale (pour l'Exposition de Londres) d'ouvrir une souscription dans le cas où le gouvernement admettrait une compagnie à participer aux charges de cette entreprise. Ils présentèrent à l'appui de ce projet des listes d'adhésion portant les noms de beaucoup de maisons importantes de Paris et des départements. »

Conformément à cette initiative des principaux exposants français à Londres, voici comment fut formée la Société de garantie pour l'Exposition de 1867 : Il fut convenu que l'État et la ville de Paris fourniraient une subvention de 12,000,000 par part égale ; et comme la dépense totale était évaluée 20,000,000, on demanda à la souscription publique le capital supplémentaire de 8,000,000.

Comme le précisait le rapport ministériel du 1er février 1865, on adjoignit à la commission impériale, composée de quarante et un membres choisis par l'empereur parmi les notabilités compétentes de l'État et de la ville de Paris, dix-neuf membres représentant les souscripteurs du capital de garantie.

La commission impérialo comprit ainsi, outro son président et les ministres que leurs attributions appelaient à y siéger, soixante membres, dont trois Anglais, « L'Angleterre, disait le rapport du 1er février, étant la seule nation étrangère qui, jusqu'à présent, ait abordé ces sortes d'entreprises, et où l'on trouvât des personnes possédant la tradition des Expositions faites antérieurement dans d'autres pays. »

Le prince Napoléon était nommé président de l'Exposition universelle de 1867. Les circonstances l'amenèrent à donner sa démission, ce que le monde entier a déploré. Le prince impérial fut nommé à sa place, l'empereur voulant montrer par là quelle importance il attachait à la grande solennité de 1867.

M. Rouher, ministre d'État, fut désigné commo vice-président ;

M. Le Play, qui avait rempli avec tant d'éclat ses fonctions de commissaire général à Londres, fut nommé commissaire général pour 1867; M. de Chancourtois, ingénieur en chef des mines, était nommé secrétaire de la commission impériale.

Les deux principales questions qui occupèrent d'abord la commission impériale furent le choix de l'emplacement de l'Exposition de 1867 et la classification à faire des objets exposés. Ces deux questions étaient connexes, comme on va le voir. On avait remarqué que l'Exposition de



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

Londres en 1862 avait péché surtout par la confuse distribution des œuvres; et que, en outre, la superposition d'un étage fatiguait considérablement les visiteurs du Palais.

Il fallait éviter ce double inconvénient pour 1867. On décida donc que le palais de l'Exposition n'aurait pas d'étage, et qu'on y ferait la classification par catégories de produits similaires d'une part, et par groupes de nationalités d'autre part. L'absence d'étage nécessitait de grands espaces : la classification par galeries concentriques, correspondant

à la similitude des produits, et par coupes transversales, correspondant à l'exposition des divers pays, commandait la forme du monument qui, la classification étant donnée, devait être elliptique.

Après de longues discussions, le choix de l'emplacement porta sur le Champ de Mars, et ce choix fut ratifié par le Corps législatif qui vota les fonds. Le Champ de Mars présentait une surface régulière de 460,000 mètres carrés, soit 46 hectares, c'est-à-dire un emplacement qui dépasse en étendue l'assiette de beaucoup de villes importantes.

Seulement, la situation du Champ de Mars présentait des inconvénients auxquels il importait d'obvier. D'abord, le Champ de Mars, outre son éloignement du centre de la ville, était séparé d'elle par le cours de la Seine. A la difficulté des accès s'ajoutait encore un autre obstacle : le Champ de Mars est en dehors des courants de la population urbaine, qui se dirigent à l'opposite, c'est-à-dire de l'est à l'ouest.

Dans cette situation, il ne fallait pas aviser seulement aux moyens d'amener au Champ de Mars assez de visiteurs pour en peupler la vaste solitude, mais encore à les retenir assez de temps, pour qu'il n'y eût pas d'encombrement aux heures de retour.

Tous les moyens de transports furent sollicités à la fois : tous les accès furent ouverts ou élargis. On dragua la Seine pour y rendre possible un service de bateaux à vapeur toutes les dix minutes; on la fit même communiquer avec le Champ de Mars par une tranchée. Le chemin de fer de ceinture fut complété sur la rive gauche, avec attache et gare dans l'Exposition même. Il fut aussi convenu que toutes les lignes d'omnibus, parallèles au cours du fleuve, convergeraient vers les ponts d'accès.

Mais tous ces moyens de transports, à peine suffisants pour amener pendant les heures du jour le nombre de visiteurs prévu, seraient impuissants à les ramener dans Paris dans les deux ou trois heures qui précéderaient la fermeture des portes du Palais.

C'est de cette difficulté que naquit précisément le projet de l'embellissement du Parc. Le Palais proprement dit ne devait couvrir qu'un espace de 146,000 mètres carrés. Que faire des 300,000 mètres restants en dedans des clôtures ?

On en confia la transformation et l'embellissement à M. Alphand, l'éminent ingénieur à qui nous devons, outre les squares, la création féerique du

bois de Boulogne, une merveille unique au monde. M. Alphand a été activement secondé par M. Fournié, ingénieur de la commission impériale.

Revenons à l'organisation de l'Exposition universelle de 1867.

La classification adoptée par la commission commandait pour ainsi dire le système architectural du Palais. Chaque galerie concentrique correspondait à un groupe de produits similaires dans tout le pourtour, et les allées transversales qui coupaient toutes ces galeries correspondaient à la diversité des produits divisés par classes.

Premier groupe. — Œuvres d'art (classes de 1 à 5).

Deuxième groupe. — Matériel et application des arts libéraux; histoire du travail (classes de 6 à 13).

Troisième groupe. — Meubles et objets destinés à l'habitation (classes de 14 à 26).

Quatrième groupe. — Vêtements, tissus compris (classes de 27 à 39).

Cinquième groupe. — Produits bruts et ouvrés des industries extractives (classes de 40 à 46).

Sixième groupe. — Instruments et procédés des arts usuels (classes de 47 à 66).

Septième groupe. — Aliments frais et conservés (classes de 67 à 73).

Huitième groupe. — Produits vivants et spécimens d'établissements de l'agriculture (classes de 74 à 82).

Neuvième groupe. — Produits vivants et spécimens d'établissements de l'horticulture (classes de 83 à 88).

Dixième groupe. — Objets spécialement exposés en vue d'améliorer la condition physique et morale de la population (classes de 89 à 95).

Des comités d'admission choisis parmi les hommes les plus compétents dans la matière, furent chargés de recueillir les demandes, de les classer et de prononcer leur admission ou leur rejet. On eut ainsi quatre-vingt-quinze bureaux d'étude qui se vouèrent, avec autant de désintéressement que d'indépendance, à remplir les cadres immenses qu'on leur avait confiés.

Ce travail d'organisation auquel cinq cents personnes environ furent occupées, avait duré près d'un an et demi, et était à peine terminé au 1er janvier 1867. Il avait fallu classer plus de vingt mille demandes pour la partie française seulement, quatorze mille environ avaient été admises.

CONSTRUCTION ET INTÉRIEUR DU PALAIS

C'est le 25 septembre 1865 que l'État livra à la commission impériale le terrain du Champ de Mars. C'est le 3 avril 1866 que le premier pilier de la charpente en fer s'éleva sur le sol. Cette colossale construction, véritable Colisée de fer, mais Colisée agrandi, était livrée aux installations des exposants vers la fin de 1866 ; elle avait donc exigé moins d'un an et demi à préparer et à dresser.

Il existait au beau milieu de ce terrain des dépressions variant de 1 mètre 50 à 2 mètres de profondeur, qui, pour rétablir la plate-forme du Palais, exigèrent des remblais par centaines de 1,000 mètres cubes. Ces remblais furent obtenus par le creusement des fossés nécessaires à l'établissement des substructions, et par les déblais du Trocadéro. Tout le sous-sol était sillonné par des galeries d'égout et d'aérage, sans compter les caves voûtées en béton aggloméré, qui régnaient sur tout le pourtour extérieur de l'édifice. Ces galeries souterraines formant fondation mesuraient, y compris les caves, 7 kilomètres d'étendue. Elles étaient maçonnées et à voûtes de béton sur lesquelles portaient les entre-toises. De distance en distance on rencontrait les arcs-boutants destinés à recevoir les piliers en fer qui supportaient les fermes, et qui étaient fixés par un système de boulonnage qu'il serait trop long d'expliquer. Qu'il nous suffise de dire qu'on a calculé que plus de quinze millions de trous furent pratiqués dans le fer et encloués.

On aura une idée de la puissance des moyens employés à la construction par quelques détails sur les lots adjugés aux deux principaux entrepreneurs. La maison Gouin, chargée du tiers environ des travaux métalliques du Palais, consistant en 32 travées sur 88 de la grande nef des machines avec les deux galeries latérales, intérieure et extérieure, correspondantes, avait fourni et employé 350 tonnes de tôle et fonte environ, et occupé une moyenne de 400 ouvriers par jour pendant huit mois.

La maison Cail, aidée par la compagnie de Fives-Lille, avait fourni 5,000 tonnes de fonte et tôle, dont elle avait fait le perçage, l'assemblage



BILLANCOURT

et l'érection dans l'espace de six mois, dans un atelier installé au Champ de Mars. Il avait fallu que les constructeurs fissent marcher de front, dans un si court délai, et l'exécution des pièces et l'établissement d'appareils de levage, de dimensions et de formes inusitées. Le jour fixé par le marché était le 24 octobre 1866; le lot fut livré le 20. L'atelier de MM. Cail et Houel ressemblait à un camp devant une ville assiégée.

Le Palais se déroulait, pour ainsi dire, comme une nappe d'eau à ondulations concentriques, en sept anneaux qui formaient autant de galeries tournantes. Les deux galeries les plus rapprochées du centre étaient en maçonnerie; elles étaient réservées aux beaux-arts et à l'histoire du travail; les cinq autres étaient construites en fer.

Le Palais ne donnait asile dans ses sept galeries qu'à huit groupes sur dix. Le groupe VIII, comprenant les produits vivants et spécimens d'établissements de l'agriculture, était exposé soit dans le parc, soit à Billancourt. Le groupe IX, comprenant les produits vivants et spécimens d'établissements de l'horticulture, fut exposé dans le jardin réservé, avec un luxe d'installation vraiment prodigieux.

Quant au groupe X, qui avait pour spécialité les objets exposés en vue d'améliorer la condition physique et morale de la population, son domaine était dans toutes les galeries, et il occupait un secteur tout entier, comme s'il était lui-même une nation exposante.

Les quatre premières galeries, en partant du jardin central, et correspondant, la première aux beaux-arts, la seconde au musée rétrospectif dit *histoire du travail*, la troisième aux vêtements, la quatrième aux meubles, avaient une largeur moyenne de 15 mètres. Dans chacune d'elles existait un chemin médian de 5 mètres, de chaque côté duquel étaient groupées les œuvres en produits exposés.

Dans les trois galeries suivantes, correspondant aux produits des industries extractives, aux arts usuels ou *machines* et aux aliments, il ne régnait pas de chemin médian, et les objets exposés étaient disposés suivant l'ordre particulier à chacun d'eux. Nous dirons l'ordre général adopté pour la grande nef des machines. Quant à la galerie des aliments, elle se développait, en dehors de la grande nef, sur 10 mètres de largeur et 6 mètres seulement de hauteur; elle était disposée en boutiques ou

magasins ; en prolongement, régnait une marquise ou promenoir couvert, qui s'étendait sur tout le pourtour de l'édifice, 1,413 mètres.

Les voies rayonnantes, par lesquelles nous venons de traverser les galeries circulaires, étaient au nombre de 12, et l'intervalle de l'une à l'autre formait un secteur. Outre ces 12 allées rayonnantes ayant chacune une largeur de 5 mètres, il existait quatre avenues transversales droites dans les quatre directions du grand et du petit axe. L'avenue du grand axe, qui regardait le pont d'Iéna, avait une largeur de 15 mètres et était disposée et décorée de façon à former un vestibule monumental dont nous donnons plus loin un aperçu. Les trois autres avenues droites transversales, correspondant, l'une à la portion du grand axe tournée vers l'École militaire, les deux autres, aux deux portions du petit axe, avaient une largeur égale de 10 mètres.

La principale et la dernière des sept galeries du Palais était la grande nef des machines, dont la largeur entre les appuis était de 35 mètres et la hauteur sous clef de 25 mètres. Les piliers qui la supportaient, au nombre de 176, formant 88 travées, faisaient saillie sur la toiture, laquelle était composée d'une série de plaques en tôle ondulée, et dont le faîte extérieur était disposé en promenoir aérien. Ces 176 piliers avaient 26 mètres de hauteur et pesaient chacun tout près de 12,000 kilogrammes. Leur saillie en dehors de la toiture produisait un effet peu agréable à l'œil et qu'il avait fallu masquer par des trophées, autant que cela avait été possible.

Le milieu de la nef des machines était occupé par une plate-forme de fonte en colonnade qui s'étendait sur tout le pourtour, c'est-à-dire sur 1,200 mètres. Elle supportait par intervalles les arbres de transmission qui communiquaient le mouvement aux machines, placées à droite et à gauche. Partout où elle ne supportait pas les arbres de transmission, sur les allées du petit axe, par exemple, cette colonnade était plus légère. Le dessus formait balustrade et était disposé en passage d'où les visiteurs plongeaient sur le jeu des machines et pouvaient embrasser du regard toute une série d'appareils en mouvement, en jouissant d'un coup d'œil que la diversité des produits rendait très intéressant.

Cette plate-forme, large de 3 mètres et soutenue, comme nous l'avons dit, par des colonnes à 4 mètres 50 centimètres du sol, fut le grand attrait de

la nef des machines. Elle s'était prêtée à toutes les superpositions d'ornements, que la grande hauteur de la galerie rendait faciles. C'était ici des orgues, là des pavillons pour les corps de musique, plus loin des façons d'arc de triomphe, suivant le caractère du pays exposant que traversait la plate-forme.

Au-dessous de la plate-forme et entre les colonnes, on avait ménagé la place pour les installations des ouvriers dont les travaux étaient exposés comme spécimen des procédés des arts usuels.

« En s'arrêtant à ce projet, disaient les instructions qui suivaient le règlement général, la commission impériale croit, à la fois, combler une lacune regrettable et ajouter à l'Exposition de 1867 un attrait d'un genre tout nouveau. Elle espère provoquer ainsi des rapprochements utiles et féconds, révéler la part qui revient à l'ouvrier dans la production générale, et, au moment où la machine semble à la veille d'envahir toute l'industrie, démontrer que, pour certains travaux, la science de l'homme peut défier toute concurrence mécanique. »

On voyait ainsi le groupe X, avec son travail manuel et ses ouvriers chefs de métier, lutter sur le même emplacement avec le groupe VI, où les machines fonctionnaient sous la direction des contremaîtres.

Autour de ces ateliers improvisés sous la plate-forme, on avait ménagé de chaque côté un chemin de 1 mètre 50 centimètres qui permettait aux visiteurs de passer la revue de ces alvéoles du travail manuel.

Les tables et vitrines étaient adossées contre les parois de la grande nef. De chaque côté, un chemin latéral de 5 mètres régnait autour du massif central, où les machines se mouvaient sur un espace de 23 mètres de largeur, dont la zone moyenne était occupée par la plate-forme.

Cette disposition des lieux permettait de suivre en détail tout le vaste fonctionnement du travail qui s'opérait au sein de cet atelier cyclopéen.

A chaque secteur, les décorations de la plate-forme variaient. Aux allées rayonnantes, c'est-à-dire aux allées qui s'ouvraient sur les courbes du Palais, la colonnade de la plate-forme était plus massive, parce que c'est là qu'il avait fallu, par les raisons que nous avons dites, placer les arbres de transmission qui communiquaient la force motrice au massif des machines. Ces arbres de transmission communiquaient par des

conduites, la plupart aériennes, avec les générateurs placés dans le Parc et qui leur envoyaient la vapeur qu'ils utilisaient. Chacune de ces machines motrices, ainsi disposées au centre de la galerie, faisait marcher le nombre d'appareils proportionné à sa puissance mécanique, et les commandait soit directement, soit par l'intermédiaire d'une transmission générale.

« Cette transmission, disaient les instructions que nous avons déjà citées, comprend deux arbres de couche parallèles, espacés entre eux de 4 mètres environ, et tournant avec une vitesse d'une centaine de tours par minute. Pour racheter la courbure de la galerie, ils sont formés d'éléments polygonaux, embrassant entre eux un angle de quelques degrés. Placés des deux côtés de la plate-forme médiane dont les colonnes les supportent et indépendants l'un de l'autre, ils sont destinés à transmettre séparément le mouvement aux appareils exposés dans chacune des moitiés du massif central, après l'avoir reçu eux-mêmes des machines motrices, placées aux divers points de leur parcours. »

Les générateurs, au nombre de neuf, avaient dû être placés dans le Parc, vis-à-vis les courbes du Palais, au lieu de faire face à ses rectangles; c'était la nécessité des lieux qui le voulait ainsi, comme on le verra tout à l'heure. Les moteurs avaient dû être distribués dans la galerie des machines, suivant le même ordre. De là une difficulté de transmission que n'auraient pas présentée les conduites directes, difficulté à laquelle on avait obvié avec un plein succès. On était parvenu à utiliser les moteurs, ainsi disposés, partout où il était nécessaire de consommer de la force, depuis celle d'un cheval ou d'un demi-cheval que donnaient les machines à gaz, jusqu'à celle des puissants appareils mécaniques de 80 à 100 chevaux, qui faisaient mouvoir les plus grands ateliers industriels.

L'accès de la nef des machines avait dû être interdit, par prudence, à toute une série de procédés ingénieux et puissants exigeant l'emploi du feu, comme le travail des métaux, la fabrication du verre, les élaborations chimiques, etc. C'était dans le Parc, et sur les berges de la Seine, que l'on trouvait ces curieuses installations.

Les ateliers à feu étaient disposés dans le Parc, autour des générateurs, placés, comme nous l'avons dit, devant chacun des secteurs formés à la sortie du Palais, par les allées rayonnantes, et à 30 mètres

de distance de l'édifice. Ces ateliers étaient pourvus, suivant le cas, d'une cheminée spéciale ou de carreaux communiquant avec celle des générateurs.



La même raison de prudence, qui avait interdit l'accès du Palais aux ateliers à feu, en avait fait éloigner aussi les machines à vapeur qui sont alimentées par leur propre chaudière, et celles qui, par l'odeur ou la

poussière qu'elles dégagent en fonctionnant, pouvaient incommoder le public.

C'était la classe 52 qui était consacrée aux appareils spécialement affectés aux besoins de l'Exposition. Elle comprenait quatre divisions principales : 1° le service mécanique ; 2° le service hydraulique ; 3° la ventilation ; 4° la manutention, grues et engins.

La galerie des machines avait été divisée en 15 lots correspondant aux besoins des diverses nations, ou des diverses classes d'une même nation.

A chaque secteur, on montait à la plate-forme de la nef des machines par un escalier latéral. A l'avenue du grand axe, qui séparait l'exposition anglaise de l'exposition française, on accédait à la plate-forme par deux grands escaliers droits.

Si les détails dans lesquels nous venons d'entrer sont un peu secs, ils étaient pourtant nécessaires pour faire comprendre ce que les installations de la grande nef des machines avaient de gigantesque et de simple à la fois. Jamais on n'avait vu pareil déploiement de force humaine, ni rien qui en approchât. C'est là que se révéla, pour la première fois, dans toute son impondérable puissance, ce point d'appui idéal que rêvait Archimède pour soulever le monde.

La ponctualité presque mathématique avec laquelle fut exécuté tout le gigantesque travail que nous venons de relater : aplanissement et nivellement du sol, terrassements, substructions et canaux souterrains, érections de piliers, vitrages et couvertures, mérite qu'on la signale, tant elle porte témoignage de notre puissance d'entreprise et de nos ressources d'usine. Chacun des matériaux, servant à cet ensemble d'édification, fut apporté à son jour et prit place à son heure. Les lourds piliers se levèrent obéissants l'un après l'autre, comme des soldats sortant des rangs à l'appel d'une manœuvre. Aux échéances convenues, tous étaient debout et tout était prêt.

Ce n'est pas tout. Il avait fallu remuer et peupler la terre plate et unie du parc. Les déblais faits au sommet du Trocadéro, pour en adoucir les

pentes, servirent aux remblais nécessaires au Champ de Mars. Une voie de fer, posée à travers le pont d'Iéna, servit à relier l'un et l'autre chantier. Au milieu du va-et-vient des travailleurs, les arbres semblaient sortir de terre, tant ils étaient vite transportés et plantés. Le sol bouleversé était transformé en vallées et en terre-pleins, comme à la suite d'un tremblement de terre ou d'une éruption volcanique. Des routes en méandre sillonnaient partout ce sol ainsi transfiguré.

Un détail fera comprendre l'activité et la puissance de ce travail d'édilité, mieux que ne le feraient toutes les descriptions. Les allées ouvertes dans le Champ de Mars, parc et palais, auraient formé, ajoutées bout à bout, un parcours de 74 kilomètres.

Afin d'amener l'eau dans ce contre-haut de la Seine, les Romains auraient creusé un canal en amont du fleuve, pour racheter les différences de niveau à la même latitude. Mais, grâce au progrès de la mécanique, les machines élévatoires avaient pour toujours détrôné les aqueducs.

En face du Champ de Mars, sur l'autre bord de la Seine, le point culminant du Trocadéro surplombait de 35 mètres le niveau du fleuve. Ce fut sur ce point culminant qu'on creusa un bassin d'une capacité de 4,000 mètres cubes, qu'une forte chape en béton rendait parfaitement étanche. De puissantes pompes à vapeur, établies contre le pont d'Iéna, sur la rive du Champ de Mars, furent chargées d'alimenter ce bassin avec l'eau qu'elles puisaient dans le fleuve. A cet effet, on avait pratiqué, dans les tabliers mêmes du pont, une double conduite, l'une qui menait les eaux jusqu'au bassin, l'autre qui leur permettait de descendre par leur propre poids jusqu'au terrain du Champ de Mars, où elles pouvaient siphonner à toute la hauteur du bassin d'où elles dérivaient.

Sans doute, il n'avait fallu vaincre dans ce travail aucune difficulté imprévue, et l'on était arrivé à des résultats plus décisifs à Lyon pour amener l'eau dans les hauts quartiers de la ville; mais il n'en est pas moins vrai que les pompes du pont d'Iéna et du bassin du Trocadéro permettaient d'alimenter la population du Champ de Mars, calculée à 80,000 visiteurs par jour, et de la rafraîchir au moyen de fontaines jaillissantes partout prodiguées.

Des détails de la construction, passons à son ensemble.

Le Palais du Champ de Mars était, sous tous les rapports, la plus

imposante et la plus décisive expérience des constructions en fer. Désormais, le fer deviendra la matière dominante dans toutes les constructions de l'industrie : docks, halles, bateaux, magasins, ponts, pavillons et même théâtres. Le fer se prête à toutes les ornementations extérieures, comme à toutes les combinaisons de l'intérieur, avec économie, surtout dans les constructions temporaires, dont on veut pouvoir utiliser les matériaux en les déplaçant.

Au lieu de la fonte, qui se serait mieux prêtée aux détails d'architecture, on avait employé au Champ de Mars la tôle, plus résistante et plus ductile que la fonte. Pour la grande galerie des machines, par exemple, il fallait obtenir, sur une ouverture de 35 mètres de largeur, une élévation de 25 mètres sans charpente transversale intermédiaire, c'est-à-dire avec clef de voûte superposée. La tôle seule pouvait se prêter à une telle envergure architecturale.

Quoi qu'il en soit, il résulte de cette grande expérience du Champ de Mars, que le fer tend à se substituer de plus en plus, dans les constructions les plus monumentales, au bois et même à la pierre. Si l'on avait un Colisée à édifier aujourd'hui — et le Palais du Champ de Mars pouvait être, sous bien des rapports, comparé au Colisée romain, comme proportions surtout, — c'est le fer qui aurait le pas sur la pierre, outre que le forgeur peut atteindre où n'atteindra jamais le maçon.

Ayant rendu compte des matériaux et du travail, voyons quelle œuvre en était sortie.

Lorsqu'on regardait le Palais dans son orientation, c'est-à-dire lorsqu'on l'abordait par ses entrées principales, il apparaissait comme une sorte de rotonde allongée. Il n'avait pourtant d'elliptique que l'apparence. En réalité, c'était un vaste rectangle, prolongé sur deux de ses faces par deux demi-cercles.

Cette disposition architecturale n'avait rien qui flattait la vue : l'œil fuyait, pour ainsi dire, le long des courbes qui s'effaçaient, et n'était retenu par aucune arête, par aucun angle.

L'aspect du monument eût été plus satisfaisant, assurément, si les entrées principales se fussent présentées par les côtés du rectangle dépourvus de demi-cercles. Mais la configuration des lieux s'y opposait. La plus grande longueur du Champ de Mars court du pont d'Iéna à l'École



LE PARC RÉSERVÉ

militaire, lesquels servent de points de repère. Si l'on eût placé les deux demi-cercles sur les côtés du rectangle, dans la direction de la largeur du Champ de Mars, cette largeur n'eût pas suffi à ce double appendice.

En effet, le Palais mesurait en long 482 mètres, tandis que la largeur du Champ de Mars, depuis l'avenue de la Bourdonnaie jusqu'à l'avenue de Suffren, n'est en tout que de 472 mètres : 370 mètres pour la largeur du Palais et 51 mètres de passage de l'un et de l'autre côté du petit axe, en dehors du Palais.

Il résultait de ces dispositions architecturales nécessitées par la configuration du terrain, qu'on avait dû faire les ornementations d'entrée sur les côtés du Palais, qui se présentaient en courbe, au lieu de les faire sur les côtés du petit axe, qui présentaient une façade de 112 mètres, plus que suffisante pour encadrer tous les motifs de décoration architecturale.

Le petit axe du Palais occupant 370 mètres sur la largeur totale du Champ de Mars, qui est de 472 mètres, il avait été également impossible de poser sur les façades du petit axe, les générateurs qui communiquaient la force motrice aux machines exposées dans la grande galerie du travail, galerie qui avait un développement concentrique de plus de 1,200 mètres d'étendue, sur une largeur de 35 mètres. Ces générateurs à grande cheminée, au nombre de neuf, avaient dû être mis en face des courbes du Palais, au lieu d'être placés sur les façades, où la force motrice aurait pu être communiquée plus directement, précisément parce qu'il fallait dégager les deux côtés du petit axe, pour laisser le passage libre d'une extrémité à l'autre du Champ de Mars. Nous avons dit comment on avait obvié à cet inconvénient.

Si l'on a bien compris ce qui précède, on s'expliquera qu'il avait été impossible de ne pas sacrifier la forme extérieure du Palais à ses dispositions intérieures.

Il y avait à couvrir une surface de 146,000 mètres. On aurait pu sans doute élever un monument plus agréable aux yeux, en faisant un palais à étage, comme on l'avait fait à Londres en 1851 et en 1862, et à Paris en 1855. Mais il aurait fallu sacrifier aux convenances de l'art architectural, la classification ingénieuse et méthodique des objets exposés qu'on avait adoptée ; car elle n'était possible que sur des surfaces planes et sans superposition. Les fatigues du visiteur, montant et descendant pour

chercher des objets exposés sans ordre, auraient été d'autant plus grandes, que les espaces à parcourir étaient plus étendus qu'aux Expositions précédentes.

Pour nous résumer sur les dispositions extérieures du Palais, son grand axe, formé par les deux côtés du rectangle, auxquels on avait adapté les deux demi-cercles qui le prolongeaient, mesurait une longueur de 482 mètres, dans la direction du pont d'Iéna à l'École militaire ; le petit axe, formé par les deux autres côtés du rectangle dépourvus de demi-cercles, mesurait une longueur de 370 mètres dans la direction de l'avenue la Bourdonnaie à l'avenue Suffren.

Le Champ de Mars, ayant dans cette double direction une longueur de 965 mètres, et une largeur de 472 mètres, et le Palais occupant un espace de 482 mètres en longueur et 370 mètres en largeur, voici quelles étaient les mesures des espaces laissés libres autour du Palais : sur les deux côtés du petit axe, 51 mètres de chaque côté ; aux deux extrémités du grand axe, la distance du pont d'Iéna au Palais était de 256 mètres ; elle n'était que de 229 mètres du côté de l'École militaire. Le parc, formé des espaces laissés libres sur les quatre angles du Champ de Mars, mesurait une surface de 300,000 mètres, le double environ de la surface occupée par le Palais.

Passons maintenant de l'extérieur à l'intérieur du monument. C'est ici que l'architecte avait pris sa revanche. Les dispositions intérieures étaient une œuvre tout à fait remarquable, que nous allons essayer de faire comprendre.

Au centre, se trouvait un jardin à découvert, où étaient prodiguées les fleurs rares et les eaux jaillissantes. Ce jardin central avait 166 mètres de long sur 56 mètres de large seulement. Cette énorme différence entre la longueur et la largeur du jardin central était précisément calculée pour obtenir une égalité de distance entre toutes les allées, ou coupes transversales, qui menaient du jardin au parc, à travers le Palais.

Chacune de ces allées transversales, qu'elle fût d'ailleurs droite ou rayonnante, suivant qu'elle se dirigeait vers une des extrémités courbe ou rectiligne, avait le même parcours, 150 mètres. Chacune de ces allées, quelque direction que vous preniez, vous menait à travers toutes les galeries circulaires, et vous faisait ainsi parcourir, sur un rayon de

150 mètres seulement, toute la série des produits exposés. Si, au contraire, il vous convenait mieux de suivre la similitude des produits de tous les pays, au lieu d'étudier leur diversité dans chaque contrée, vous n'aviez qu'à abandonner les allées transversales et suivre les galeries concentriques qui faisaient, à diverses latitudes, le tour du Palais.

Cette ordonnance intérieure, qui supprimait en même temps, pour ainsi dire, la fatigue du corps et la fatigue de l'esprit pour le visiteur, avait été réalisée d'après les conceptions de M. Le Play, conseiller d'État, commissaire général des Expositions universelles de 1855, 1862 et 1867.

La porte d'entrée du pont d'Iéna.

La porte d'entrée principale au Champ de Mars était celle du pont d'Iéna. Un immense dais ou *velum*, qui se prolongeait jusqu'au Palais sur un parcours de 256 mètres, abritait les visiteurs au milieu d'une double rangée d'arbustes et de fleurs rares. Ce *velum* était d'étoffe verte, parsemée d'abeilles d'or. Le dessus du dais était également peint en vert et or, et les bords en étaient décorés d'oriflammes, de banderoles et de drapeaux en faisceaux. A travers les arbustes et les draperies flottantes, qui bordaient cette avenue magnifique, on distinguait, à droite, les divers établissements du parc anglais, et, à gauche, ceux du parc français. Des points de vue étaient ménagés à travers cet encombrement d'édifices, et l'avenue centrale avait des dégagements sur toutes les allées menant au parc. Tout cet ensemble de décoration était imposant et gracieux à la fois, et une des choses les mieux réussies de l'Exposition.

On était saisi d'une singulière impression la première fois qu'on visitait le Champ de Mars. En dehors de l'avenue centrale, par laquelle on arrivait, on ne voyait d'abord, autour de soi et devant soi, que du fer et de la fumée, ce double emblème de la puissance industrielle de notre époque. La grande nef présentait une formidable ceinture de machines en mouvement, qui semblait garder les frontières du Palais, dont les grandes cheminées des générateurs, avec leur panache de fumée, étaient au dehors comme les sentinelles avancées.

Cette première impression exerçait sur le visiteur un tel empire, que,

négligeant les distractions qui le tentaient au passage, il se hâtait d'aller au mouvement et au bruit qui l'attiraient. Sur tous les points de la grande nef où les machines étaient au repos, éclataient les accords des orgues mues par la vapeur et les symphonies des instruments de cuivre. De galerie en galerie, où toutes les merveilles de l'industrie étaient prodiguées, on arrivait au jardin central.

L'allée du grand axe qui continuait l'avenue centrale du pont d'Iéna jusqu'au jardin central, avait la même élévation que la nef circulaire des machines, avec une largeur de 15 mètres. Ses hautes et larges baies étaient en vitraux peints. Au-dessous de ces baies étaient les entrées des galeries circulaires, avec leurs motifs d'architecture variés. A droite s'ouvrait l'exposition anglaise; à gauche, l'exposition française. C'était là que le flot de curieux se pressait et se divisait. Devant vous était le jardin central.

Le jardin central.

Arrêtons-nous un instant dans ce jardin, si bien dessiné par M. Lancelot. C'était toujours là qu'on se retrouvait lorsqu'on s'était perdu dans les circuits du Palais. Le jardin central était juste la moitié du jardin du Palais-Royal en longueur et en largeur, 166 mètres de long sur 56 de large. Les seize allées transversales qui s'en dégageaient formaient autant de secteurs d'écartement inégal, suivant que les allées étaient droites ou rayonnantes, c'est-à-dire suivant qu'elles aboutissaient à la partie droite ou courbe du Palais. Les secteurs du petit axe avaient 50 mètres d'évasement ; les secteurs des courbes avaient jusqu'à 86 mètres.

Des colonnes en fer, fines et élégantes, soutenaient la marquise qui régnait autour du jardin et sous laquelle circulaient les promeneurs. Entre les colonnes étaient placées les statues exposées. De grandes portières pendaient de ces compartiments, relevées par des embrasses. Contre les parois du portique étaient exposés, dans des cadres, les dessins représentant nos monuments historiques. Au centre était la curieuse exposition des monnaies.

Des eaux jaillissantes s'échappaient à grand bruit des bassins, bordés de plantes à feuilles enroulées, où se mariaient toutes les nuances du vert, la



HÔTEL DE CASTILLANOS (ESPAGNE)

plus riche couleur de la nature. Les palmiers et les arbustes odoriférants protégeaient les gazons tout frais poussés. Un air rafraîchi et parfumé régnait dans cette oasis improvisée, au sein de ces arbustes en fleurs et de ces eaux jaillissantes. Les sons des orgues, les éclats des musiques militaires, le bruit des machines en mouvement, partis de la grande nef du travail, vous arrivaient, atténués par la distance.

Prenons maintenant une des douze allées qui traversaient le Palais en tous sens. La première galerie que nous rencontrons était la fameuse galerie du matériel et application des arts libéraux, dite *Histoire du travail*, qui résumait chaque siècle par ce qu'il a produit de plus curieux et de plus riche, galerie dont l'éminent archéologue, M. du Sommerard, avait dirigé les installations.

Puis, venait le groupe des beaux-arts, où tout ce que les artistes avaient produit d'éclatant depuis les dernières années se trouvait réuni. Les cinq galeries qui suivaient comprenaient tous les produits dont l'homme fait usage pour la satisfaction de ses besoins, ou pour l'allégement de son travail manuel. C'était dans ces galeries que se trouvaient véritablement concentrées la force et la richesse des peuples; d'abord les meubles et autres objets destinés à l'habitation, la joaillerie et la bijouterie, où notre industrie excelle, la céramique, avec ses ingénieux perfectionnements, puis les produits du sol et du sous-sol dans leur variété infinie, la mécanique enfin dans sa nef colossale, véritable temple de Prométhée réhabilité. C'était là que se trouvaient les surprises préparées aux visiteurs, et les étonnements et les admirations!

La France avait l'avantage sur les autres pays exposants, pour tout ce qui sert de matière au travail professionnel. Nous sommes, qu'on nous passe le mot, le pays du soleil et du vin, ces deux inspirateurs des arts aimables. Tout ce qui exige du goût et une habileté de main intelligente est de notre domaine. Le prix de la céramique nous était disputé par l'Allemagne, et le prix de la mécanique, par les Américains et les Anglais, cette forte race anglo-saxonne qui applique son génie d'affranchissement à dompter la nature et à en faire son esclave docile.

La supériorité qui nous fut le moins contestée est celle que nous assure le travail des métaux précieux, des instruments de précision et des tissus fins; mais, sur ces points encore, la victoire nous fut rudement disputée.

Les installations du Palais.

Le spectacle que ne virent pas les visiteurs arrivant après l'ouverture de l'Exposition, est celui qu'avaient présenté les installations des exposants durant l'âpre mois de mars. L'homme certainement le plus occupé du globe pendant ce mois, fut le directeur de la manutention à la douane. Près de 25,000 tonnes de colis plus ou moins précieux, venus de tous pays, lui passèrent par les mains, et il avait fallu qu'il les distribuât dans toutes ces alvéoles du Palais qu'on nomme des *vitrines*.

Figurez-vous une double voie ferrée, faisant le tour de l'immense circonférence du Palais, à l'intérieur et à l'extérieur de la galerie des machines. Cette double voie de fer, ayant des dégagements presqu'à tous les secteurs, n'avait cessé d'être sillonnée, pendant tout un mois, par de longues processions de wagons, venus parfois sans transbordement des extrémités du continent européen, et où les colis recommandés s'entassaient en montagnes. Des grues, avec leurs longs bras levés, attendaient ces wagons au passage, à l'entrée de chaque secteur. Pour opérer le déchargement et le classement de ces colis par nationalités et par groupes, il avait fallu que la manutention appelât à la rescousse les marins de Cherbourg, et il était beau de voir comme ces braves gens s'entendaient avec les ouvriers étrangers qui ne les comprenaient pas.

Les brasseries déjà ouvertes, où s'entassaient les consommateurs affairés, les convois passant avec un sifflement aigu et leur panache de fumée, les coups de marteau retentissant à l'intérieur du Palais sur les cloisons non encore fixées, le va-et-vient des manutentionneurs et des portefaix, quelques marins grimpant sur des montagnes de ballots, les peintres essayant sur les parois de fer du Palais leurs couleurs incertaines, les charpentiers et les décorateurs fourmillant dans les établissements du parc, les visiteurs déjà nombreux en quête de renseignements trop souvent refusés, jusqu'aux délégués se rendant à leur poste et à leur tâche : tout ce bruit, ce mouvement, cette confusion même, formaient un spectacle curieux. C'était comme le prologue d'une pièce à sensation.

Il est certain que le mois de mars, avec son âpreté tout à fait exceptionnelle, avait nui considérablement à l'avancement des installations. Les



PAVILLON DE SUEZ

abords du Champ de Mars, à peine affermis, étaient transformés en véritables fleuves de boue. L'humidité de l'atmosphère empêchait de commencer les peintures sur des plâtres empâtés. Le vent qui précède les feuilles était glacé, et paralysait la truelle aux mains des maçons, comme il paralysait le crayon aux mains des dessinateurs. Les arbres restaient sans bourgeons, et les constructions commencées restaient sans ornements. Tout semblait condamné à l'inertie, la nature et le travail. Le 1er avril s'avançait pourtant, et la saison mauvaise lui tenait rigueur. M. Alphand et les architectes à sa suite invoquaient le soleil, père de la vie, comme de véritables Indiens, adorateurs du feu. Que faire cependant ? A l'appel de la commission impériale, les wagons arrivaient bondés de colis, et les lourds camions défonçaient les allées boueuses. Entre temps les critiques allaient leur train, et les avalanches de reproches pleuvaient comme les giboulées du ciel.

Au 1er mai 1862, l'Exposition de Londres entr'ouverte n'était prête qu'au 1er juin. Il en fut de même de l'Exposition du Champ de Mars, comme il en est de même de toutes les Expositions. Une Exposition n'est jamais prête lorsqu'elle ouvre : tantôt la saison en est cause, tantôt ce sont les exposants. Il arrive toujours des choses qu'on n'attendait pas ; les choses qu'on attendait n'arrivent pas.

Voyons maintenant l'espace occupé par chacune des nations exposantes.

De la porte d'honneur du pont d'Iéna, à laquelle nous devions naturellement faire les honneurs de notre entrée en matière, on avançait, à l'ombre du *velum* qui abritait et décorait toute l'allée centrale du parc. L'avenue d'Iéna avait vingt mètres de largeur, cinq mètres de plus que le grand vestibule du Palais qui la prolongeait jusqu'au jardin central. Le *velum* qui l'ombrageait n'avait que onze mètres de large ; il était supporté de chaque côté par des mâts avec oriflammes et banderoles espacés de onze mètres. Dans les intervalles d'un mât à l'autre, des écussons formaient décoration.

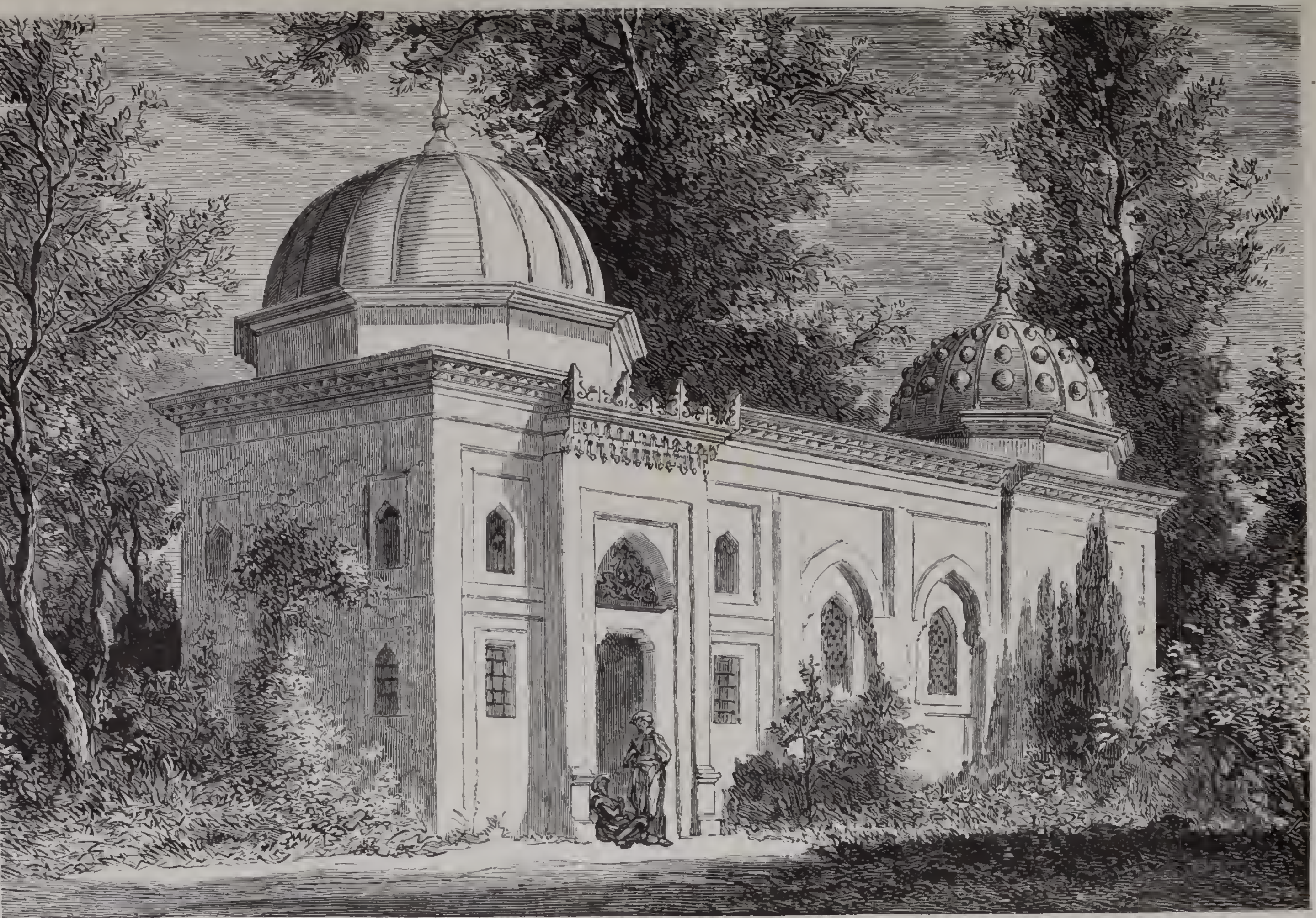
De chaque côté de chaussée médiane, ombragée par le *velum*, régnait un double trottoir de quatre mètres, par lequel on accédait aux chemins du parc. Les arbustes en fleurs formaient la haie sur le passage. Prenons à gauche pour faire le tour du Palais, et laissons derrière nous, dans notre direction tournante, les installations anglaises que le grand axe séparait

des installations françaises que nous traversons. Voici, par ordre de parcours, les espaces occupés :

France.	61,314	mètres carrés.
Pays-Bas.	1,897	»
Belgique.	6,983	»
Prusse.	7,880	»
Allemagne du sud.	7,879	»
Autriche.	7,880	»
Suisse.	2,691	»
Espagne.	1,664	»
Portugal.	713	»
Grèce.	713	»
Danemark.	752	»
Suède et Norvège.	1,823	»
Russie	2,853	»
Italie.	3,249	»
Rome.	554	»
Principautés-Unies	554	»
Turquie.	1,426	»
Égypte.	396	»
Chine, Japon, Siam. . . .	792	»
Perse.	713	»
Maroc, Tunis.	1,130	»
États-Unis.	2,867	»
Brésil. . . . . Républiques américaines. .	1,808	»
Grande-Bretagne.	21,653	»
Total. . . .	140,184	mètres carrés.

On voit, par le tableau qui précède, l'ordre de position dans le Palais et l'importance des surfaces occupées par chaque pays exposant.

Les lieux avaient été successivement livrés aux comités d'admission français et aux commissaires étrangers, dès le commencement de 1867. Les exposants français s'étaient entendus, pour confier l'aménagement de



BAINS TURCS

chaque classe, à un ou plusieurs délégués, choisis dans le sein de chaque comité ou sur sa proposition. Ce système avait permis d'assurer la régularité des installations, ce qui donnait un peu d'uniformité à l'ensemble de la décoration, malgré la variété et la richesse de certains ornements.

Les Russes, ayant dû expédier leurs colis avant la saison des glaces, étaient de beaucoup en avance sur les autres exposants. On pouvait dire qu'ils avaient essuyé les plâtres, tant à la douane et aux chemins de fer, que dans le palais et dans le parc.

Qu'on se figure ce qu'il avait fallu de soins et d'activité pour meubler, dans l'espace de moins de deux mois, cette vaste surface de plus de quatorze hectares. Chemins de fer, camions, voitures à bras, tous les moyens de transport avaient été employés à la fois. Au commencement de février, l'état des lieux ne permettait pas d'affecter à la manutention plus de deux cents hommes. Mais le besoin d'augmenter ces équipes se faisant bientôt sentir, on avait renforcé la brigade pacifique des travailleurs, avec des marins envoyés de Cherbourg.

D'autre part, chaque commission étrangère disposait d'un personnel spécial, choisi dans beaucoup de cas parmi ses nationaux. C'est ainsi que les installations russes, dont toutes les pièces avaient été embarquées, numérotées, sur des navires amenés jusque sur la berge du Champ de Mars, furent assemblées par des ouvriers indigènes dans leur costume national, et que les installations de la Grande-Bretagne s'étaient faites sous la surveillance d'une escouade de troupes du génie anglais, dont le costume éclatant et la grave attitude contrastaient d'une façon tranchée avec les vêtements plus ternes et la gaieté communicative des ouvriers français.

La Seine avait peu servi au transport des colis. Mais le chemin de fer de ceinture, qui communique à toutes les gares de Paris et qui pénétrait par une voie ferrée jusque dans l'enceinte même du Palais, comme nous l'avons déjà dit, avait rendu de grands services. Des convois quotidiens de wagons étrangers arrivaient, à la vapeur, sous la nef du travail, où de puissantes machines opéraient à mesure leur déchargement. La route circulaire du parc servait à la circulation des voitures, chargées d'objets moins lourds ou moins encombrants. Les produits pouvant être transportés à bras, les objets précieux et les menus meubles arrivaient principalement

par la porte Rapp, en regard du petit axe, et étaient immédiatement portés dans la section qui leur était destinée.

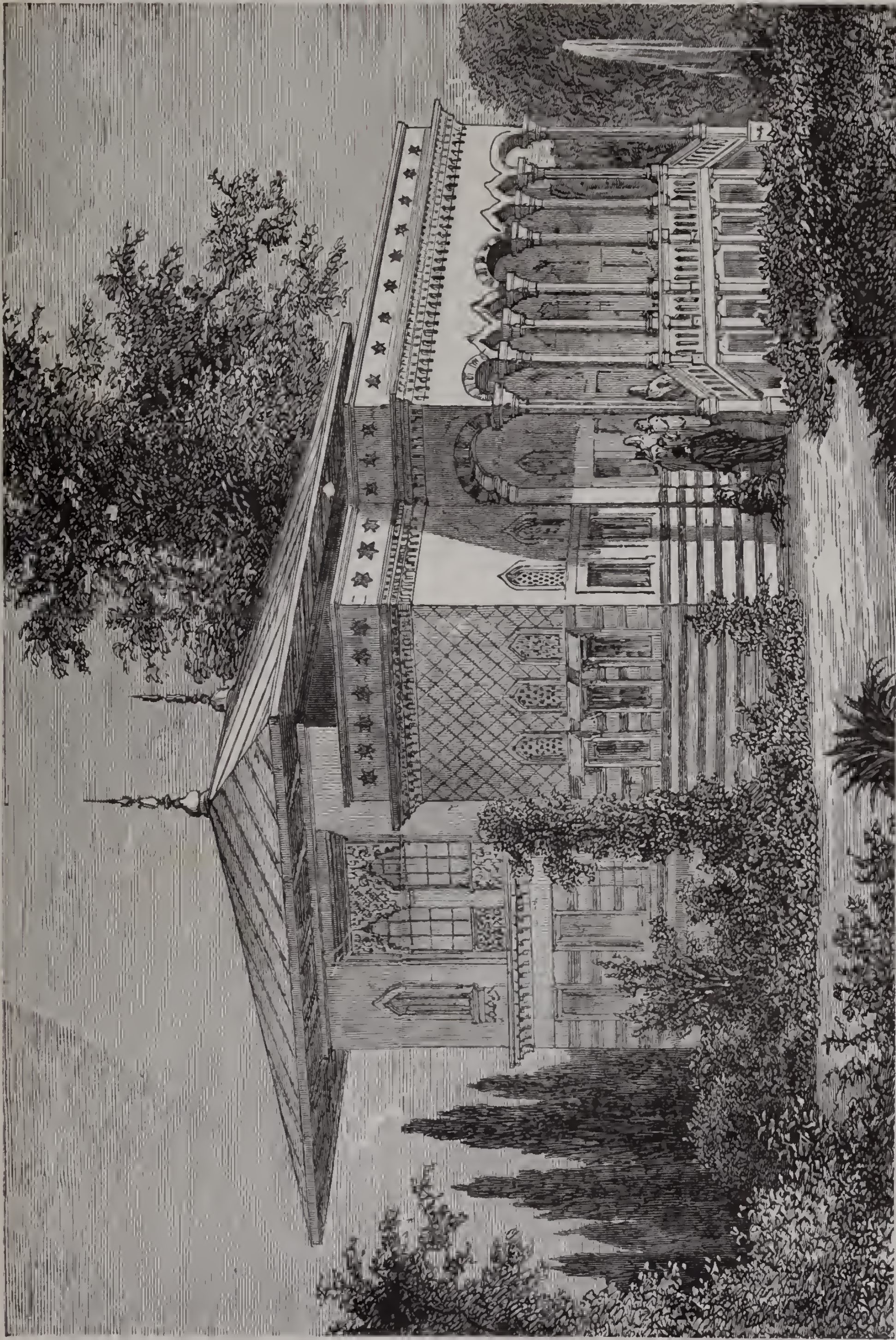
La porte Rapp était surtout la porte des piétons; car aucun service de voitures publiques n'y aboutissait. C'était aussi par là qu'arrivaient les voitures particulières. Le pavillon du commissaire général était à droite, les bâtiments de l'administration et du jury étaient à gauche. La porte Rapp faisait face au petit axe, sous le promenoir duquel se trouvaient les restaurants français, et l'on a déjà vu que c'était par là qu'étaient arrivés tous les colis portés à bras. Il y avait donc de ce côté une grande animation.

Plus loin que les bâtiments de l'administration et du jury, en suivant l'avenue la Bourdonnaie jusqu'au point où elle fait l'angle avec l'avenue Lamothe-Piquet, latérale à l'École militaire, on trouvait la porte du jardin réservé.

Les portes par lesquelles on pénétrait dans l'enceinte du Champ de Mars étaient au nombre de huit.

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que des aménagements du Palais; mais cet édifice, malgré son immensité, n'avait pu contenir qu'une partie des produits amenés au Champ de Mars. Toutes les galeries avaient leurs annexes correspondantes dans le parc, sans compter que les deux groupes VIII et IX n'avaient aucun asile dans le Palais même. La galerie des machines, par ses colossales proportions, semblait pouvoir se passer d'annexes extérieures. C'était précisément celle qui en avait le plus. De vastes hangars bordaient les deux côtés du Champ de Mars, qui font face au pont d'Iéna. Du côté latéral à l'avenue Suffren, étaient les machines anglaises et américaines, qui n'avaient pu trouver accès dans la grande nef. Du côté latéral à l'avenue la Bourdonnaie, étaient les machines françaises. Enfin, la berge elle-même avait servi de succursale au groupe des machines, en recevant tous les engins qui en dépendent.

Toutes les nations exposantes avaient leurs établissements dans le parc; chacun de ces établissements formait pour chaque pays une exposition spéciale en dehors de celle du Palais. Les richesses s'y accumulaient; les annexes de l'Espagne, de la Belgique et même de la Suisse étaient pleines de curiosités. Nous ne parlons pas des annexes de l'Orient; le musée de Boulak, enfermé dans l'annexe d'Égypte, valait à lui seul, disait-on,



LA MAISON DU BOSPHORE

1,500 millions, avec ses sphinx accroupis devant et qui le gardaient.

25,000 tonnes de produits riches entassés dans le Palais, sans compter les machines; les installations faites dans le parc par les vingt-quatre puissances et leurs exposants respectifs; un espace de plus de 500,000 mètres carrés, en y comprenant la berge et Billancourt, livré à ce concours du monde entier, jamais rien de semblable ne s'était encore vu! C'était Paris qui passait pendant sept mois la revue du monde entier et de toutes ses merveilles, dispensant de recherches lointaines et coûteuses les voyageurs affamés de curiosité ou d'émotions.

Le Parc.

C'est M. Alphand qui avait procédé à la disposition du parc du Champ de Mars. Cette disposition en était très pittoresque et les accidents habilement multipliés.

Du pont d'Iéna au pavillon de l'École militaire, une grande avenue coupait le parc en deux parties égales. La partie qui longeait l'avenue la Bourdonnaie était attribuée à la France, à la Belgique et à la Hollande; elle s'étendait jusqu'à la grille qui séparait le parc destiné à l'exposition internationale d'horticulture. L'autre partie du parc était occupée par les autres nations figurant à l'Exposition.

Occupons-nous d'abord de la partie réservée à la France. A peu de distance du pont d'Iéna était le Club international, destiné à servir de centre de réunion à tous les exposants; c'était un énorme bâtiment de 72 mètres, composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Le rez-de-chaussée formait une vaste salle ouverte à toutes les transactions; au premier, étaient des salles de conversation, de lecture et de réfection.

Un peu plus loin était situé le théâtre international, vaste, commode, richement décoré. En face, une boulangerie modèle, où le public pouvait voir s'opérer la métamorphose du grain de blé en bel et bon pain qui se vendait et se consommait sur place.

Un grand lac occupait une portion du jardin; au milieu de ce lac s'élevait un immense phare métallique qui dominait tout l'horizon par sa hauteur, et dont la lanterne rayonnait au loin sur Paris. Il servait aux expériences

de projections électriqu s. Ce phare, haut de 56 mètres 40 centimètres, depuis le pied jusqu'à la tige de son paratonnerre, était destiné aux Roches-Douvre. C'est pour couronner ce rocher, incessamment battu des vagues et situé en pleine mer à égale distance entre l'île Bréa et l'île Guernesey, qu'il avait été construit.

Ce phare était très intéressant à visiter : le logement des gardiens est situé au rez-de-chaussée de l'édifice, distribué aussi pour l'aménagement des caisses à eau, des caisses à huile, de la soute au charbon, etc.; l'escalier qui monte à la plate-forme a 250 marches.

La chambre où se tient le gardien, qui veille à l'entretien du feu pendant la nuit, forme le soubassement de la lanterne. Le caractère du feu des Roches-Douvre est scintillant. Le constructeur de la tour est M. Prigolet; l'appareil d'éclairage est dû à M. Henri Lepaute.

Au bord du lac était une petite église de forme gothique, contenant des vitraux, des statues, etc. Une papeterie, une blanchisserie, une stéarinerie s'éparpillaient dans les massifs; une verrerie vous permettait d'étudier les divers procédés employés, pour la peinture sur verre, par les grands verriers des trois derniers siècles. En quittant ces jardins, les visiteurs, qui y étaient entrés ignorants en beaucoup de matières, en sortaient avec une teinture de presque toutes les industries.

Nous passerons rapidement sur la partie française, quelque intérêt qu'elle offrît; les constructions étrangères inconnues à la plupart des visiteurs les attirent naturellement de ce côté.

Nous allons donc parcourir les jardins étrangers, un peu au hasard, nous arrêtant aux constructions qui flattaient le plus le regard.

L'*Izba russe* était composée de deux maisons reliées l'une à l'autre par une sorte de hangar. On montait à l'une de ces habitations par un perron de quatre marches, couvert d'une marquise en bois découpé et entouré d'un balcon, ce qui formait la plus jolie terrasse du monde. Le toit était pointu, les portes et les fenêtres surmontées de chapiteaux sculptés. Ces maisons de bois avaient l'élégance des chalets suisses; elles étaient meublées de vrais meubles russes. Des petits tableaux d'une peinture bien primitive, représentant les images saintes des Russes, étaient cloués au mur et donnaient un air habité à ces délicieuses maisons.

Non loin de l'Izba, était la *Maison de Gustave Wasa*. C'était la représen-



AQUARIUM D'EAU DOUCE

tation exacte de celle qu'habitait le roi de Suède à Falun, lorsqu'il se cachait parmi les ouvriers mineurs. Elle était construite avec des poutres carrées et recouverte de planchettes découpées comme des écailles de poisson. La galerie qui ornait le premier étage l'entourait complètement, et l'on y montait par un escalier tournant placé à l'extérieur.

Dans l'angle droit du parc, était le *Palais du bey de Tunis* dont M. de Lesseps avait été l'ordonnateur. La façade était la reproduction exacte du palais construit à Tunis et connu sous le nom de *Bardo*. Six lions étaient échelonnés à droite et à gauche de l'escalier d'honneur, qui conduisait à un élégant péristyle. Du péristyle, on passait dans une chambre du plus pur style moresque; cette chambre était ornée de *moucharabi*, sorte de fenêtres découpées à jour et closes de telle façon que, du dedans, on pouvait, sans être vu, voir dehors. Le *moucharabi* se trouve dans un enfoncement qui permet d'y installer un large divan ; il forme un petit salon dans le grand salon. Au centre du palais se trouvait le salon d'été appelé *Patio*. Ce salon d'été était à ciel ouvert; un bassin dont un jet d'eau occupait le centre; de chaque côté étaient deux galeries couvertes, munies de divans, des faïences très originales pavaient cette salle. L'intérieur de ce ravissant édifice offrait le spécimen exact et consciencieux de la civilisation tunisienne dans son type le plus élevé.

Après l'Exposition, ce palais a été transporté dans le parc de Montsouris, où il sert d'observatoire météorologique.

L'Espagne avait choisi, pour représenter son architecture, la reproduction de l'*Hôtel de Castillanos*, si connu des touristes qui ont visité Salamanque. Elle ne pouvait mieux choisir; jamais construction ne fut plus sévère, plus hautaine, plus arrêtée dans ses lignes. Le corps du milieu est alerte et svelte, ses colonnettes sont légères, mais les ailes sont hautes, presque sombres, les portes inspirent l'idée de la solidité, les ouvertures sont rares; mais quelle majesté dans tout l'ensemble! Voilà bien les châteaux auxquels conviennent les peintures sévères de Velasquez.

A droite de l'hôtel espagnol était le monument portugais tout différent d'aspect, aussi gracieux, léger, fantaisiste autant que l'autre était lourd et sévère. Il y avait du nabab dans ces formes élégantes; on y sentait au premier regard l'alliance des arts de l'extrême Orient et de l'Occident.

En descendant vers la porte Suffren, on apercevait une grande maison

égyptienne ; c'était une habitation comme il en existe beaucoup au Caire, et surtout à Assouan dans la Haute-Égypte. L'aspect général de cette maison était grandiose, quoique fort simple. Ces grands bâtiments sont combinés de manière à ce que l'on puisse y vivre facilement en commun; ces maisons portent le nom d'*Okel*. En général, ce sont des négociants, marchands ou fabricants du même genre, qui occupent toutes les boutiques d'un même Okel. Cependant, pour donner une idée de la manière très originale et quelquefois très naïve dont s'exercent les industries égyptiennes, on avait réuni dans l'Okel de l'Exposition plusieurs marchands ou fabricants dont les articles n'avaient pas de rapport entre eux, entre autres : un orfèvre, un barbier, un brodeur, un fabricant de nattes en jonc, etc.

La Compagnie du canal de Suez, en prenant part à l'Exposition universelle de 1867, s'était proposé de donner la représentation, en quelque sorte palpable, des travaux qu'elle exécutait, et du pays où ces travaux s'exécutaient. Dans ce but, on avait construit un pavillon ayant l'aspect d'un temple égyptien, et qui renfermait : 1° un plan en relief du canal de Suez; 2° des modèles des principaux instruments employés pour creuser le canal; 3° des échantillons du sol de l'isthme et des divers produits naturels du pays.

Le plan et les modèles ont été transportés au Louvre dans le musée de la marine.

Trois constructions turques figuraient dans le parc : une *Mosquée*, réduction fidèle de celle de Brousse, construite en 1412 de l'ère chrétienne par le sultan Mohammed 1er; un *Kiosque*, ou petit pavillon de plaisance, tel qu'il existe sur les bords du Bosphore, aux environs de Constantinople, et des *bains*. La mosquée du Champ de Mars, privée du large paysage, du ciel toujours bleu, du grand soleil, de la mer calme, de toutes ces choses poétiques qui lui feraient en Orient un si grand et si beau cadre, perdait la meilleure partie de son prestige.

Il faudrait la voir le soir d'une fête, lorsque l'intérieur est tout illuminé d'une innombrable quantité de petites bougies placées sur les lustres en forme d'étoiles qui pendent de la voûte, et que dans les grands chandeliers de cuivre doré, aux deux côtés du *mihrab*, brûlent d'énormes cierges dont la clarté fait resplendir les arabesques émaillées.

Quand on quittait les constructions orientales et qu'on se dirigeait vers la porte Suffren, on ne tardait pas à rencontrer un édifice aux lignes pures et régulières, orné de colonnes, surmonté d'un fronton sans ornements; c'était l'édifice que l'on désignait sous le nom de *Temple grec*, et qu'il aurait été mieux de nommer le temple pompéien, car il était



BERNARD PALISSY

copié sur un temple découvert parmi les ruines de l'antique Pompéi.

Aux abords de ce temple étaient deux élégantes fontaines de Carrare, placées sur la pelouse, à côté de blocs de marbre des carrières italiennes.

A deux pas du temple pompéien se trouvait la *Maison toscane*, contenant des spécimens des produits agricoles de l'Italie, ainsi que des repro-

ductions des instruments employés dans ce pays pour les travaux du sol.

La plus jolie des trois constructions italiennes était le *Pavillon;* de forme carrée, il n'était composé que d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage; un toit plat, au bord large comme un auvent, surmontait l'édifice et défendait les fenêtres du premier étage contre les vives ardeurs du soleil; les murs extérieurs étaient ornés de faïences représentant les douze mois de l'année, ainsi que les portraits de Philippe de Gérard et de Bernard Palissy.

S'il était encore un monument plus remarquable que tous les autres, parmi ceux de la section orientale du parc du Champ de Mars, c'était assurément le *Temple égyptien*, situé entre le kiosque du Bosphore et le palais du bey de Tunis.

Élevé principalement pour servir d'abri à la collection envoyée du musée de Boulak, le temple du Champ de Mars reproduisait, dans des dimensions très réduites, le plan, la disposition générale, l'harmonie des proportions de ces petits temples nommés *Mammisi* par Champollion, et dont on trouve des spécimens à Denderah, Edfou, Abydos et autres lieux rendus célèbres par les découvertes des savants français.

Le jardin réservé.

Le jardin réservé, dont l'exécution avait été confiée à M. Barillet. jardinier en chef de la ville de Paris, faisait face à l'École militaire et occupait une superficie de 50,000 mètres carrés. Une grande grille l'entourait; elle était d'un aspect très varié, de hauteur et d'ornementation différentes. C'était l'exposition de tous les fabricants de grilles; chacun y avait apporté, non pas sa pierre, mais son fer.

Ce jardin réservé était en même temps l'exposition d'horticulture; chaque groupe de plantes avait son quartier, soit en pleine terre, soit dans des serres, selon sa nature ou sa provenance.

En partant de la porte de Tourville, on trouvait un grand lac, que dominait une large assise de rochers d'où s'élançait une cascade; sur cette assise s'élevait un vaste palais de cristal, serre immense destinée aux plantes exotiques. Dans le lac, on avait transporté quel-

ques-unes des carpes centenaires de la grande pièce d'eau du château de Fontainebleau.

Une rivière sinueuse avait été creusée dans ce parc; en en suivant les détours, on rencontrait un nouveau lac, de nouveaux rochers, une



VASE BERNARD PALISSY

nouvelle cascade, et, sous cette cascade, une grotte profonde; c'était l'aquarium d'eau douce. Là, en circulant à travers des corridors de roches, on voyait bondir et frétiller autour de soi les nombreux habitants de nos fleuves et de nos rivières : la perche agile, l'anguille vaga-

bonde, le brochet à la course rapide, aux mâchoires armées de dents innombrables, la carpe pacifique et la truite à la chair rosée. Auprès des écrevisses, connues de tous, se voyaient des crabes et des tortues d'eau douce.

L'aquarium d'eau de mer était décoré de stalactites d'un effet très pittoresque. Dans les bacs remplis d'eau de mer, on voyait grouiller, glisser les animaux plus ou moins familiers : la sèche, le calmar, les étoiles de mer, les oursins, les poulpes, les pieuvres, immortalisés par Victor Hugo dans ses *Travailleurs de la mer*.

Une des merveilles de ce parc était le pavillon des colibris, kiosque vitré de belles et fortes glaces; la coupole en verre de couleur rouge était cependant d'un goût contestable et contesté.

Mais le bijou des constructions du parc réservé était le pavillon, nommé Repos de l'impératrice. Il était de forme octogone; on y arrivait par un perron de trois marches, et les quatre grandes baies qui en éclairaient l'intérieur étaient autant de cadres embrassant les plus jolis paysages du jardin. L'intérieur en avait été meublé avec un goût remarquable; les peintures qui le décoraient étaient ce qu'il y a de plus gracieux.

TYPES ET COSTUMES

Toutes les nations avaient exposé, au Champ de Mars, des costumes destinés à donner une idée de la manière dont s'habillent, chez elles, les différentes classes de la société. Quelques pays s'étaient bornés à montrer ces vêtements suspendus dans des vitrines; d'autres en avaient revêtu des mannequins semblables à ceux qui se voient à la porte de certains magasins de confection; mais la Suède et la Norvège avaient voulu représenter, outre les habillements, les types de leurs différentes provinces.

Un jeune sculpteur, M. Sœderman, avait été chargé de faire, d'après nature, des sujets dans les attitudes les plus diverses et pouvant le mieux faire connaître la physionomie des habitants des contrées principales des deux royaumes.

Les têtes et les mains furent moulées en plâtre, puis peintes et ajustées à des mannequins, qui avaient été établis avec le plus grand soin et vêtus avec la plus scrupuleuse exactitude.

Quarante personnages avaient été groupés en dix-sept tableaux dont l'ensemble et les détails satisfaisaient l'œil au point de faire complète illu-



PLAT BERNARD PALISSY

sion; à quelques pas, tout ce monde paraissait vivant; il est vrai que, pour arriver à un aussi parfait résultat, on avait dépensé près de 25,000 francs.

Ce sont bien là ces visages aux traits réguliers, dont la face affecte une forme un peu carrée, et d'ordinaire si froide au repos qu'on la dirait taillée dans le granit, n'était la blancheur de la peau, la fraîcheur des joues, le brillant carmin des lèvres.

HISTOIRE DU TRAVAIL

Comme nous nous sommes étendus très longuement sur les beaux-arts à l'Exposition de 1855, et que notre cadre trop restreint nous oblige à limiter l'étude des produits exposés, nous ne parlerons pas des beaux-arts à l'Exposition de 1867, mais nous ferons une étude spéciale de la galerie de l'histoire du travail, car ce fut une innovation fort intéressante et qui ne s'est pas renouvelée.

En ouvrant au Palais de 1867 une galerie destinée à recevoir les ouvrages des siècles qui nous ont précédés; en les plaçant à côté des industries modernes dont les produits, méthodiquement classés dans le Champ de Mars, attiraient l'attention du monde entier et donnaient une idée bien complète de la force productive et de la puissance des nations civilisées, la commission répondait à un sentiment général.

Faciliter pour la pratique des arts et l'étude de leur histoire la comparaison des produits du travail de l'homme aux diverses époques et chez les différents peuples, fournir aux producteurs de toutes sortes des modèles à imiter, c'est le but que voulait atteindre la commission de l'histoire du travail.

Le classement avait été assez difficile; on avait adopté les divisions suivantes pour la partie française :

1° *La Gaule avant l'emploi des métaux*, comprenant les ustensiles d'os et de pierre avec les ossements des animaux, aujourd'hui disparus du sol de la France.

2° *La Gaule indépendante,* armes et ustensiles de bronze, de pierre; objets en terre cuite.

3° *La Gaule sous la domination romaine*, bronze, armes, monnaies, orfèvrerie, bijoux, etc.

4° *Les Francs jusqu'à Charlemagne,* bronze, monnaies, bijoux, poteries, manuscrits, etc.

5° *Les Carlovingiens*, sculpture, ivoire, bronze, manuscrits, sceaux, etc.

6° *Le Moyen Age,* sculpture, meubles, armes et armures, miniatures, tapisseries, etc.

7° *La Renaissance,* coutellerie, horlogerie, émaux et faïences, verreries, tapisseries, broderies, etc.

8° *Règnes de Louis XIII et de Louis XIV,* outre les produits des



VASE DE SÈVRES DIT DE FONTENOY

siècles précédents, des marqueteries, des faïences de Nevers, de Rouen, les porcelaines de Saint-Cloud.

9° *Le Règne de Louis XV,* les porcelaines de Chantilly, de Vincennes et Sèvres; les faïences de Moustiers, de Marseille; celles de l'Alsace, de la Lorraine, etc.

10° *Le Règne de Louis XVI et la Révolution française, de l'année 1775 à 1800.*

Outre les Français, dix peuples avaient pris part à cette lutte internationale du passé : les Hollandais, les Autrichiens, les Espagnols, les Portugais, les Suisses, les Danois, les Suédois, les Norvégiens, les Russes et les Anglais.

Un des objets les plus curieux envoyés par l'Espagne était le *harnais du cheval de Mohammed IV, roi de Grenade.* Ce harnais, pris dans une bataille, en 1331, par le seigneur Ferdinand Munz, a été conservé avec soin dans la famille de ce chevalier, où, d'âge en âge, les pères l'ont légué à leurs fils. Non seulement il a sa valeur historique, mais la valeur artistique en est réelle; rien n'est plus riche et d'une élégance mieux comprise que ces courroies et ces liens où, sur le velours pourpre, se mêlent et se croisent en mille capricieuses arabesques l'or, l'argent et l'émail, les clochettes sonores et les étoiles aux vives couleurs. Les étriers seuls sont des chefs-d'œuvre d'industrie savante et patiente.

Les autres nations avaient envoyé des spécimens non moins beaux, non moins intéressants, mais leur nomenclature nous entraînerait trop loin.

L'Exposition universelle de 1867 avait été ouverte le 1er avril ; la distribution des récompenses avait eu lieu le 1er juillet avec une pompe, un éclat, une grandeur sans précédent ; 16,000 invités étaient réunis dans le Palais de l'Industrie disposé spécialement pour cette cérémonie.

L'Exposition, qui avait compté 60,000 exposants, distribua : 64 grands prix, 883 médailles d'or, 3,653 médailles d'argent, 6,565 médailles de bronze et 5,800 mentions honorables.

Jamais le travail n'avait eu à enregistrer plus de victoires.

Il avait été décidé que l'Exposition serait irrévocablement fermée le 31 octobre; elle fut prorogée jusqu'au 3 novembre au profit des bureaux de bienfaisance de la ville de Paris; elle se termina, comme elle avait commencé, en pleine foule, en plein soleil.

CHAPITRE V

MOSCOU

Exposition universelle de 1872.

La Russie, qu'on accuse à tort d'être une nation arriérée, avait résolu de célébrer le deuxième centenaire de la naissance de Pierre le Grand par des fêtes dignes de ce souverain, qu'elle regarde, à juste titre, comme son véritable fondateur; c'est par une grande Exposition, spectacle que n'avait jamais vu cet immense pays, qu'on inaugura les cérémonies du centenaire.

La ville de Moscou, berceau du glorieux réformateur moscovite, cité qui conserve pieusement les traditions du patriotisme russe, fut choisie pour consacrer ce jubilé par une manifestation plus imposante et plus durable que le souvenir d'une solennité éphémère.

Une société, qui avait déjà rendu de sérieux services à la science : *la Société des amis de l'Histoire naturelle,* avait tracé le programme d'une Exposition qui permît de constater l'état de l'industrie russe et les progrès qui lui restaient encore à faire pour lutter avec avantage contre les industries étrangères et rivales.

La ville avait mis à la disposition de la société les jardins qui entourent une partie du Kremlin; de riches négociants s'étaient engagés à bâtir, à

leurs frais, des pavillons spéciaux; le gouvernement avait prêté la grande salle du manège qui sert, pendant l'hiver, aux exercices de l'armée. Les ministères de la guerre, de la marine, de l'intérieur avaient offert leur concours pour organiser des sections particulières.

L'Exposition de Moscou avait ouvert ses portes le 30 mai. Au point de vue des proportions, elle ne pouvait, en aucune façon, lutter avec le souvenir de l'Exposition parisienne de 1867; mais elle l'emportait sur elle au point de vue du pittoresque. Les différents produits, au lieu d'être, comme à Paris, groupés dans un immense *hall*, étaient dispersés dans une foule de petits pavillons de bois, construits avec une rare élégance.

Ces pavillons formaient une très intéressante exposition de l'art russe, au point de vue architectural.

La nature a refusé la pierre au sol de Moscou, mais en revanche, elle lui a donné à profusion des bois excellents, faciles à tailler, à scier, à sculpter, des bois à la teinte dorée qui produisent les plus heureux effets.

Dispersés au milieu des tilleuls, à l'ombre des clochers, des coupoles dorées, des murailles blanchies du Kremlin, ces pavillons étaient d'un effet féerique. L'Exposition se prolongeait sur une partie du quai de la Moskova, où le ministère de la marine russe avait installé une section maritime du plus haut intérêt. Dans les cours du Kremlin, un peu plus haut dans l'intérieur, le ministère de la guerre avait organisé une section militaire qui, outre les principaux engins de guerre, renfermait les spécimens des uniformes russes, depuis Pierre le Grand jusqu'à nos jours.

A côté de cette section se dressaient les galeries de Sébastopol, où figuraient tous les souvenirs de ce siège mémorable, également glorieux pour toutes les nations qui y prirent part : les Français, les Anglais, les Turcs et les Russes.

Une des parties les plus intéressantes de cette exposition étaient les nombreux souvenirs de Pierre le Grand, qui avaient été assemblés dans un pavillon spécialement consacré à ce grand homme; là, sont réunis ses instruments de travail, sa hache de charpentier, sa capote de matelot, les livres qui formaient sa bibliothèque, les modèles de vaisseaux construits par lui, les trophées de ses victoires. Au centre du pavillon



VUE GÉNÉRALE DE L'EXPOSITION DE MOSCOU

de la marine figure le canot qu'il a construit de ses propres mains, et que la reconnaissance populaire a baptisé du nom d'*Aïeul de la flotte russe*.

Pierre le Grand, s'il revenait au monde aujourd'hui, aurait certainement le droit d'être fier et des hommages rendus à sa mémoire et des



ARC DE TRIOMPHE A MOSCOU

progrès accomplis par la nation qu'il a si vaillamment entrepris de civiliser.

L'Exposition de Moscou avait pris le titre d'*Exposition polytechnique*, c'est-à-dire qu'elle n'avait voulu admettre que ce qui se rattachait aux arts industriels, et que les beaux-arts proprement dits en avaient été

sévèrement exclus. Malgré cette rigoureuse classification, l'Exposition présentait cependant un véritable intérêt artistique.

Rien n'égale l'habileté des Russes à travailler le bois; leurs constructions à l'Exposition parisienne de 1867 l'avaient prouvé; mais à Moscou. ils avaient élevé des merveilles; tout un village en bois : église, école, hôpital, maisons, le tout garni de meubles de bois dans le style russe le plus coquet, le plus élégant.

C'est aussi dans la bijouterie et la marqueterie que les Russes excellent; leur orfèvrerie byzantine niellée, guillochée, émaillée, produit des merveilles de goût ; ils ont d'ailleurs des matières premières qui leur facilitent leurs travaux, leurs mines de Sibérie donnent en abondance les vertes malachites, ils ont des diamants superbes et savent les monter avec originalité. En quoi ils excellent encore, c'est dans l'art d'habiller les mannequins; la série des uniformes de l'armée russe, depuis Pierre le Grand jusqu'à nos jours, dont nous avons parlé à propos de l'exposition du ministère de la guerre, était aussi remarquable que les mannequins suédois de l'Exposition de Paris de 1867.

Dans la section du Turkestan, il était presqu'impossible de distinguer les indigènes vivants qui travaillaient sous les yeux du public, de leurs congénères en carton qui se présentaient au spectateur sous toutes les formes, dans toutes les positions.

Dans la section des postes, le ministère avait installé deux groupes d'une admirable exécution : la poste de rennes dans les gouvernements du nord de la Russie et la poste aux chiens en Sibérie. Des traîneaux de grandeur naturelle sont attelés d'animaux empaillés du plus heureux effet; la neige est imitée avec de la ouate semée de mica, une lumière polaire filtre à travers des carreaux bleuâtres; l'ensemble de l'exécution est irréprochable.

En multipliant ces groupes et ces figures, les organisateurs de l'Exposition avaient surtout voulu instruire, par les yeux, un peuple encore peu instruit et où tout le monde est loin de savoir lire.

Au reste, afin de faire profiter le plus grand nombre possible de personnes des enseignements que l'Exposition offrait, chaque jour des conférences et des démonstrations étaient faites aux assistants par des personnes compétentes.



PAVILLON DU MINISTÈRE DE LA GUERRE

Par exemple, dans la section de pédagogie, des leçons étaient données sur les différentes méthodes d'enseignement employées par chaque pays, et ces leçons étaient suivies par une foule d'instituteurs et d'institutrices venus des différents points de la Russie.

Parmi les puissances étrangères, les seules qui aient eu des expositions convenables étaient : le Wurtemberg, l'Angleterre, la Suède, la Hongrie, l'Autriche et la France.



LE KREMLIN

CHAPITRE VI

VIENNE

Exposition universelle de 1873.

L'Autriche, ne voulant pas rester en arrière des autres nations européennes, résolut de les convier à son tour, dans sa capitale, à une de ces grandes fêtes de la paix nommées Expositions universelles; elle choisit l'année 1873 et fit élever à Vienne un gigantesque palais dans la grande île que forment le Danube et le canal du Danube, et où se trouve le *Prater*, le Bois de Boulogne viennois.

Cette situation, au milieu d'un parc magnifique et gigantesque, donnait à cette Exposition un véritable avantage sur ses aînées.

L'Exposition de Vienne était la sixième universelle.

En 1851, première Exposition universelle de Londres : c'est l'émission d'une grande idée qui a surtout pour elle l'attrait de la primeur, succès colossal. En 1855, consécration du fait à Paris; on veut savoir ce que fera la France après l'Angleterre, succès de curiosité, succès réel complet.

En 1862, Londres répète son concours de 1851 avec de légères modifications; mais l'idée a déjà vieilli, l'élan manque, ce n'est pas un échec, mais on sent poindre l'indifférence ; et si Paris, cinq ans plus tard, parvient à ranimer la curiosité générale, c'est que l'ancien programme est entiè-

rement remanié, élargi, complété, transformé; les visiteurs se donnent rendez-vous par milliers sur les bords de la Seine, l'Exposition française de 1867 fait date dans l'histoire du monde. Paris, embelli par de nombreux travaux, grandes voies nouvelles, squares, etc., reçoit tous les souverains d'Europe avec une hospitalité magnifique et grandiose.

Moscou n'avait attiré qu'un faible concours de populations, visiteurs et exposants.

Vienne crut mieux faire en faisant plus grand que ses devancières ; elle consacra à cette Exposition un espace cinq fois plus vaste que celui qu'occupait à Paris l'Exposition de 1867, douze fois plus que l'Exposition de 1862 à Londres. Le plan du nouveau palais se composait d'une immense galerie de 905 mètres de longueur, coupée transversalement par de petites galeries disposées en forme d'arête de poisson.

Une rotonde gigantesque, surmontée d'une coupole de 102 mètres de diamètre, divisait la grande galerie en deux parties. Cette rotonde était posée sur cinquante colonnes en fer forgé, de 17 mètres de hauteur. Une galerie circulaire reposait sur les chapiteaux de ces colonnes. La coupole était terminée par une lanterne, au sommet de laquelle on avait placé une colossale couronne impériale en fer forgé.

On pénétrait dans cette rotonde par la porte d'honneur, placée au centre de la façade principale du palais. Cette porte se composait d'une grande arcade voûtée, surmontée d'un entablement appuyé sur des colonnes d'ordre corinthien. Entre les colonnes placées à droite et à gauche de l'arcade, figurent plusieurs motifs décoratifs : statues avec niches, bas-reliefs, médaillons, emblèmes divers. Un fronton cintré couronne l'arcade au-dessus de l'entablement, et porte dans son tympan les armes de l'Autriche. Enfin, un groupe considérable domine le tout.

La rotonde du palais de Vienne était destinée aux solennités de l'Exposition, à la réception des souverains, à la distribution des récompenses ; elle était l'œuvre de Ch. Scott Russel, l'architecte du palais de Sydenham.

L'organisateur de cette Exposition internationale était le baron de Swartz-Senborn.

L'Exposition fut ouverte le 1er mai, avec une grande pompe, par l'empereur d'Autriche François-Joseph, qui fit son entrée à midi très précis, accompagné de l'impératrice et de la famille impériale, des princes



VUE GÉNÉRALE DE L'EXPOSITION DE VIENNE

de Prusse, de Galles et de Danemark, des députations de tous les corps d'État, des grands dignitaires de l'empire et d'un nombreux public payant.

Pour ce jour d'ouverture, le prix d'entrée avait été fixé à 25 florins (57 francs 50 centimes), et malgré ce prix élevé, les assistants étaient au nombre d'environ vingt mille!

Le prix d'entrée fut ensuite fixé à 1 florin (fr. 2,30) pour les jours ordinaires, et à 1/2 florin pour le dimanche et les jours de fête.

L'entrée principale de l'Exposition était située sur la grande avenue qui va du Praterstern à Lusthaus et au Champ de courses. A droite et à gauche de l'entrée, placée juste en face de la rotonde qui, de ce point, produisait un effet grandiose, et à laquelle conduisait une avenue bordée de pelouses et de bassins, se trouvaient les bâtiments affectés aux différents services : de la direction générale des postes, des douanes, du télégraphe. Immédiatement après, venaient à droite le pavillon de l'Empereur, et à gauche celui du Jury.

Ces deux pavillons se faisaient pendant, et leur façade principale regardait obliquement le palais. Le pavillon du Jury, très élégant, non moins riche que celui de l'Empereur, n'avait cependant avec ce dernier aucune ressemblance. Il était entouré de jardins que circonscrivaient par derrière des couloirs couverts ; à droite et en face, des pièces d'eau, et à gauche, une école suédoise, un restaurant français, le buffet Schwinger et le très intéressant bâtiment du journal *la Nouvelle Presse de Vienne*.

Les objets exposés avaient été divisés en vingt-quatre groupes ainsi classés :

1° Exploitation des mines et métallurgie.

2° Agriculture, horticulture, exploitation et industrie forestière.

3° Arts chimiques.

4° Substances alimentaires et de consommation.

5° Industrie et confection des matières textiles.

6° Industrie du cuir et du caoutchouc.

7° Industrie des métaux.

8° Industrie des bois ouvrés.

9° Industrie de la verrerie et de la céramique.

10° Quincaillerie, tabletterie, maroquinerie.

11° Industrie du papier.

12° Arts graphiques et dessins industriels.

13° Machines et matériels de transport.

14° Instruments de précision et d'art médical.

15° Instruments de musique.

16° Art militaire.

17° Marine.

18° Matériel et procédés du génie civil, des travaux publics et de l'architecture.

19° Types d'habitations bourgeoises et rurales.

20° Industrie nationale domestique.

21° Beaux-arts appliqués à l'industrie.

22° Éducation, instruction, enseignement.

23° Art religieux.

24° Beaux-arts.

Dans le palais affecté à ces derniers, les objets exposés étaient répartis dans huit grandes salles et huit galeries, dont la moitié était dévolue à la France, qui se trouvait ainsi avoir une place équivalente à celle de toutes les autres nations réunies, à l'exception de l'Autriche, qui s'était réservé une place à part.

Notre école française était d'ailleurs dignement représentée par Meissonier, Delacroix, Gérome, Corot, Daubigny, Jules Breton, Glaize, Rousseau, Ziém, Troyon, Henri Régnault (qui venait de donner sa vie pour sa patrie) ; puis, notre pléiade de sculpteurs : Carpeaux, Millet, Barrias, Clésinger, Frémit, etc.

Les galeries étaient éclairées par des fenêtres latérales; les salons recevaient le jour d'en haut comme le reste du palais et de la rotonde, le jour ainsi reçu donnant aux objets plus de ton et de relief.

Extérieurement, l'ensemble des bâtiments qui composaient le Palais de l'Industrie était très satisfaisant. Si l'on pouvait reprocher quelque monotonie aux vastes lignes uniformes de ces bâtiments, monotonie que rompaient d'ailleurs agréablement les bouquets d'arbres, les fontaines jaillissantes, les tertres de gazon, il n'en est pas moins certain que toutes ces constructions étaient pour la plupart remarquables, les unes par leur forme, les autres par leur grandeur, presque toutes par leur cachet d'élégance.

Au centre, l'immense coupole de la rotonde, qui les dominait de son imposante hauteur, produisait le meilleur effet.

Parmi les édifices qui frappaient le plus l'attention, outre le pavillon de l'Empereur et celui du Jury, venaient le palais des arts, les pavillons des amateurs, le pavillon turc et celui du vice-roi d'Égypte ; enfin, le cercle oriental. Ce dernier édifice était un véritable abrégé de toutes les originalités qu'on ne trouve qu'en détail à Constantinople. Le palais des amateurs, divisé en deux pavillons, était situé derrière le palais des beaux-arts ; il contenait les collections particulières, telles que tableaux,



PAVILLON DE L'EMPEREUR

sculptures, armes, meubles, etc. C'était une des grandes attractions de l'Exposition, ces collections, fort remarquables pour la plupart, n'étant connues que d'un très petit nombre de personnes.

Un des pavillons les plus curieux était celui dit des *Enfants*, où toutes les nations avaient envoyé ce qui a trait à l'hygiène, aux soins, à l'amusement de l'enfance. Charmante idée qui malheureusement avait été communiquée trop tard aux exposants, car l'Autriche y était à peu près seule représentée par des jouets, un modèle de salle d'asile et une intéressante série de statues ou de mannequins indiquant

la façon dont les mères de divers pays portent et bercent leurs enfants.

Les différents bâtiments de l'Exposition universelle de Vienne que nous venons de passer en revue rapidement étaient posés au milieu de jardins qui les entouraient et dont l'ensemble formait le parc. Ce parc se divisait en trois parties distinctes : d'abord les jardins proprement dits, situés devant la façade du Palais de l'Industrie, et où se trouvaient, outre les pavillons de l'Empereur et du Jury, les restaurants de tous les pays et les expositions du sultan et du vice-roi d'Égypte.

A droite était la portion du Prater, connue sous le nom de Krian. Cet endroit était spécialement consacré aux expositions agricoles. On y voyait, outre le bâtiment destiné à l'exposition des chevaux, des spécimens des constructions rustiques de tous les pays : maisons de paysans russes, polonais, cabanes des Alpes, chalet norvégien, ferme suédoise, etc.

Pour l'installation des expositions des différentes nations dans les galeries du palais, la situation géographique de chaque pays avait été observée : à l'est, l'Orient ; à l'ouest, l'Occident. La part était ainsi faite à chaque pays, dans le total des 60,000 mètres carrés que recouvrent en leur ensemble les galeries du palais, la rotonde comprise. L'Afrique avait 1,348 mètres ; l'Amérique Nord et Sud, 2,440 ; l'Asie, 1,696 ; le reste à l'Europe.

L'Autriche avait naturellement la part du lion, 14,767 mètres pour elle ; 2,972 pour la Hongrie. L'Allemagne en avait 6,741 ; la France, 6,380 ; l'Angleterre, 6,369 ; la Russie, 3,309 ; l'Italie, 2,972 ; la Turquie, 2,938 ; la Belgique, 2,613 ; la Suisse, 1,125 ; la Hollande, 880 ; la Suède et le Danemark, 865 ; la Grèce, 867 ; l'Espagne, 608, et le Portugal, 519.

En dehors de ces surfaces, les nations exposantes se partageaient encore les cours comprises entre les galeries transversales, plus les concessions de terrains qu'elles avaient obtenues dans le parc.

Passons maintenant en revue les expositions particulières de chaque nation. Commençons par la maîtresse de la maison :

L'*Autriche* y exposait les merveilles de ses cristalleries, son orfèvrerie, sa joaillerie, ses fleurs artificielles, sa marqueterie ; ses produits sont ceux qui, par leur élégance et leur goût, se rapprochent le plus des produits similaires français.

La *Hongrie* affectait d'étaler ses meubles, ses armes, ses vêtements, ses ustensiles si personnels; tout ce qui se voyait dans ses galeries accuse une vie distincte, un sol particulier, un esprit systématiquement parqué en lui-même, c'est un coin du monde qui ne veut pas être confondu avec le reste, et qui y réussit en conservant son idiome comme signe de son indépendance.

Elle se révèle surtout dans son matériel scolaire et dans les produits de ses établissements typographiques.

La *Russie* était marquée d'une seule et même empreinte; tout était passé sous le lourd niveau officiel : orfèvrerie impériale, mines impériales, fonderies impériales, imprimerie impériale, etc.

On ne comprendrait pas la Russie venue sans fourrures, aussi en étalait-elle de merveilleuses. Les malachites, les martres, les cuirs, les harnais, les vêtements brodés des provinces du Nord offraient un coup d'œil attrayant; les bijoux, les diamants surtout attiraient l'attention des visiteurs.

La *Grèce* nouvelle avait transporté à Vienne tout ce qu'elle avait pu recueillir de son ère antique : des tronçons de statues, des empreintes de bas-reliefs. Quelques photographies de villes modernes détonnent dans cet ensemble : en réalité, exposition nulle.

L'*Égypte,* elle aussi, ne présentait guère que le souvenir de ses ruines majestueuses, ses éternelles pyramides, ses grands sphinx, ses sarcophages; ce qu'il y avait de plus intéressant, c'étaient ses constructions du parc.

La *Grande Bretagne* avait dédaigné de se faire représenter comme elle aurait dû et pu le faire; sauf sa métallurgie, ses machines et ses tissus, il y avait peu de chose à remarquer, beaucoup de produits bruts, de matières premières, peu d'objets manufacturés.

L'*Espagne* et le *Portugal* sont encore plus pâles : l'Espagne n'a guère que ses dentelles, ses poteries; le Portugal, encore moins : une collection de mannequins, costumes représentant les principales personnalités portugaises et les fameuses *Lusiades* du Camoëns, le grand poète portugais, traduites en treize langues et en vers.

L'*Italie* a quitté l'art pour le commerce, et ses produits sont élégants, riches, mais visant trop à l'effet et, par contre, souvent de mauvais goût.

à cette exposition très complète se voyaient : les meubles sculptés, les faïences, les soieries, leurs pailles tressées, leurs beaux marbres toscans, et leurs spécialités agricoles : le riz, le maïs, les vins, etc.

La *Belgique* n'avait guère que ses houilles et ses dentelles ; la *Hollande*, ses cuirs, ses liqueurs et les produits de ses colonies.

L'*Allemagne* avait exposé de tout, c'était un entassement de tous les produits imaginables; tout ce qu'on n'avait pas pu prendre horizontalement, on l'avait pris en hauteur à l'aide de lampes, de lustres, de toute espèce d'objets qui pendaient partout au-dessus des têtes menacées, c'était une véritable invasion ; meubles, étoffes, bijoux, instruments de musique, matières premières, machines, tout y était représenté.

La *Chine* et le *Japon* avaient installé leurs produits aussi variés qu'originaux, leurs porcelaines, leurs meubles, leurs éventails, leurs écrans, leurs objets laqués, leurs tissus de soie, leurs crêpes, leurs bambous, leurs papiers, leurs robes si fantaisistes, leurs chaussures microscopiques, leurs ombrelles en papier de soie, leurs bronzes aux aspects fantastiques, leurs instruments de musique hétéroclites, leurs statuettes grimaçantes, leurs nattes de jonc merveilleusement tressées ; tous ces produits qui joignent à leur originalité un bon marché surprenant.

Il est vrai que, dans ces contrées, la main d'œuvre est presque nulle comme prix ; la vie matérielle est d'un bon marché extrême : le riz, quelques fruits, du thé forment la nourriture des classes ouvrières.

L'*Amérique du Sud* et le *Brésil* particulièrement, se font remarquer par leurs produits naturels : leurs bois de construction et de teinture, leurs pierres précieuses, leurs oiseaux empaillés, leurs insectes semblables à des fleurs, toutes les merveilles naturelles de ces belles et chaudes contrées.

Les *États-Unis* s'étaient abstenus on ne sait pour quel motif. Le peuple américain, essentiellement pratique, ne cherche que le profit et non la gloire, et dans ces grandes Expositions, le profit est souvent aléatoire.

Nous terminerons par la *France* qui, malgré la cruelle défaite qu'elle venait d'essuyer, n'avait point voulu manquer à ce rendez-vous des arts et de l'industrie ; tous nos grands fabricants avaient tenu à honneur d'y envoyer leurs plus beaux produits, et l'universalité de notre génie com-



VASE JAPONAIS

mercial nous permettait d'occuper une place qu'on nous croyait incapables d'occuper, nous, les vaincus d'hier.

Lyon avait envoyé ses soieries; *Saint-Étienne*, ses rubans et ses armes; *Louviers* et *Sedan*, leurs draps; *Rouen* et *Roubaix*, leurs cotonnades; *Chatellerault*, sa coutellerie; la *Bourgogne*, la *Champagne* et le *Bordelais*, leurs vins; *Paris*, ses innombrables articles, ses instruments d'optique, ses voitures de luxe, sa librairie, ses machines; *Saint-Gobain*, ses glaces; *Sèvres* et *Beauvais*, leurs porcelaines et leurs tapis.

Nous avons parlé ailleurs de notre Exposition des beaux-arts qui était fort remarquable.

L'Allemagne et l'Autriche étaient, avec la France, les grandes nations les mieux représentées dans ce genre.

L'Exposition avait fermé le 31 octobre avec le cérémonial accoutumé, une distribution de récompenses avait eu lieu. Nous ne donnerons pas ici le détail des médailles qui ne serait qu'une énumération fastidieuse, les mêmes noms se retrouvant toujours dans les solennités de ce genre.

Vienne reprit peu à peu sa vie accoutumée; chaque pays emballa ses produits; le Prater se débarrassa des constructions qui l'avaient encombré, et le grand bâtiment, surnommé par un Allemand le *peigne à vingt-huit dents*, à cause de sa forme, tomba sous le marteau des démolisseurs.

Les innombrables brasseries et restaurants de tous les pays qui garnissaient le parc plièrent bagages; pour ceux-là seuls vraiment l'Exposition avait été la source d'un vrai profit.

CHAPITRE VII

PHILADELPHIE

Exposition universelle de 1876.

Les États-Unis, profitant du centenaire de la proclamation de leur indépendance, voulurent montrer aux yeux du monde ce qu'était devenue, en un siècle, une nation entreprenante et active, se gouvernant elle-même à l'aide d'institutions démocratiques.

Un immense territoire, généralement fertile, permettant les cultures les plus variées, baigné par deux mers, arrosé par les plus beaux fleuves de l'univers, doué de richesses minérales et métallurgiques uniques au monde, a certainement favorisé le rapide essor de la nation américaine. Mais que d'obstacles il lui a fallu vaincre cependant ! Que de périls à éviter ! L'immigration allemande et irlandaise d'une part, la plaie de l'esclavage de l'autre, ont souvent troublé l'équilibre de cette nation et lui ont même apporté le triste et navrant fléau de la guerre civile.

Malgré cela, l'agriculture, l'industrie et le commerce ont pris d'énormes développements, en même temps que l'instruction se répandait sur tous les points du territoire, et qu'une presse libre portait, par ses innombrables organes, la lumière et la discussion sur tous les intérêts, sur tous les droits, sur tous les abus, et entretenait l'amour de la patrie en glorifiant le génie et le travail.

Ce sont les glorieux résultats d'un tel état de chose que l'Exposition de Philadelphie avait voulu affirmer.

Elle traça, en effet, une des plus brillantes phases de la civilisation américaine ; sa place est marquée dans l'histoire des États-Unis.

Comme elle était destinée à célébrer le centenaire de l'indépendance, en même temps qu'à relier le nouveau monde à l'ancien, on avait choisi, pour cette solennité, l'ancienne ville, fondée par Guillaume Penn, célèbre non seulement par son illustre fondateur, mais par l'acte décrété, le 4 juillet 1776, qui déclarait l'indépendance de treize colonies anglaises, sous le nom de Confédération des États-Unis d'Amérique.

Depuis cette déclaration, que d'événements se sont accomplis : la ville de Penn a bien changé; ses rues alignées au cordeau, se coupant à angle droit, en font la ville la plus monotone et la plus régulière des États-Unis; tout, dans cette ville, est resté grave et décent. Mais on n'y voit plus un seul homme qui porte le costume traditionnel de Penn, pas une femme dont la tête soit enveloppée des coiffes blanches des Quakeresses. Ce qui domine comme monuments, ce sont les écoles et les temples des diverses sectes religieuses, qui ont fait élection de domicile sur le sol hospitalier de l'Union. Philadelphie est restée fidèle à son rôle philanthropique; ses hôpitaux, ses écoles de médecine sont dignes de leur vieille réputation.

Les bâtiments de l'Exposition avaient été élevés dans le parc de Fairmount, admirablement situé au bord d'une rivière navigable qui serpente au pied de collines boisées. Le terrain est accidenté, le site charmant. De vieux saules formaient des voûtes ombragées dans les parties basses, et les coteaux étaient couronnés de hauts sapins dominant des érables et des marronniers. La verdure, les rochers, les eaux vives, la nature avait tout prodigué à cet heureux coin de terre; et l'on n'avait eu qu'à y tracer des routes et des allées, construire des ponts et des kiosques, disposer des fontaines et des statues pour en faire une merveille.

L'enceinte réservée contenait environ deux cents palais, monuments, galeries, kiosques, habitations, constructions de tous styles et de tous pays.

L'Exposition proprement dite se composait de cinq grands bâtiments,

qui étaient : *le Palais de l'Industrie, la Galerie des Beaux-Arts, le Hall des Machines, le Hall de l'Agriculture et le Hall de l'Horticulture.*

De tous ces bâtiments, un seul fut conservé, c'est la galerie des beaux-arts, construite aux frais de l'État de Pensylvanie, et destinée à perpétuer le souvenir du Centenaire. C'était, du reste, le seul édifice qui offrît un caractère architectural.



PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le Palais de l'Industrie, qui était le bâtiment principal de l'Exposition, couvrait 21 arpents et demi de terrain. Il avait la forme d'un rectangle de 1,876 pieds (1) de long sur 464 de large. Au centre des côtés en longueur et des côtés en largeur, on avait élevé de larges pavillons ou tours carrées de 120 pieds de haut, qui, en rompant la monotonie des lignes

(1) Le pied équivaut environ à 33 centimètres.

droites, donnaient à ce bâtiment une élégance et une légèreté remarquables. De longues et larges arcades coupaient gracieusement chacun de ces pavillons.

Les façades des extrémités avaient une hauteur de 90 pieds, et les tours des angles étaient élevées de 75 pieds.

Au milieu du bâtiment, sur un espace d'environ 60 mètres carrés, on avait élevé une construction en forme de dôme avec quatre tourelles aux angles ; c'était le pavillon central, qui avait 1,832 pieds de long, 120 pieds de large et 70 pieds du sol au comble.

La construction était en fer, avec parois de bois et de verre. Jamais on n'avait vu un tel édifice pour les Expositions qui avaient eu lieu antérieurement, tant sous le rapport des dimensions, que sous celui de l'aménagement spécial. La lumière était si également distribuée, qu'il s'était élevé très peu de contestations, pour le choix des emplacements, entre les exposants.

La galerie des beaux-arts se trouvait au nord du bâtiment principal, dans un sens parallèle. Les matériaux employés pour cette construction étaient le granit, le fer et le cristal; le bois avait été exclu pour éloigner toute chance d'incendie.

Le bâtiment des arts mécaniques se trouvait au croisement des avenues Belmont et Elm. Une machine, de la force de 1,400 chevaux, y mettait en mouvement tous les outils exposés.

Le hall de l'horticulture a survécu à l'Exposition; il forme maintenant un des plus beaux ornements du parc Fairmount, l'orgueil des citoyens de Philadelphie.

Au nord de ce bâtiment se trouvait celui qui était réservé à l'exposition des produits et des instruments agricoles. On n'y avait employé que le bois et le cristal.

L'Exposition du Centenaire fut inaugurée le mercredi 10 mai 1876, avec un grand succès, par le général M. S. Grant, président des États-Unis.

Le cortège, composé des voitures dans lesquelles étaient le président et ses ministres et d'une escorte militaire, s'avança sur la route de l'Exposition, vers neuf heures, au milieu d'une foule énorme que le beau temps favorisait.

Arrivés devant le monument de l'Exposition, les soldats se disposèrent en lignes ; de grandes estrades avaient été préparées, et le corps diplomatique, les membres du Congrès des États-Unis, la Cour suprême, les juges, les gouverneurs des États, enfin, tous les membres officiels de l'Exposition y étaient installés. L'empereur et l'impératrice du Brésil étaient présents.

Quand le président apparut sur l'estrade, escorté des autorités, un orchestre de cent soixante musiciens entonna une marche triomphale du Centenaire, composée spécialement pour la circonstance par Richard Wagner, et acquise par la Commission, au prix de 250,000 francs. Puis l'évêque Matthieu Simpson fit une prière après laquelle fut chanté un hymne au Centenaire, composé par Wittier et accompagné par un chœur de mille voix.

M. John Wilsh, président du Conseil des finances du Centenaire, fit alors l'honneur des bâtiments à la Commission. Les constructions, au nombre de 190, avaient été érigées dans le délai d'une année, tant par les États que par les particuliers. Une cantate fut chantée par les chœurs. Un solo pour voix de basse fut admirablement exécuté.

Le général Hawley, président de la Commission du Centenaire, s'adressa alors au président Grant, et lui détailla les travaux faits pour la préparation de l'Exposition, travaux qui avaient duré vingt et un mois. Alors le président Grant se leva et adressa à l'assemblée le discours suivant :

« Mes Compatriotes,

» Nous avons cru opportun, à l'occasion de ce Centenaire, de réunir à Philadelphie, en exposition publique, les échantillons de ce que nous sommes arrivés à produire dans l'industrie, les sciences et les arts, ainsi que dans l'agriculture et le commerce. Nous pourrons ainsi nous rendre compte de ce que nous avons acquis et de ce qui nous manque. C'est un moyen aussi pour nous d'exprimer aux autres nations notre ardent désir de cultiver leur amitié, nous les avons invitées à nous envoyer des spécimens de leurs produits. Nous les avons disposés dans des conditions de parfaite égalité avec les nôtres. Nous envoyons nos sincères remerciements à ces collaborateurs qui ont répondu si généreusement à notre appel. Vous

jugerez, aujourd'hui, de la magnificence et de l'utilité de ces envois. Nous serons heureux de constater le plaisir que la vue de ces produits de toutes les nations vous procurera ; nous espérons que vous en retirerez de précieuses connaissances pratiques.

» Il y a cent ans, notre pays, tout neuf encore, dut s'installer graduellement. Il fallut d'abord appliquer nos ressources aux travaux de première nécessité, tels que constructions de toutes espèces, comptoirs, marine, docks, magasins, routes, canaux et machines. Les écoles, les asiles, les églises et les bibliothèques ne datent que de ce siècle; et pourtant, bien que surchargés par ces importants travaux qui ne pouvaient subir de retard, nous avons trouvé moyen de rivaliser avec les nations plus vieilles et plus expérimentées sous le rapport des sciences, des arts et des manufactures. L'Exposition vous en fournira la preuve.

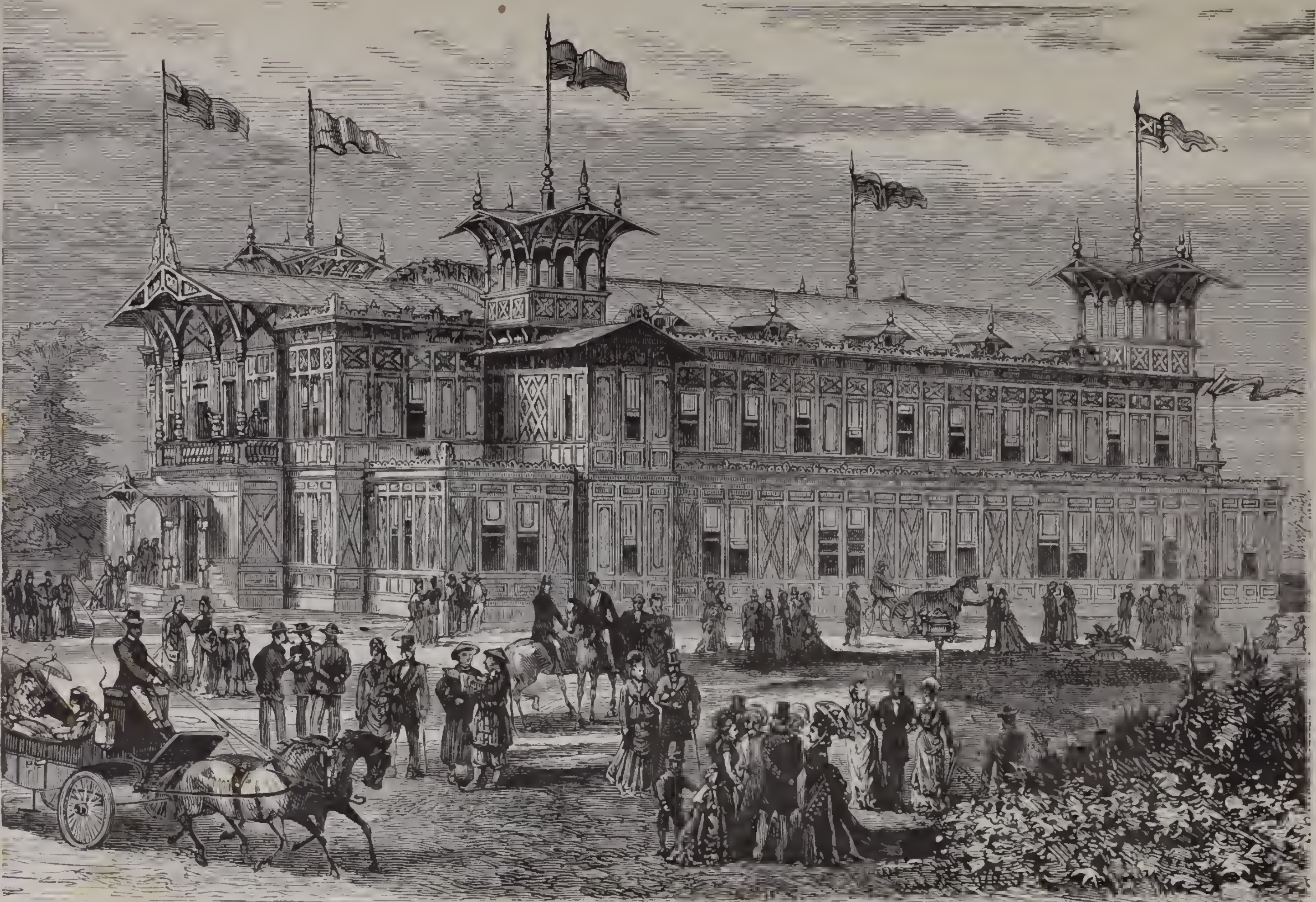
» Si nous sommes justement fiers du chemin parcouru, nous ne devons pas perdre de vue ce qui nous reste à faire. Nos progrès ont été assez grands pour qu'il nous soit permis de reconnaître le mérite où il se trouve.

» A présent, citoyens compatriotes, j'espère qu'une étude approfondie des produits exposés vous inspirera, non seulement de l'admiration pour le talent et le goût de nos amis des autres nations, mais encore vous donnera une légitime satisfaction de notre propre pays. Je vous demande votre bienveillante protection, ainsi que celle des honorables commissaires, pour veiller au succès de cette brillante Exposition, et faire que le séjour de nos visiteurs étrangers leur soit aussi agréable qu'utile.

» Je déclare l'Exposition du Centenaire ouverte. »

Le cortège continua ensuite sa route à travers les galeries, tandis que les airs nationaux de tous les pays étaient exécutés par des orgues. L'empereur et l'impératrice du Brésil reçurent une ovation des dames brésiliennes, quand le couple impérial passa devant la section de leur pays.

Enfin, on arriva à la galerie des machines, où tout était silence et repos. Tout le monde entoura la grande machine de 1,400 chevaux. Le président des États-Unis, l'empereur du Brésil et M. Corliss, le constructeur de la machine, montèrent à la plate-forme. Le président, ayant soulevé le levier de la soupape, l'empereur en fit autant de l'autre côté,



PAVILLON DU JURY

et l'on vit alors le grand balancier monter et descendre ; plus de 1,000 machines furent mises ainsi en mouvement, ainsi que plus de 8,000 mètres d'arbres de couche.

En ce moment, le sifflement de la vapeur, auquel se joignirent le carillon des cloches et les salves d'artillerie, annonçait au monde l'ouverture de l'Exposition internationale de Philadelphie.

Dans le bâtiment principal étaient disposés tous les produits des manufactures, et toutes les nations, à peu d'exceptions près, possédaient sur l'allée centrale une façade qui leur permettait d'étaler tous les trésors de leurs collections.

Voici la description sommaire des principaux envois qui occupaient la galerie principale :

Les États-Unis occupaient presque un tiers de l'espace. Les objets exposés couvraient environ sept arpents et étaient, pour la plupart, renfermés dans des vitrines d'une grande variété.

En parcourant ces longues avenues bordées de cases remplies d'objets de toute nature, d'une variété infinie, les yeux et l'esprit se fatiguaient. On ne se sentait reposé qu'en abordant la section française, dont l'uniformité de décoration faisait contraste avec le luxe déployé par les Américains. Toutefois, ceux-ci avaient fait preuve d'une grande fertilité de ressources, d'un génie original et d'une grande libéralité de dépenses. Dans cette dissemblance, qui avait su rester harmonieuse, malgré le mélange des couleurs et des formes, on retrouvait le reflet des mœurs américaines. C'était un des traits caractéristiques de l'Exposition américaine ; aussi pouvait-on dire qu'elle n'avait pas trompé les espérances qu'elle avait fait concevoir.

La section de la Grande-Bretagne et de ses colonies s'était abstenue de toute décoration. L'idée bien manifesté de ne pas détourner l'attention du visiteur se faisait sentir dans tout l'arrangement de son exposition. Ses objets principaux étaient la poterie, la vaisselle plate, la galvanoplastie, la reproduction des ouvrages d'art du moyen âge. La coutellerie de Sheffield était très importante. Çà et là on voyait des trophées représentant des étoiles et des soleils formés par des couteaux, fourchettes et cuillers.

Le Canada occupait presque autant de place que la mère-patrie. Québec,

Ontario, Manitoba, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, ainsi que la Colombie anglaise, étaient représentés. Les produits géologiques tenaient le premier rang. Les métaux et le pétrole étaient considérables. On montrait un cube de plomb de six pieds de côté, le plus gros qu'on ait vu. Il y avait du beau granit rouge du Nouveau-Brunswick. Les constructions navales comprenaient une longue série de vaisseaux de toutes sortes. Les spécimens de poteries communes égalant, disait-on, celles des célèbres fabriques du Strafordshire ; des cheminées de marbre faites à Montréal, d'un fini et d'une délicatesse de forme qui ne le cédaient en rien à celles qui se fabriquaient en Italie; des produits chimiques, des machines à coudre circulaires et autres modèles, des chaussures, des pianos et des cigares constituaient une vaste exhibition, aussi remarquable par sa variété que par son importance. Américains et Anglais en étaient surpris.

Victoria nous montrait les modèles des produits de ses mines d'or et quelques jolis ouvrages en cuivre. L'Australie du Sud envoyait principalement des produits de son sol. La Nouvelle-Zélande était représentée par des tableaux et des esquisses qui faisaient connaître les mœurs de ses habitants; le cap de Bonne-Espérance avait envoyé un choix de ses productions naturelles. L'Inde avait des spécimens de toutes les merveilles du musée indien; enfin, Londres et ses colonies y avaient également tous leurs produits.

Dans la section française, la place d'honneur avait été réservée à une magnifique cheminée en marbre noir de quinze pieds de haut, ornée de statues et de sculptures en bronze vert antique, rehaussées d'or. L'auteur était M. Marchand. Dans toute l'Exposition, rien n'égalait ce beau travail.

Le plus fourni et le plus attrayant des groupes était celui des porcelaines, il y avait quatre exposants de porcelaines et six de faïences et majoliques. Toutes les imitations de vieilles faïences étaient exposées dans un seul compartiment.

L'exposition de la porcelaine était en regard de celle de l'Angleterre, dont elle n'était séparée que par une large allée. La comparaison entre l'art des deux pays se présentait naturellement, et la critique, ainsi qu'il arrive souvent en matière de goût, n'était pas toujours d'accord.

La soie et le velours occupaient une grande place. Cette exposition était

disposée à part dans de grandes montres entourant un espace vide au milieu duquel se trouvait un large divan orné de coussins. La quantité des menus objets, désignés dans le commerce sous le nom d'articles de Paris, était naturellement considérable.

Le trait caractéristique de l'exposition allemande était la poterie provenant de la manufacture royale de Prusse. La littérature était représentée par un beau choix de livres. On remarquait l'étalage d'un fabricant de Hambourg, qui exposait quantité de défenses d'éléphants et de bois d'ébène.

Quant aux jouets, l'envoi était aussi important qu'on pouvait s'y attendre de la part d'un pays qui fournit le monde entier. La tannerie y tenait bien sa place. Le groupe des produits chimiques était extrêmement fourni. Deux grands fabricants de crayons se disputaient la palme pour l'élégance et la forme de leurs produits. La fabrique bavaroise d'étain en feuilles et de bronze avait fait un envoi remarquable ; impossible de donner le détail de tous les objets d'un usage domestique.

L'impression que laissait l'exposition de l'Allemagne dans la fabrication, c'est qu'elle préfère la solidité à la beauté, la forme étant subordonnée à l'utilité de l'objet ; bien que beaucoup d'articles fussent fort élégants, ils conservaient néanmoins une certaine pesanteur qui caractérise le goût allemand.

La section hollandaise était très ornée à l'extérieur, et les objets exposés à l'intérieur prouvaient combien l'art et l'industrie avaient atteint un haut degré de perfection dans ce pays. L'exposition brillait surtout par sa variété.

La Belgique offrait également un choix considérable d'excellents produits. Le groupe du fer et de l'acier n'était pas aussi important qu'on eût pu le prévoir, mais il était d'un grand intérêt. Il comprenait des barres de fer, des rails, des lingots d'acier, des charpentes et des ponts en fer, des roues, des clous, des vis, etc. L'exposition des armes était fort belle. Enfin toutes les industries provenant de ce laborieux petit royaume étaient dignes d'attention.

Le département de la Suède et de la Norvège était bien rempli. L'exposition de la Norvège se composait surtout d'œuvres diverses fort intéressantes et dignes d'étude.

La Suède montrait des aciers de tous échantillons, depuis une tringle

de quinze pieds de long, destinée à un marteau du poids de cinq tonnes, jusqu'à un miroir à main pour le boudoir d'une coquette. Les locomotives étaient nombreuses ; on en montrait une qui avait parcouru 187,759 milles anglais sans la moindre détérioration. Il y avait ensuite des quantités d'instruments de serrurerie en acier, des scies et autres outils du plus beau travail ; on y remarquait aussi d'élégants articles de coutellerie, des ciseaux, canifs, épées, etc. On voyait, entre autres objets, une montre d'un aspect étrange, renfermant des allumettes de sûreté. Les allumettes sont une importante branche du commerce suédois. L'industrie du bois découpé était représentée par un arc de quinze à vingt pieds de haut, fabriqué par des paysans.

L'exposition de porcelaines était très jolie ; la décoration de fleurs était très en usage et employée avec beaucoup de goût et de délicatesse. On voyait une élégante garniture de cheminée.

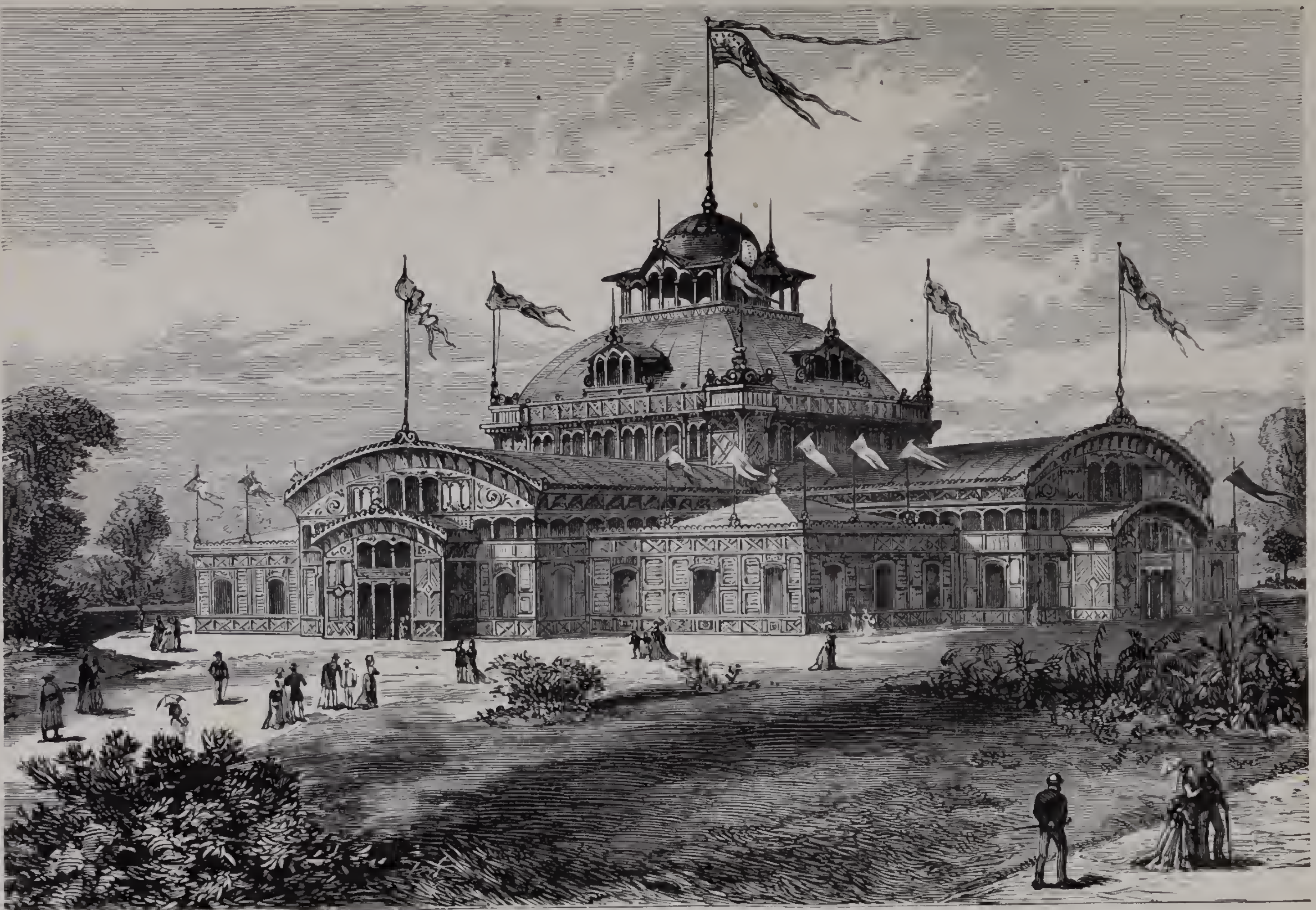
Une carte descriptive du royaume avec le plan topographique était chose fort remarquable. Ce qui ne l'était pas moins, c'étaient les modèles de fontaines en marbre de Pariau, qui se trouvaient dans les principales rues de Stockholm, lesquels proviennent des manufactures de Rostrands et Gustafsberg. Au travers de la principale avenue et séparée de l'exposition mentionnée plus haut, on en avait fait une autre composée principalement d'objets militaires : des petites armes, des cartouches, balles, fusils, caissons et divers équipements.

L'aspect de l'exposition austro-hongroise ne différait pas sensiblement de celui de l'exposition allemande. Le département était bien rempli et présentait une collection belle et variée, dont la description déjà donnée n'aurait aucun intérêt pour le lecteur.

L'Italie n'avait envoyé que des objets d'art aussi beaux qu'ils étaient précieux par leur grande valeur ; ils consistaient principalement en peintures, travail de métaux divers et poteries.

L'industrie de la Suisse est l'horlogerie ; cette république avait fait un envoi très remarquable de montres, d'outils très fins et de bois découpés. Son département était le mieux ordonné; il faisait le plus grand honneur aux délégués de la commission suisse.

L'Espagne montrait une collection très variée d'objets utiles et de magnifiques produits. On ne pouvait guère, d'après cette exposition, juger



PAVILLON DES TRAVAUX DE FEMMES

du caractère du peuple espagnol, tant elle était au-dessus de l'idée qu'on s'en fait généralement.

Les départements de la Chine et du Japon étaient fort intéressants. L'exposition chinoise était élégante, grotesque et pleine de fantaisie. Celle du Japon accusait un sens plus pratique. Plusieurs des manufactures japonaises présentaient une grande utilité et devraient tenir une plus large place dans le commerce du monde.

Si l'on avait jugé ces deux pays par leurs envois, la conclusion aurait été que le Japon était supérieur à la Chine par la variété de ses productions, et qu'il présentait des avantages plus nombreux pour les nations désireuses de nouer avec lui des rapports de commerce.

Le pavillon central offrait aux regards une composition des plus remarquables au point de vue artistique. C'était l'œuvre d'un artiste français, M. Camille Piton, lauréat des sections de peinture et d'architecture de l'École des beaux-arts de Paris. C'étaient quatre grands trophées formés d'emblèmes et de drapeaux distinctifs des nations, et dont chacun encadrait une peinture d'environ 9 mètres de hauteur et 10 de largeur. Ces trophées figuraient quatre parties du monde : l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

L'Europe était personnifiée par une belle femme qui tenait d'une main un thyrse, autour duquel serpentait un sarment de vigne, et de l'autre, une coupe pleine d'un vin généreux. Plus loin, Shakespeare, le grand poète, et Charlemagne, législateur et guerrier; l'un montrant les chefs-d'œuvre qui ont immortalisé son nom, l'autre appuyé sur son épée légendaire, avec ses *Capitulaires* qui se détachaient sur le fond. Une tête symbolique de cheval était dessinée au milieu du trophée.

L'Asie était représentée par une jeune et jolie bayadère de l'Inde, richement vêtue, couverte de broderies, de colliers et de bracelets, et tendant une coupe pleine des parfums de l'Orient. Au-dessous d'elle se détachait, sur un fond d'or, une tête d'éléphant encadrée dans un morceau d'architecture hindoue et entourée d'une guirlande de plumes de paon. Les deux personnages symboliques étaient Confucius et Mahomet, avec des sentences chinoises et des versets du Coran.

Une jeune esclave noire personnifiait l'Afrique. Elle soutenait d'un mouvement gracieux un plateau chargé de café. Au-dessous du trophée,

exclusivement égyptien, s'épanouissait un lotus. Ramsès et Sésostris, appuyés sur deux sphinx, étaient les deux figures choisies par l'artiste pour représenter cette partie du monde.

Pour l'Amérique, c'était une jeune Indienne qui tenait d'une main une tige de maïs, et de l'autre, une corne de buffalo remplie d'une liqueur écumante. Elle s'appuyait sur une enclume et sur une roue dentée. Les grandes figures, si connues et si respectées aux États-Unis, de Washington et de Franklin, décoraient le fronton.

En dehors de la galerie principale dont nous avons parlé, la galerie des machines offrait une *great attraction*. Le bâtiment, spécialement affecté aux machines en mouvement, mesurait 1,400 pieds de long sur 360 de large. Il contenait des machines à travailler les métaux, le bois, le verre, l'argile, les pierres, les tissus, le papier, la résine, ainsi que des machines à vapeur, à air comprimé et à gaz.

Dans une construction séparée se trouvaient les machines à travailler le cuir, et une suite de petits bâtiments renfermaient des machines spéciales.

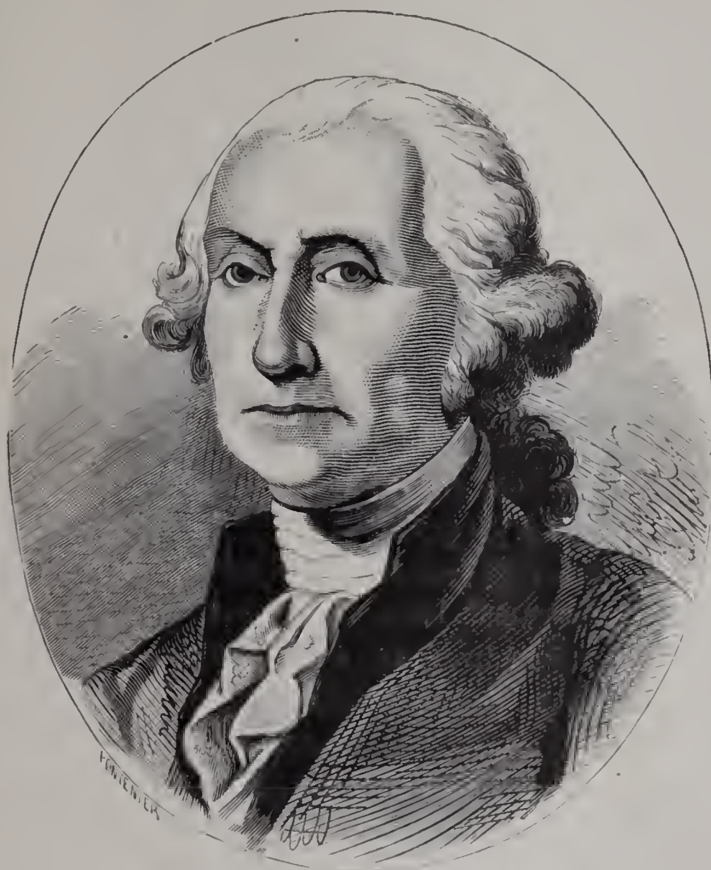
A l'extrémité sud du parallélogramme formant la galerie principale des machines, se trouvait l'annexe hydraulique; elle avait 208 pieds sur 210, avec un bassin de 60 pieds sur 106, autour duquel étaient rangées les pompes.

A l'extrémité de cette annexe était un autre réservoir élevé à 33 pieds du sol de la galerie, laissant échapper une cascade de 36 pieds de largeur. L'eau était élevée par quatre pompes à rotation, mues par une machine de 150 chevaux, laquelle donnait 30,000 gallons d'eau par minute.

Huit rangées d'arbres de couche étaient disposées dans la galerie. La plus grande partie avait la vitesse de 120 évolutions par minute. Une des lignes allait jusqu'à donner 240 évolutions: c'était celle qui mettait en mouvement les machines à travailler le bois, lesquelles occupaient la plus grande partie de l'extrémité occidentale de l'ailè sud. Avec les auxiliaires, la longueur des arbres de couche était évaluée à 10,400 pieds. Chaque rangée était de 650 pieds, et transmettait la force de 180 chevaux aux diverses machines en rapport avec elle.

Les plus grandes de toutes les machines exposées étaient celle de

Corliss, le grand moteur et l'important moulin à sucre envoyé par une maison de Glasgow. L'exposition d'outils de Henry Disston et fils était considérable. Elle consistait en scies, pour lesquelles ils sont connus du monde entier. Ils avaient deux vitrines de 48 pieds de long sur 20 de large, où se trouvaient des scies, des rabots, des équerres, des ciseaux et



WASHINGTON

autres outils. Sur ces deux montres reposait une immense arcade formée de 100 scies, nombre correspondant à l'âge de la nation. La clef de l'arc était formée de 13 scies, portant les noms des 13 États primitifs, et d'une scie circulaire avec 56 dents, correspondant au nombre des 56 signataires de la déclaration de l'Indépendance. Parmi les métaux

manufacturés, on remarquait une lime de 9 pieds de long, sortant des ateliers de Mac-Caffrey frères.

Quelques jours après l'ouverture de l'Exposition, on y installa un monument destiné à perpétuer le souvenir du Centenaire. C'était un coffre en fer avec vitrines à l'intérieur, que l'on fermerait le dernier jour de l'Exposition, pour ne le rouvrir qu'un siècle plus tard, c'est-à-dire en 1976. Il contenait des albums de photographies et d'autographes. Les membres de la commission, les hauts fonctionnaires de l'Exposition, les visiteurs de distinction, les étrangers y pouvaient inscrire leurs noms.

L'encrier et les plumes dont se servirent les signataires y furent également conservés. L'une de ces plumes fut offerte par le poète américain Longfellow.

La commission de l'Exposition disposait d'un corps de 1,000 gardiens, appelés « gardes du Centenaire, » qui étaient chargés de la police.

Malheureusement, malgré les surveillants, des tableaux et des statues subirent des injures graves, des dommages irréparables. Dans la section autrichienne, on trouva des tableaux troués et même lacérés; dans plusieurs autres sections, des statues furent barbouillées et des marbres brisés.

En Amérique, la femme joue un autre rôle qu'en Europe; elle veut être la véritable compagne de l'homme. Depuis quelques années déjà, elle avait abusé de ses prérogatives; elle avait fondé des journaux, porté des candidats à la députation, et dans certaines villes de l'Ouest, on l'avait vue voter et jouir de ses droits politiques égaux à ceux de l'homme. Le drapeau de l'émancipation commençait à flotter sur les principaux centres.

Dès que l'Exposition du Centenaire fut résolue, la commission des finances fit un appel à toutes les femmes de Philadelphie, les invitant à contribuer, selon leurs moyens, à la préparation de cette solennité nationale.

On répondit avec enthousiasme à cet appel. Des réunions, des parties de thé publiques atteignirent un résultat inespéré. Mais, comme toujours, la charité servit de prétexte, et couvrit de son manteau une foule d'extorsions qui jetèrent le blâme le plus vif sur cette étrange manière de procéder.

Quoi qu'il en soit, ces fonds arrachés à la bonne foi publique servirent

à construire le *Pavillon des femmes,* estimé environ à 7,000 livres sterling (175,000 francs de notre monnaie) et exclusivement réservé aux travaux féminins.

Le comité des femmes reconnaissait que l'aiguille, l'ancien instrument de torture de la couturière avec lequel elle mourait de faim, avait fait



FRANKLIN

place à une foule d'inventions nouvelles et perfectionnées. La machine à coudre a remplacé avantageusement pour elle son gagne-pain d'autrefois. Aussi la confection des vêtements et les divers ouvrages à l'aiguille ne figuraient-ils que pour mémoire et n'avaient-ils été admis qu'autant qu'ils possédaient un certain cachet artistique. Tout travail à l'aiguille n'ayant pas ce caractère avait été banni sans exception.

La distribution des récompenses eut lieu le 27 septembre 1876. Le système des récompenses qui fut adopté, fut tout différent de celui qui avait présidé jusqu'à ce jour aux Expositions universelles. Une seule médaille de bronze fut distribuée à tous les lauréats.

Une grande confusion fut le résultat de la communication faite par le secrétaire-général, M. Goshorn, qui eut l'honneur d'avertir que « la liste annoncée était imparfaite, et que la nouvelle liste ne serait pas prête au moment de la cérémonie. »

Aussi revit-on à Philadelphie la confusion qui avait existé à Babel. Il fut acclamé des noms qui représentaient le produit exposé au lieu d'indiquer le nom de l'exposant ; bien plus, les récompenses décernées aux Suisses se trouvèrent être données aux Espagnols.

Les erreurs furent nombreuses, et pour en effacer le triste souvenir, il fut distribué 12,000 médailles.

CLOTURE DE L'EXPOSITION

La cérémonie de clôture de l'Exposition du Centenaire eut lieu le 31 octobre. L'inclémence de la température fit renoncer au programme en plein air, et il fut décidé que la fête aurait lieu dans *Judges'Hall*. Une estrade fut élevée à la hâte dans cette petite salle ; les galeries reçurent tous ceux des musiciens et des choristes qui purent y trouver place, et les invités furent installés dans les espaces restés libres, les commissaires étrangers à droite, les commissaires américains à gauche. L'estrade était exclusivement réservée aux principaux administrateurs de l'Exposition, avec un fauteuil au milieu pour le président Grant.

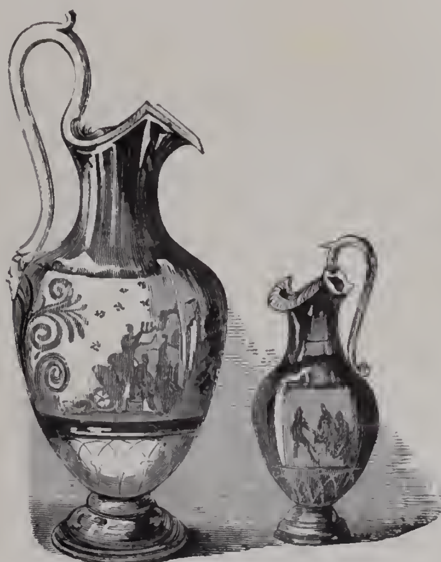
Un peu avant deux heures, le président Grant entra accompagné des secrétaires Fish et Cameron et du général Hawley. La musique joua : *Hail to the Chief !* et les assistants, se levant, applaudirent des mains et trépignèrent des pieds. Cette effervescence enthousiaste sembla amener un nuage sur le front du général Hawley, et l'on en connut bientôt la cause. Dès qu'il put se faire entendre, il conjura les assistants d'applaudir avec les mains seulement, attendu que, si les pieds se mettaient de la partie, l'architecte, qui connaissait mieux que personne la solidité du bâtiment,

redoutait une catastrophe. Cette observation calma les transports du public. Le discours de clôture fut prononcé par M. Morel, et le général Hawley annonça que le président Grant allait donner un signal télégraphique pour l'arrêt de la machine Corliss, et proclamer en même temps la clôture de l'Exposition.

Le Président s'était levé, et, au milieu d'un profond silence et du recueillement général, il prononça le discours suivant, remarquable par son laconisme.

« Je déclare l'Exposition internationale de 1876 close. »

Le signal d'arrêt fait par le Président avait été transmis par le télégraphe dans le bâtiment principal, et quelques secondes plus tard, le grand engin Corliss et toutes les machines dont il était le moteur cessaient simultanément de fonctionner.



POTERIES ANGLAISES

CHAPITRE VIII

PARIS

Exposition universelle de 1878.

Le maréchal de Mac-Mahon, nommé Président de la république le 24 mai 1874, voulut prouver à toutes les nations que la république est un gouvernement de paix et de concorde, et que, sous son égide, la France, vaincue dans les combats, avait reconquis par son travail et son industrie la position qu'elle occupait en 1867, situation qui l'avait rendue un objet d'envie et de jalousie pour les autres peuples.

Dans ce but, il décréta qu'une Exposition universelle s'ouvrirait à Paris le 1er mai 1878, et que les produits de toutes les nations seraient admis dans cette Exposition.

On délibéra longtemps sur l'emplacement à choisir; on proposa successivement : Saint-Cloud, Vincennes, les Tuileries, et on s'arrêta enfin au Champ de Mars qu'on devait réunir aux hauteurs du Trocadéro par un pont gigantesque.

Le Palais du Champ de Mars avait la forme d'un immense rectangle : à gauche, en regardant l'École militaire, était la grande galerie des machines françaises; à droite, celle des machines étrangères. Ces deux galeries parallèles et formant les grands côtés du rectangle étaient

absolument semblables, elles mesuraient 660 mètres de longueur sur 35 de largeur et 24 de hauteur. Elles étaient coupées transversalement par deux vestibules ayant 310 mètres de longeur et 25 de largeur.

L'intérieur du Palais, entre les galeries dont nous venons de parler, était divisé en trois grandes sections disposées comme il suit :

1° La section des produits français, faisant suite aux machines françaises.

2° La section des beaux-arts, occupant le milieu du Palais, et comprenant le jardin central et le monument de la ville de Paris.

3° La section des produits étrangers, entre la section des beaux-arts et la galerie des machines étrangères.

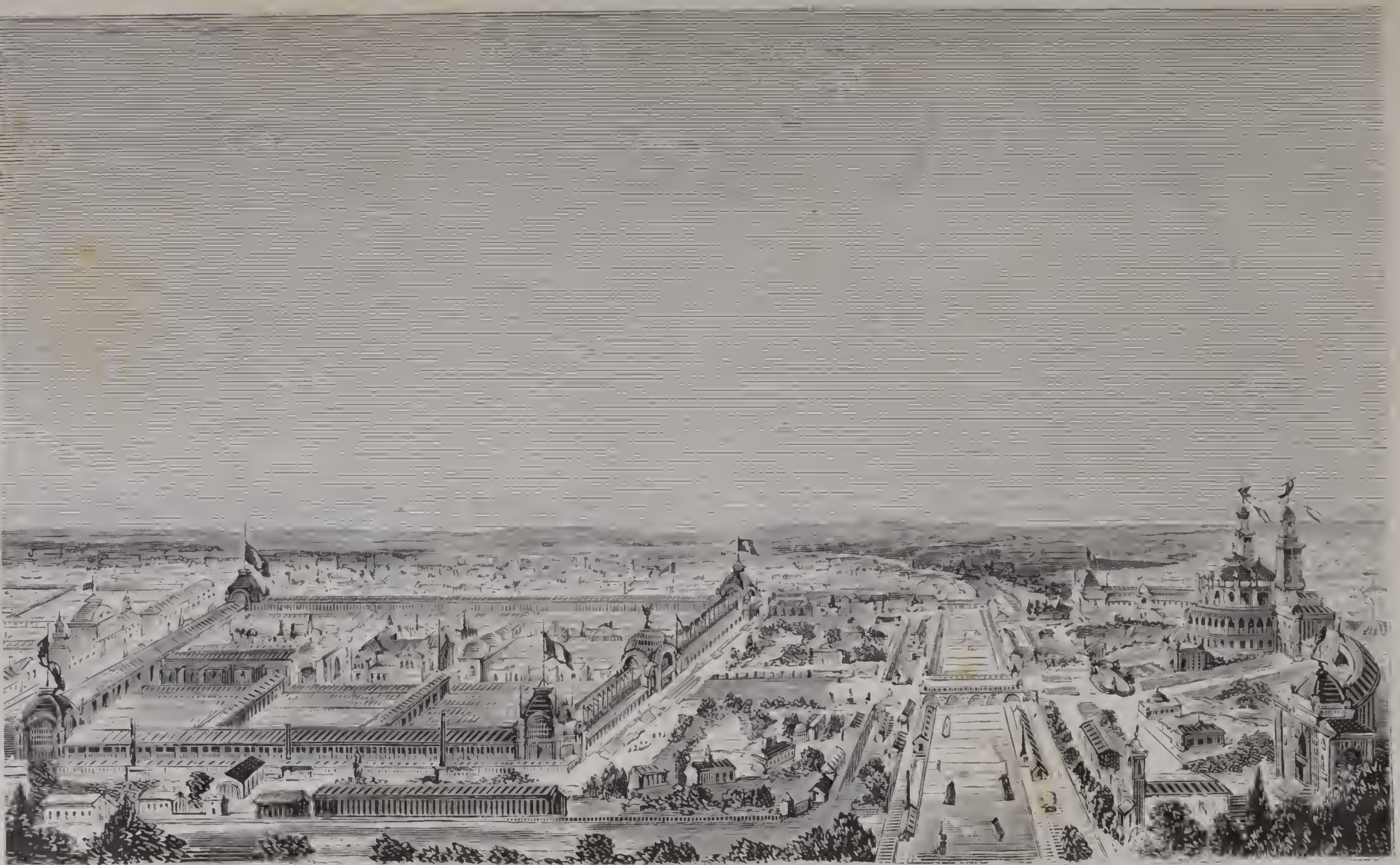
Ces trois sections formaient trois nouvelles galeries parallèles aux deux galeries des machines, et d'une longueur égale à celle-ci.

La section des beaux-arts, située dans l'axe du Palais, formait deux galeries, longues chacune de 230 mètres sur 25 de large et 12 mètres 50 de haut. Au centre se trouvait un jardin, au milieu duquel s'élevait le bâtiment de l'exposition de la ville de Paris, qui occupait ainsi la place d'honneur. Il résultait de ces dispositions que la moitié du Palais du côté de Paris était affectée à l'exposition des produits français, tandis que l'autre moitié du côté de Grenelle était consacrée aux expositions étrangères.

Le jour pénétrait dans l'édifice par les parois vitrées des galeries; l'air y arrivait par le sous-sol au moyen de 24 énormes conduits d'aérage, s'ouvrant extérieurement sur le pourtour du Palais. 3,000 colonnes de fonte réparties dans les sous-sols supportaient les planchers, et 1,650 autres piliers soutenaient les toitures, indépendamment de 270 gros piliers de fer formant les principaux points d'appui du monument. A chacun des quatre angles s'élevait un pavillon en maçonnerie, surmonté d'une coupole; la hauteur en était de 44 mètres. Au milieu de la galerie était un pavillon central d'une belle décoration et faisant face au Trocadéro.

20 statues, symbolisant les principales nations du monde, étaient adossées aux piliers du grand vestibule, du côté de la Seine; devant ce vestibule s'étendait une superbe terrasse de 22 mètres de largeur, à laquelle on accédait par sept perrons.

En avant de cette terrasse, et sur tout l'espace resté libre jusqu'au quai



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

d'Orsay, s'étendait un parc magnifique, ombragé d'arbres de toutes les essences, peupliers, marronniers, tilleuls, acacias, etc., avec rivières, rochers, grottes, pelouses et massifs d'arbustes de toutes sortes. Dans les terrains situés entre le parc et la Seine, étaient les bâtiments des nombreuses expositions particulières.

La berge était aménagée, comme en 1867, pour recevoir l'exposition maritime et fluviale.

L'exposition spéciale d'agriculture occupait l'espace compris, sur le quai d'Orsay, entre le pont de l'Alma et le Champ de Mars ; de vastes hangars avaient été construits spécialement pour cet usage.

Cinq entrées donnaient accès dans le Palais ; la première était située au pont de l'Alma ; la seconde, à l'angle du quai d'Orsay et de l'avenue la Bourdonnaie ; la troisième, en face l'avenue Rapp et la rue Saint-Dominique ; la quatrième, au carrefour des avenues Bosquet, La Motte-Piquet, Tourville et Duquenne ; enfin la cinquième, en face le pavillon de l'Ecole militaire.

L'immense Palais du Champ de Mars, y compris les annexes, donnait aux exposants une superficie de constructions couvertes d'environ 35 hectares.

Le palais du Trocadéro, destiné à survivre à l'Exposition de 1878 et à devenir un des principaux embellissements de Paris, avait été terminé pour le 1er mai, grâce à des prodiges d'activité.

Ce palais se compose d'une immense rotonde centrale flanquée de deux tours de 60 mètres de hauteur ; à droite et à gauche s'allongent, en hémicycle, deux élégantes galeries entrecoupées de petits pavillons et terminées par deux plus grands. Le dôme central recouvre une énorme salle circulaire de 50 mètres de diamètre, dite salle des fêtes et pouvant contenir 7,000 auditeurs et 400 exécutants. Cette salle, disposée en amphithéâtre, a 10 mètres d'élévation ; elle est très belle comme décoration, d'une grande simplicité ; mais malheureusement son acoustique laisse fort à désirer. Un orgue colossal de 12 mètres de hauteur en occupe le fond.

En avant du palais du Trocadéro, une cascade monumentale, rappelant un peu celle de Saint-Cloud par sa disposition, envoie ses eaux jaillissantes dans des bassins préparés pour les recevoir.

Plus de 2,000 ouvriers avaient travaillé sans relâche à l'installation du parc du Trocadéro. Les travaux de terrassement avaient été très difficiles, par suite de la configuration du sol; on avait su cependant en tirer un merveilleux parti, et dans les ombrages sortis de terre comme par enchantement, s'étaient construits : le palais algérien, le grand aquarium, le palais persan, la ferme japonaise, le café chinois, le pavillon des eaux et forêts, les maisons tunisiennes, etc., etc. Mais nous reviendrons en détail sur ces diverses constructions.

35 millions ont été dépensés pour la construction du Trocadéro, et il est malheureusement regrettable que la rapidité de ces travaux ait empêché de donner aux fondations la solidité nécessaire à la durée de l'édifice.

Les deux grandes sections de l'Exposition, le Champ de Mars et le Trocadéro, avaient été mises en communication par un passage de 24 mètres de largeur construit au-dessus du pont d'Iéna.

Lors de la mise au concours du projet d'Exposition, on avait eu l'intention de faire de ce passage une galerie couverte; mais cette disposition offrait divers inconvénients dont le principal était de masquer la façade du Palais du Champ de Mars vue du Trocadéro.

Le passage faisait saillie de 5 mètres environ de chaque côté de parapet du pont; il était formé d'un tablier métallique composé de 37 poutres placées en travers, et s'appuyant, non sur le parapet lui-même, mais sur des colonnes reposant sur les maçonneries du pont d'Iéna; chaque poutre pesait 6,000 kilogrammes. Le tablier était bordé de chaque côté d'un élégant garde-corps en fer ouvragé.

Mais revenons sur la décoration artistique du Trocadéro. La galerie extérieure qui entoure la salle des fêtes est pavée d'une élégante mosaïque; une gracieuse colonnade sert d'appui le long des promenoirs. Le grand balcon qui surmonte la cascade est orné des 6 statues suivantes : l'Europe, de Schœneverck; l'Asie, de Delaplanche; l'Océanie, de Moreau; l'Amérique du Nord, de Hiolle; l'Amérique du Sud, de Millet; l'Afrique, de Durand.

Sous les arches du balcon du premier bassin, on a placé l'Eau, par Cavelier, et l'Air, par Thomas. Enfin, aux angles du bassin inférieur se trouvent l'Éléphant, de Frémiet; le Bœuf, de Caïn; le Cheval et le Rhino-



TROCADÉRO

céros. Ces immenses statues dorées sont d'un effet grandiose sur les fonds de marbre rouge et blanc des vasques de la cascade.

La galerie supérieure du palais formant terrasse est garnie de trente statues allégoriques dont voici les noms : L'Architecture, la Musique, la Mécanique, la Photographie, l'Orfèvrerie, l'Industrie des métaux, la Physique, l'Agriculture, la Peinture, la Géographie, la Céramique, la Botanique, la Navigation, la Chimie, l'Industrie forestière, l'Ethnographie, la Minéralogie, la Sculpture, les Mathématiques, la Pisciculture, l'Imprimerie, l'Industrie des tissus, la Médecine, l'Astronomie, la Télégraphie, l'Art militaire, l'Éducation, la Métallurgie, l'Industrie du meuble et le Génie civil.

La coupole centrale est surmontée d'une statue colossale de la *Renommée* de M. Antonin Mercier. Cette statue en cuivre repoussé a 6 mètres de hauteur; elle couronne dignement l'œuvre de MM. Davioud et Boudais, architectes du palais, et donne au monument un caractère imposant.

La Renommée se tient debout, le corps appuyé sur la jambe droite, tandis que la gauche, rejetée en arrière, se perd dans les plis de l'étoffe. Le bras gauche, dans lequel sont passées quelques couronnes de chênes et de lauriers, s'étend en avant et semble arrêter d'un geste calme et grand les rivalités des concurrents et les appeler à la concorde. La main droite soutient une trompette qui semble proclamer le nom du vainqueur de ce grand tournoi pacifique.

L'inauguration de l'Exposition universelle de 1878 eut lieu le 1er mai, ainsi qu'on l'avait annoncé.

Au centre du palais du Trocadéro, immédiatement au-dessus de la cascade, s'élevait l'estrade d'honneur, couverte d'un dais en velours grenat et or. En arrière, on avait dressé un amphithéâtre garni de sièges destinés à la suite du maréchal, et, de chaque côté, la galerie de la rotonde avait été réservée pour donner accès à la tribune. Une longue file de troupes, double cordon impénétrable, allait du Trocadéro au Champ de Mars, de façon à laisser le passage libre au défilé du maréchal et de son escorte.

A deux heures moins un quart, les canons du Mont-Valérien tirent une salve de vingt et un coups. Au même instant, les tambours battent aux champs, les clairons sonnent, la musique de la garde républicaine

joue l'hymne de Gounod : « Vive la France! » C'est le maréchal de Mac-Mahon qui arrive.

Il fut reçu au bas du perron du vestibule d'honneur par le ministre de l'agriculture, le préfet de la Seine, le gouverneur de Paris et le commissaire général de l'Exposition, M. Krantz. Il se rendit ensuite dans le salon préparé à gauche du vestibule d'entrée, où devait avoir lieu la réception des princes étrangers et des membres du corps diplomatique. Le roi François d'Assise, le prince de Galles, le prince de Danemark, le duc d'Aoste, le prince Henri des Pays-Bas firent successivement leur entrée.

Après la formation du cortège, le maréchal se rendit dans la tribune d'honneur. Les tambours battirent de nouveau et le canon annonça la présence du chef de l'État, qui salua de droite et de gauche. Le ministre de l'agriculture prononça alors un discours résumant les grands travaux accomplis, les immenses difficultés vaincues. En terminant, le ministre prie le maréchal de déclarer l'Exposition ouverte.

Le maréchal de Mac-Mahon répondit en ces termes :

« Monsieur le Ministre,

» Je m'associe de grand cœur aux sentiments que vous venez d'exprimer, et je compte, comme vous, que notre Exposition aura un grand et légitime succès.

» Je vous félicite, vous et vos collaborateurs, du magnifique résultat auquel ont abouti vos efforts, et dont je suis heureux de rendre témoin le monde entier.

» Nous devons aussi remercier les nations étrangères d'avoir si complètement répondu à l'appel que leur a fait la France.

» Au nom de la République, je déclare ouverte l'Exposition universelle de 1878. »

A peine ces mots sacramentels étaient-ils prononcés, que la cascade jaillit de sa vasque, formant un rideau de perles miroitant sous les rayons du soleil. Les jets d'eau s'élancèrent, remplissant l'air d'une poussière



L'HORLOGE

argentée, à travers laquelle on apercevait la tribune, les brillants uniformes, les riches toilettes, etc. En même temps, les troupes présentaient les armes, les salves d'artillerie se succédaient pendant que la musique exécutait une marche triomphale.

Le maréchal et ses invités restèrent un instant à contempler ce coup d'œil splendide, puis le cortège se reforma et s'apprêta à parcourir l'Exposition. Le Président de la République marchait entre le prince de Galles et le roi François d'Assise; on atteignit ainsi le pont d'Iéna, tout le long duquel un tapis avait été tendu.

La foule n'était pas moins considérable au Champ de Mars qu'au Trocadéro, et ce n'était qu'à grand'peine que les troupes pouvaient l'empêcher d'envahir l'allée réservée au cortège. Les portes du grand vestibule d'honneur du palais étaient ouvertes et laissaient apercevoir les députés officiels des chambres, de la magistrature, de l'armée et des administrations publiques. Les membres de ces députations prirent place à la suite du cortège qui allait parcourir les galeries en commençant par la rue des Nations.

Devant chaque section, se tenaient les consuls et les commissaires étrangers. Les soldats suédois, ceux de la marine des États-Unis, les Espagnols, les Autrichiens étaient en ligne en grand uniforme. Les Chinois et les Japonais étaient aussi à leur poste et regardaient le défilé sans manifester beaucoup d'étonnement.

Le cortège s'arrêta au pavillon de la ville de Paris, où un buffet richement dressé attendait les visiteurs.

A l'entrée de l'exposition de l'Autriche-Hongrie, une troupe de tziganes exécuta la marche de Radcokzi.

Après une visite à la galerie des arts manuels, le maréchal sortit par la porte Rapp. La promenade officielle était terminée; l'Exposition était dès lors ouverte au public.

Entrons à notre tour par la porte monumentale qui s'ouvrait sur la terrasse et faisait face au palais du Trocadéro. Une horloge merveilleuse occupait le centre du vestibule; elle avait quatre faces avec cadran de 1 mètre 25 de diamètre, et formait un monument n'ayant pas moins de 7 mètres de hauteur. Le socle qui lui servait de base avait 2 mètres de hauteur, les faces étaient ornées de panneaux en bronze, représentant en

relief les attributs des arts et de l'industrie. A chaque angle, étaient des cariatides de bronze; chaque face était surmontée d'une corniche avec clochetons aux angles. Mais ce qui excitait le plus la curiosité, c'était le pendule suspendu à la voûte du monument et se composant d'un énorme globe terrestre, où les mers étaient représentées par une teinte bleu d'azur, et sur lequel se détachaient en relief sur un fond d'or les cinq parties du monde.

Suivant les règles de l'astronomie, ce globe pivotait autour d'un soleil formant le centre de la courbe qu'il décrivait, pour donner au mouvement d'horlogerie l'impulsion dont il avait besoin. Enfin, ce globe était entouré d'un large cercle d'or portant en relief les signes du zodiaque.

Toute la gauche du grand vestibule était occupée par les grands travaux de l'industrie française, entre autres la grande statue de Charlemagne, qui orne aujourd'hui le petit square du parvis Notre-Dame, et un immense trophée composé de tuyaux de métal, représentant toute l'industrie des usines Laveyssière.

Les diamants de la couronne étaient exposés dans un élégant pavillon vitré, autour duquel le public tournait assez rapidement sous la surveillance des agents de police.

La droite du vestibule était occupée presque complètement par le pavillon du prince de Galles. Cette construction, toute en bois découpé et sculpté, était faite dans le style indien et avait 50 mètres de longueur sur 10 de largeur et 12 de hauteur; elle se composait de deux pavillons d'angle formant avant-corps et reliés par une galerie; huit dômes surmontaient l'édifice et lui donnaient un caractère vraiment monumental. Dans ces vitrines, le prince de Galles avait exposé ses diamants et ceux de la couronne d'Angleterre, toute une collection d'objets rapportés de la Cochinchine : des aiguières, des services à thé et à café, des vases de toutes formes et de toutes dimensions en argent repoussé avec saillies en or, et arabesques toutes plus délicates les unes que les autres, ornées de palmes aux fines nervures qui rappelaient les dessins des châles de l'Inde ; puis des objets en filigranes, des selles en brocart d'or pour les éléphants, de superbes vêtements des rajahs, une pipe sans pareille, dont le fourneau était en or émaillé, constellé de diamants et d'émeraudes; des palanquins à panneaux d'ébène ; des animaux de marbre



STATUE DE CHARLEMAGNE

exécutés à la façon naïve, mais caractéristique des Hindous; des boîtes de sandal; des armes de tous modèles : fusils, poignards, armures damasquinées, boucliers incrustés de rubis, carabines à mèche et à rouet; les chars des princesses indoues, des selles de chevaux recouvertes de fleurs en or et en argent massif; des anneaux que les danseuses se passent à la cheville; les riches tapis et les étoffes les plus précieuses de l'Inde; telle était cette merveilleuse exposition dont l'installation avait coûté 150,000 francs.

Galeries des machines.

La grande galerie de gauche était consacrée aux machines françaises. On y voyait les laminoirs, les rabots mécaniques, les pompes de toutes sortes, les tailleries de diamants, les appareils pour l'extraction de la houille, les machines à peigner, à carder, à filer, à tisser le coton, le chanvre, le lin, la laine, la soie, etc.; les machines à coudre, les différents systèmes de presses autographiques, lithographiques, typographiques; les appareils de clicherie, les machines à composer; en un mot, tout ce qui concerne l'art de l'imprimerie.

La galerie parallèle consacrée aux machines étrangères offrait à peu près la même répétition, les mêmes procédés étant employés aujourd'hui dans les industries similaires de toutes les nations, les différences techniques de construction n'étant appréciables que pour les gens spéciaux.

Ces galeries, très intéressantes à visiter en semaine, où tous les instruments étaient en mouvement, l'étaient beaucoup moins le dimanche, où tout était immobile.

Galerie du travail.

La galerie du travail, qui faisait face à l'école militaire, était une des plus attrayantes et des plus mouvementées; à côté des dentellières normandes qu'on voyait agiter leurs nombreux fuseaux de leurs mains agiles, étaient les Hindous, fabricants de châles.

Sur des petits métiers, ces hommes, au teint jaune, aux grands yeux

noirs, aux mouvements félins, tissaient des petits carrés aux couleurs vives, aux dessins bizarres qui, réunis en nombre suffisant, forment les châles de l'Inde si recherchés pour leur souplesse et la richesse de leur coloris.

Plus loin, c'étaient les métiers Jacquart qui tissaient devant vous des rubans portant des inscriptions relatives à l'Exposition.

Une fabrique d'objets en celluloïde frappait l'attention des visiteurs; cette matière, peu connue alors et nommée pompeusement *ivoire minéral,* est en réalité composée principalement de camphre et de fibres de bois. On en faisait des coupe-papiers, des peignes, des billes de billards, des boutons de manchettes, des cadres de miroirs, une quantité de petits objets qui tentaient les passants et pouvaient s'acheter et s'emporter sur-le-champ.

La taillerie de diamants était non moins entourée; c'était une immense cage de verre dans laquelle on voyait le diamant, brut d'abord, traverser tous les degrés de son perfectionnement, par les mains de nombreux ouvriers, pour arriver à l'étoile brillante qui fait l'admiration de tous.

Les jouets, qui sont une des gloires de l'industrie parisienne, étaient représentés par la poupée nageuse qui faisait l'admiration et l'envie de tous les enfants. Figurez-vous une poupée en costume de bain, qui se remontait au moyen d'un mécanisme dissimulé dans les plis du vêtement; on plongeait ensuite dans l'eau la poupée, qui se mettait à nager pendant trois minutes environ avec des mouvements de grenouille très amusants. Il y avait aussi les oiseaux qui sautillaient de branche en branche en faisant entendre un gazouillement particulier; puis un modèle en raccourci du jardin d'acclimation : chèvres, moutons, paons, éléphant qui remuait sa trompe, autruche qui se baissait pour mettre son dos à la portée des petits cavaliers, etc., etc.

L'atelier des fleurs en émail était un des plus élégants de toute la galerie du travail; c'est une industrie essentiellement parisienne. N'est-ce pas bien hardi de vouloir imiter la grâce, la légèreté et les brillantes couleurs des fleurs avec une matière aussi peu maniable que l'émail? Cette industrie avait remporté une grande médaille d'or à l'Exposition de 1867.

Les fleurs artificielles ne le cédaient en rien aux fleurs en émail.



LA RUE DES NATIONS.

Sous les doigts agiles des ouvrières, apparaissaient des plantes de toutes espèces, destinées soit à l'ornementation des jardinières soit à la parure des dames.

Rue des Nations.

Sans nous arrêter à la description des produits contenus dans les six galeries parallèles aux galeries des machines, quelqu'intérêt qu'ils présentaient d'ailleurs, mais sur lesquels nous nous sommes déjà longuement étendu dans les descriptions des Expositions précédentes, nous passerons dans la rue des Nations, qui était la grande nouveauté de l'Exposition de 1878.

Dans cette rue cosmopolite, chaque nation se montrait à nous avec son génie propre. Les peuples les plus divers peuvent avoir des usines, des navires, des chemins de fer semblables, mais ils n'auront jamais une même architecture. Dans chaque pays, le mode de construction généralement adopté sera toujours en rapport avec les conditions de la vie, avec les nécessités du climat.

La rue des Nations, qui se composait des façades édifiées par chaque pays, en était un exemple frappant.

Pays-Bas. C'était un charmant édifice du XVI[e] siècle, tout bâti en pierres et en briques, type d'une ancienne maison hollandaise, telle qu'on en peut voir encore à Amsterdam et à La Haye.

Portugal. Bien que de dimensions restreintes, cette façade était une des plus curieuses de la rue des Nations; elle donnait un spécimen de l'architecture à la fois religieuse et militaire des XV[e] et XVI[e] siècles. On en avait choisi le motif dans le fameux monastère de Belem, un des monuments les plus remarquables du royaume. Le grand portail ogival, fouillé et dentelé comme une porte d'église, sombre et rébarbatif comme l'entrée d'un château fort, faisait le plus grand honneur à l'architecte. Entre les deux portes donnant accès à l'intérieur de l'édifice, se dressait la statue d'Henri de Bourgogne, le conquérant et le fondateur du royaume de Portugal; autour de lui, dans des niches disposées autour du porche et sur les contreforts, étaient, au lieu des statues de saints ornant les niches de l'abbaye de Belem, les statues de Vasco de Gama, d'Albuquerque, du Camoëns, de Pinto de Riberro.

Grèce. La façade grecque, mi-antique, mi-moderne, était un petit édifice polychrome à fond blanc, à nervures bleues, à frise rouge. La porte d'entrée, large et basse, de forme rectangulaire, suivant le style grec, s'ouvrait à droite de l'édifice, tandis qu'à la base de gauche, entre deux fenêtres étroites, était un piédestal de forme antique, supportant la statue de Minerve, protectrice d'Athènes. Au premier étage était une loggia s'avançant en forme de moucharabi et encadrée par deux colonnes d'ordre ionique. Le toit était en forme de terrasse.

Danemark. La façade danoise était en brique et en pierre blanche sculptée. C'était, paraît-il, un motif emprunté à la Bourse de Copenhague. De chaque côté de la porte d'entrée s'élevaient deux colonnes en stuc imitant le marbre ; le pignon, d'un aspect agréable, avait pour ornement principal deux belles cariatides entre lesquelles était sculpté l'écusson royal ; une pyramide en couronnait le fronton.

Amérique centrale et méridionale. Le bâtiment élevé par les États de l'Amérique centrale et méridionale était une élégante construction de style espagnol. Il se composait d'un corps principal à pignon et d'une galerie qui unissait la maison à une vaste tour carrée; cette construction ne donnait aucune idée des édifices indigènes de l'Amérique centrale et méridionale. Mais les galeries intérieures avaient racheté ce défaut par leurs décorations rappelant le style des monuments élevés par les peuples qui ont précédé les Européens dans ces contrées.

Annam, Perse, Siam, Tunis, Monaco et Saint-Marin. Les façades de ces différentes nations étaient ramassées sur un espace qui n'excédait pas 10 mètres. L'Annam n'avait construit qu'une grande porte de chêne, large, à voûte surbaissée, abritée sous une toiture presque chinoise, formée de tuiles demi-cylindriques. Les angles de cette porte étaient garnis de dragons ailés d'un vert intense.

La façade persane était un bâtiment étroit en forme de tour, que l'on reconnaissait facilement au lion d'or de son écusson, au soleil de son drapeau.

Siam n'avait qu'une porte percée sous une sorte de vestibule fermé par des portières en tapisseries. Seul, son écusson à l'éléphant blanc le faisait reconnaître.

Belgique. La façade de ce pays était une suite de bâtiments à hauts



FAÇADE GRECQUE

pignons, construits avec les pierres des carrières du pays. Les pierres gris-bleu, du Hainaut, en faisaient le fond et étaient rehaussées par des pierres blanches et noires, des briques rouges et quelques colonnes de marbres colorés et brillants, çà et là même par quelques dorures, particulièrement à la partie supérieure de l'édifice central. Un balcon de bois faisait saillie devant un des pavillons ; c'était la tribune des échevins. Les fenêtres étaient garnies, à l'ancienne mode, de vitraux enchâssés dans le plomb ; les écussons de toutes les provinces, que la réunion belge de 1830 a réunies en une seule nation, étaient peints sur la muraille.

La porte principale de cette façade donnait accès dans les salles de l'exposition ; c'était une œuvre remarquable, digne de la place qu'elle occupait à la fois comme produit industriel et comme souvenir de quelques-uns des plus beaux monuments de la renaissance dans les Flandres. Les panneaux des deux battants étaient entièrement empruntés à la porte de l'hôtel de ville d'Audenarde, aux stalles de l'église Sainte-Gertrude de Nivelles et à d'autres édifices de Bruges, de Bruxelles, etc.

Suisse. La façade suisse était très simple, elle avait l'aspect d'une porte de forteresse et représentait de loin le type architectural de la ville de Berne au XVIe siècle. Cette façade était en pierres grises, et avait, comme principal ornement, une grosse horloge sur le timbre de laquelle deux chevaliers frappaient les heures. De grandes fenêtres étaient garnies de vitraux du XVIe siècle ; une toiture, en forme d'arche, recouvrait l'édifice et terminait l'ensemble. En haut des deux piliers de la porte était peint l'écusson qui porte la croix helvétique entre deux lions pour support, et au-dessus des fenêtres les écussons de tous les cantons confédérés.

Russie. La façade russe était une des plus importantes comme développement, une des plus pittoresques et peut-être la plus intéressante ; c'était une reproduction à peu près exacte du palais de Kolomna, dans les environs de Moscou, palais où naquit Pierre le Grand. Cette façade avait 40 mètres de développement et se composait de cinq corps de bâtiment construits en bois de sapin.

Autriche-Hongrie. La section autrichienne et hongroise n'avait pour façade, sur la rue des Nations, que deux pavillons carrés réunis par une colonnade ; cette colonnade formait un portique de neuf arcades dont chaque retombée de voûte venait s'appuyer sur un entablement que sup-

portaient deux colonnes accouplées en pierre blanche. Cette construction ne manquait pas de grandeur; c'était aux arts qu'elle était consacrée. Sous le portique étaient exposées les statues de Michel-Ange, Beethoven, Albert Dürer, etc. Sur l'entablement, des statues étaient dressées et allégeaient le bâtiment. Le défaut de cette construction était de n'avoir point le caractère du pays qu'elle représentait.

Espagne. Les architectes avaient emprunté, pour élever cette façade, les plus beaux motifs de l'Alhambra, de l'Alcazar de Séville, de la grande mosquée de Cordoue, des palais de Tolède, de Valladolid, etc. La construction centrale reproduisait les merveilleux portiques de l'Alhambra dont les frêles colonnes soutiennent au-dessus du vide des façades entières tapissées de sculptures qui imitent des fleurs, des nœuds, des pierreries, des mosaïques divisées en mille combinaisons géométriques. Les pavillons d'angles étaient deux diminutifs des tours comme en possédaient les demeures seigneuriales des Maures.

Chine. La façade représentait une maison des bords du fleuve jaune; elle n'avait qu'un rez-de-chaussée. Les demeures chinoises, même les plus opulentes, ont rarement plus d'un étage. C'était un bâtiment carré, noir, quadrillé de blanc, surmonté d'un couronnement en bois noir, découpé à double toiture relevée sur ses angles; au milieu s'ouvrait une large porte, peinte en rouge vermillon et ornée de boutons très saillants de même couleur; au-dessus était une plaque oblongue, entourée d'attributs variés, et portant une inscription en caractère chinois, sans doute le nom du propriétaire. Au faîte de la toiture se tordaient des poissons et des dragons, le tout couronné par le drapeau national.

Japon. La façade de ce pays n'était en quelque sorte composée que d'une porte en bois de sandal avec ferrure en bronze; sur les murailles de chaque côté de la porte, se trouvaient deux plans, l'un représentant la ville de Yeddo, l'autre une carte du Japon; au-dessus de ces cartes étaient deux fontaines où l'eau s'échappait d'un lotus et s'écoulait dans une vasque de porcelaine du pays.

Au-dessus de la porte s'élevait un écusson de bois de sandal, au milieu duquel se trouvait le mot Japon encadré dans une large bordure finement sculptée, représentant des animaux fantastiques : des dragons, des chimères, etc.

Italie. Parmi les édifices les mieux réussis de la rue des Nations était la façade italienne qui avait 35 mètres de longueur; l'aspect en était des plus pittoresques et gracieux. C'était une grande galerie ouverte, comprenant cinq entrées principales avec des encadrements et des pilastres décorés de festons, de bouquets de fleurs, de rubans, d'armoiries, de statues et de tapisseries. C'était une réminiscence de la fameuse loggia de Florence. Une belle mosaïque couvrait le sol.

Suède et Norvège. Une seule façade avait été élevée, à frais communs, par les deux peuples; c'était une maison de bois en forme de chalet, construite en bois de sapin rouge pour les encadrements et en sapin blanc pour les cloisons.

États-Unis. La façade de cette construction était plus que simple, et faisait penser à une gare de chemin de fer ou à un restaurant plutôt qu'à une habitation privée; c'était un bâtiment formé de trois blocs, un très allongé formant rez-de-chaussée, un autre moins étendu pour le premier étage, et le troisième cubique, servant de terrasse. Pour unique décoration, le pavillon blanc, rayé de rouge et étoilé, abritant sous ses plis les écussons des États de l'Union américaine.

Angleterre. Cinq pavillons formaient l'exposition anglaise. Le premier était un bâtiment à deux étages du style des maisons riches de l'époque de la reine Anne.

Le second, et en même temps le plus important comme étendue, reproduisait en diminutif la façade d'un château que le prince de Galles possède en Angleterre du style dit du règne d'Élisabeth, et qui correspond comme genre à nos règnes Henri IV et Louis XIII, c'est-à-dire aux constructions en briques avec bordure de pierre blanche. Ce bâtiment n'avait pas qu'une façade; il formait une maison complète, un petit palais de repos pour le prince et la princesse de Galles, meublé avec un luxe et un confortable véritablement anglais.

Les trois pavillons offraient peu d'intérêt.

Les galeries des beaux-arts.

Les galeries réservées à l'exposition des beaux-arts occupaient la partie centrale du palais du Champ de Mars, et se composaient de deux séries de

pavillons, séparées entre elles par le jardin central et le palais de la ville de Paris.

Deux entrées monumentales se dressaient en bordure de ce jardin; chacune d'elles était composée de trois grandes arcades en plein cintre avec écusson portant les mots : *peinture, architecture, sculpture.*

L'entrée de la galerie, s'étendant du côté de la Seine, était formée d'un portique avec colonnes d'ordre ionique couronné d'une statue allégorique et de motifs d'architecture très réussis. Les deux arcades de côté étaient ornées de magnifiques faïences d'un grand effet.

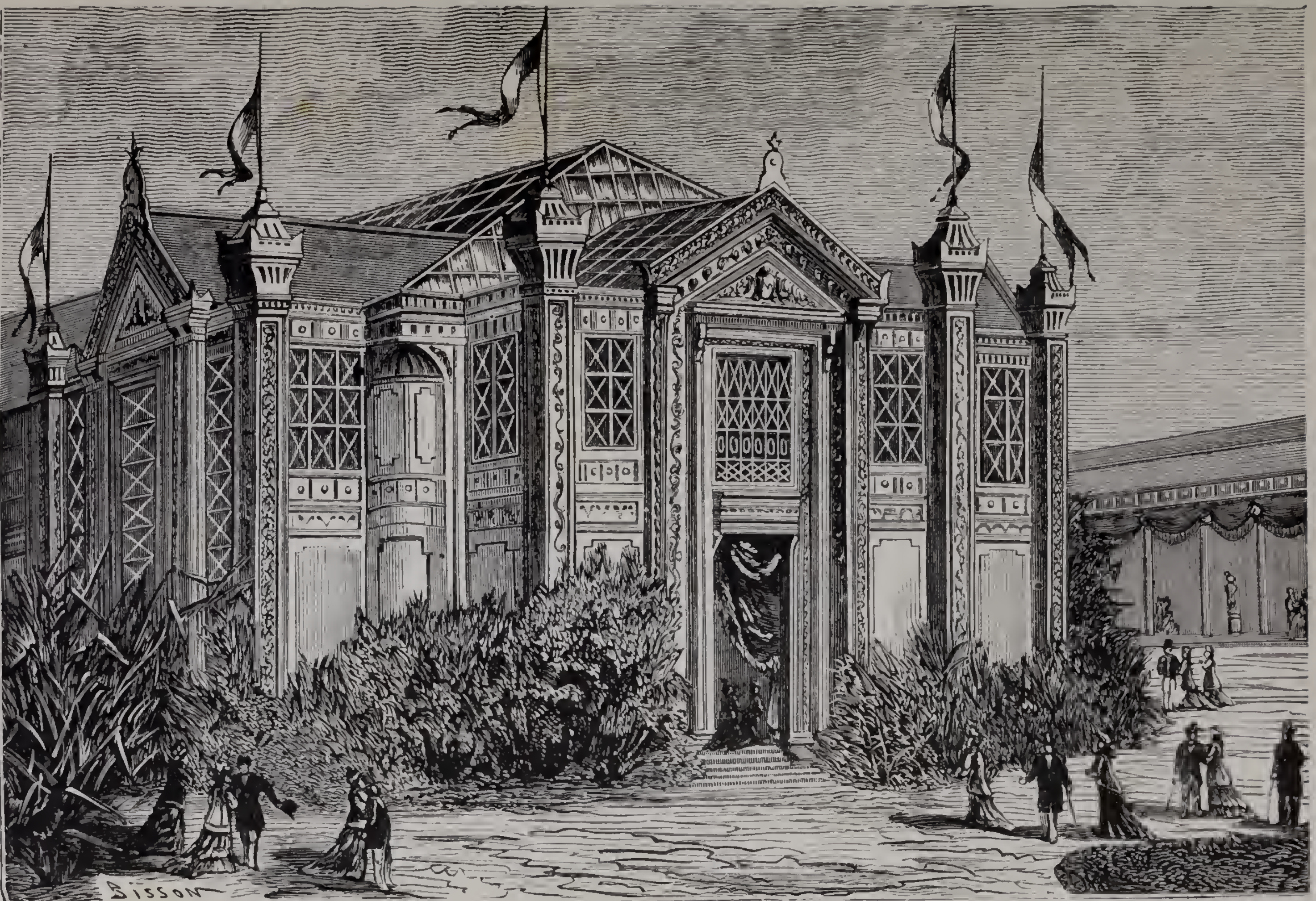
L'entrée des pavillons, du côté de l'École militaire, était identique dans son ensemble à celle que nous venons de décrire; l'ornementation seule en était différente.

Ces entrées, avec leurs décorations grandioses, donnaient aux visiteurs un avant-goût des richesses et des merveilles qui les attendaient lorsqu'ils en auraient franchi le seuil.

La question de la participation de l'Allemagne à notre Exposition et le refus opposé tout d'abord par le gouvernement allemand souleva un *tolle* général; on disait que l'Allemagne, exclusivement militaire et épuisée par ses victoires, était incapable de prendre part honorablement à la lutte pacifique où la conviait l'industrie française.

A la dernière heure, sur les instances des artistes allemands, l'empereur Guillaume avait consenti à ce que son empire fût représenté dans la galerie des beaux-arts. L'envoi de tableaux militaires fut interdit, et le gouvernement français répondit à cette courtoisie prudente par une mesure analogue. La France, du reste, avait bien fait les choses; parmi les salles consacrées aux beaux-arts des pays étrangers, l'Allemagne eut la première et la plus belle, celle qui se trouve à l'extrémité du palais qui regarde l'École militaire.

L'organisation de cette Exposition avait merveilleusement utilisé l'espace qui lui avait été attribué. Dans cette vaste pièce carrée, ornée de deux portes en bois noir style renaissance, les sculptures s'élevaient du milieu de massifs formés de plantes exotiques; les tableaux étaient rangés sans trop de profusion. Au centre de la salle, une immense table était couverte de tout ce que l'Allemagne produit de plus soigné comme eaux-fortes, lithographies, gravures sur bois, sur cuivre, sur acier.



PAVILLON DE LA VILLE DE PARIS

Nous ne citerons pas les objets d'art de ce pays, pas plus que ceux des autres contrées dont le nombre était considérable ; nous dirons cependant que l'Italie s'était montrée supérieure à toutes les autres nations par ses sculptures, ses marbres merveilleux.

Le pavillon de la ville de Paris.

Ce pavillon dont les façades principales faisaient face aux entrées du palais des Beaux-Arts, se composait d'un large portique surmonté d'un fronton avec écusson aux armes de la ville. Cet édifice, tout en fer et en brique, était destiné à l'exposition des divers services de la préfecture de la Seine :

Beaux-arts et travaux publics;

Archéologie ;

Eaux et égouts;

Enseignement primaire et professionnel.

C'était un édifice de 100 mètres de long sur 35 de large et 17 de hauteur. Cet espace, bien que considérable, était insuffisant pour la quantité d'objets qu'on y avait installés; l'éclairage en était mauvais, et l'on y voyait à peine les plans, les dessins, les photographies qui y étaient exposés et qui offraient un grand intérêt.

Après la fermeture de l'Exposition, ce pavillon a été démoli et reconstruit dans les Champs-Élysées, entre le palais de l'Industrie et le quai où il sert aux expositions annuelles d'horticulture et autres.

Les jardins du Champ de Mars.

Devant la grande façade du palais, au bas du grand perron, s'étendait un grand tapis vert bordé de larges allées. Le long de ces allées s'échelonnaient les petits bâtiments d'expositions particulières, des statues, des fontaines, des massifs de fleurs. La célèbre tête de *la Liberté éclairant le monde*, fragment du phare donné par la France aux États-Unis, était un des grands objets de curiosité du jardin; on y faisait littéralement queue; un escalier montait à l'intérieur de cette tête, et des sièges étaient installés dans le nez de la statue.

Le pavillon dans lequel étaient établis les produits métallurgiques du Creusot, était un des plus visités. Les abords se faisaient remarquer par un portique babylonien qui n'était autre que la reproduction exacte d'un colossal marteau-pilon, ayant une force de pression égale à 72,000 kilogrammes. Autant le vrai pilon est terrible, autant il est docile sous la main de l'homme; il glisse modérément selon la volonté du mécanicien et atteint le corps le plus délicat, une noisette, si l'on veut, sans l'écraser. Dans l'intérieur du pavillon, on voyait un bloc d'acier du poids de 110,000 kilogrammes; tout à côté était une bande de blindage pour navire du poids de 65,000 kilogrammes; une machine, destinée au navire *le Mitho*, d'une force de 2000 chevaux; une locomotive d'une grande élégance de forme, etc.

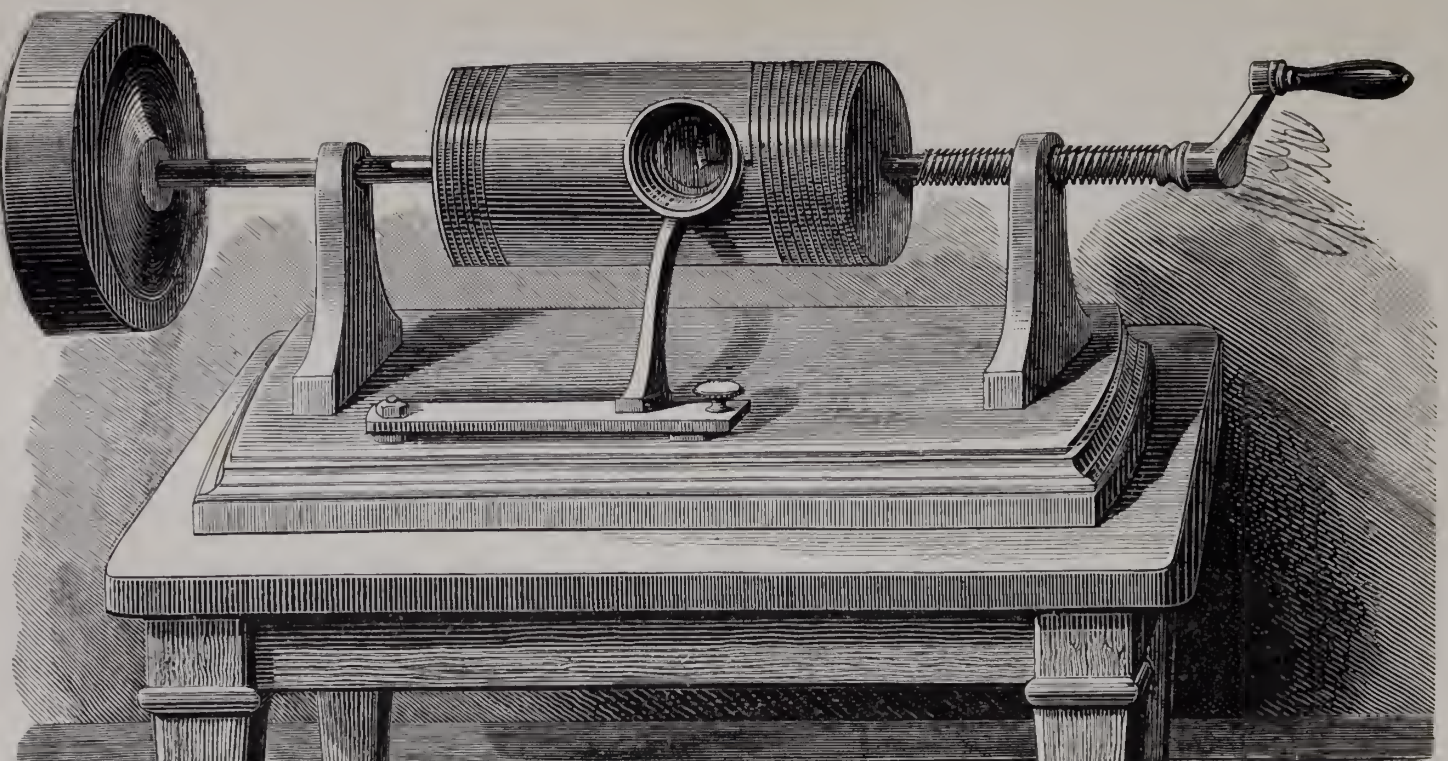
Au centre du pavillon était exposé le plan en relief de l'établissement. Cet ouvrage, exécuté à une réduction de 2 millimètres par mètre, représentait les bâtiments d'habitation et d'exploitation, les dépendances et les terrains cultivés du Creusot.

Ce n'étaient pas seulement les produits merveilleux de la métallurgie qui faisaient la curiosité du public dans cet établissement; on y voyait avec le plus vif intérêt les dispositions règlementaires des écoles fondées pour les enfants des deux sexes de cette localité, écoles fréquentées par plus de 4000 élèves.

Dans une vitrine étaient exposés des ouvrages de couture faits par les filles des ouvriers. En un mot, tout le Creusot intellectuel était représenté dans ses deux extrêmes : d'un côté par les machines, et de l'autre par le tableau sur lequel le maître commence à faire épeler les premières lettres à ses élèves.

A côté de l'école était un modèle d'une maison d'ouvrier; il n'y a rien d'inutile dans cette habitation, et il n'y manque rien de ce qui est nécessaire. L'unique étage est assez élevé pour que l'humidité du sol ne soit pas à redouter; le logement se compose d'une cuisine et de quatre pièces; au-dessus est un vaste grenier; à côté de la maison, un jardin.

La Compagnie d'*Anzin* avait exposé le fac-similé d'une mine de charbon. Une projection montrait les établissements de la surface. Des coupes faisaient voir l'intérieur des puits, des galeries et des chantiers



LE PHONOGRAPHE

d'exploitation; la disposition des couches de houille, les moyens de roulage, etc.

L'exploitation des mines sera toujours une industrie à part : ces puits profonds, ces sombres galeries, ces ouvriers qui descendent dans les entrailles de la terre quand le soleil se lève et ne remontent que lorsqu'il est couché, ces chevaux qui vivent à plusieurs centaines de mètres au-dessous du niveau du sol, occupés à traîner des wagons et qui ne revoient jamais la lumière du jour; cette œuvre souterraine qui s'accomplit à la clarté d'une petite lampe; le danger du travail; le courage et l'insouciance de l'ouvrier, insouciance du danger qui est trop souvent la cause des épouvantables accidents qui arrivent dans les mines, tout cela forme un tableau qui frappe l'imagination. On serait curieux de vivre un instant de cette vie mystérieuse, et c'est ce qu'on pouvait faire sans risque et sans fatigue en visitant l'exposition de la Compagnie des mines d'Anzin.

Le long de l'avenue la Bourdonnaie s'étendaient les grandes annexes contenant les matériels des chemins de fer, la carrosserie, les télégraphes, les matériels des usines agricoles, le filage, le tissage, etc.

Sur la façade qui regardait l'École militaire, étaient les restaurants des différents pays. Dans l'espace réservé entre ces restaurants et la galerie du travail, se trouvaient disséminées des expositions diverses dont les plus intéressantes étaient les grosses cloches et les carillons.

Le gros bourdon, du poids de 6.175 kilogrammes, était destiné à l'église de l'abbaye de Fécamp; on l'entendait tous les jours à l'Exposition, et ses vibrations puissantes attiraient tous les visiteurs qui se groupaient ensuite autour du campanille en bois renfermant les 46 cloches du grand carillon, fondu et organisé pour la cathédrale de Perpignan.

Ce carillon présentait une particularité fort intéressante : les carillons sont généralement joués au moyen d'un gros cylindre armé de pointes semblable à ceux des boîtes à musique; ils donnent les mêmes airs tant que le pointage du cylindre n'est pas changé. Le grand carillon de l'Exposition, au contraire, se jouait comme le piano à l'aide d'un clavier sur lequel un pianiste, fût-ce un enfant de douze ans, pouvait promener ses doigts et jouer tous les airs possibles.

On avait déjà vu des carillons à clavier, mais il causait à l'artiste une

fatigue inouïe dans tous les membres, car il était obligé de fournir la puissance motrice nécessaire au tirage des battants de cloches souvent très gros, et, pour y suffire, il frappait des pieds et des poings sur des leviers en bois. Par le nouveau système dû à M. Bollé, la force motrice est fournie, soit par un moteur à vapeur, soit par un moteur à gaz, soit par deux manœuvres; il s'agit de la mettre à la disposition de l'artiste, et l'inventeur y est parvenu par une très heureuse idée.

Le mécanisme se compose d'un cylindre cannelé circulairement que l'on fait tourner rapidement. Dans les cannelures sont placés des quarts de cercle ou secteurs, en nombre égal à celui des cloches composant le carillon; ces secteurs sont très rapprochés du cylindre, mais ne le touchent pas. Le clavier est posé en avant du cylindre et un peu en contre-bas, chaque touche en face du secteur correspondant. Ces touches ont leur appui au vingtième de leur longueur; elles supportent par les petits bouts de petits leviers à encliquetage garnis de galets qui soutiennent les secteurs. Ceux-ci sont mis en communication avec les battants des cloches correspondantes au moyen de fils de fer munis de tendeurs et d'équerres de renvoi. Les battants sont maintenus à 45 millimètres du point qu'ils doivent frapper.

Le cylindre, mis en mouvement, n'entraînera d'abord aucun secteur; mais dès qu'un pianiste vient à toucher d'un doigt léger les notes du clavier, les petits galets appuyant dans les cannelures du cylindre, qui tourne sous la vigoureuse impulsion d'un manœuvre, les secteurs sont immédiatement entraînés, tirent les fils de fer et, par suite, les battants des cloches. A la fin de leur course, ces secteurs poussent les encliquetages; alors les galets se trouvent dégagés de la pression des touches, et les secteurs et les battants reprennent leur place.

En remontant le long de l'avenue Suffren, on trouvait les annexes des expositions étrangères : la Hollande avec ses liqueurs; la Belgique avec ses mines; la Russie avec ses magnifiques écuries et ses beaux chevaux; l'Autriche avec son tonneau gigantesque, son auberge hongroise où la musique des tziganes attirait la foule; l'Italie avec ses marbres, ses terres cuites; la Suède et la Norvège avec leurs bois bruts et travaillés; les États-Unis et l'Angleterre avec leurs métiers à tisser, leurs machines agricoles, leurs matériels de chemin de fer, etc.

Dans les jardins de la grande façade, l'Espagne avait installé un curieux pavillon qui aurait pu s'appeler le temple du nectar. Le pinceau d'un coloriste aurait pu seul donner une idée de l'aspect chatoyant produit par l'ensemble des milliers de bouteilles qui y étaient disposées avec tant d'art, qu'on se serait cru en présence des plus riches vitraux.



EDISON

Qu'on se figure, en effet, l'enceinte d'un sanctuaire dont la voûte, les colonnes, le parvis seraient un assemblage composé de vitraux de toutes nuances avec des reflets d'or; il fallait s'approcher beaucoup pour s'apercevoir que cet effet était dû à de simples bouteilles habilement disposées selon la couleur du liquide qu'elles contenaient. Rien n'avait été laissé au

hasard dans cet ingénieux arrangement; tout, jusqu'à l'étiquette, la capsule de chaque bouteille, avait été l'objet d'un sujet de classement spécial. Des guirlandes de raisin, aux grains énormes, se croisaient, s'enchevêtraient de la voûte aux colonnes, qui avaient elles-mêmes la forme de grappes immenses; qu'on ajoute à cela de grandes glaces, qui, de chaque côté et au centre, reflétaient les mille feux lancés par ces bouteilles aux liquides colorés, et l'on se figurera aisément l'impression ressentie en présence de cet aspect vraiment féerique.

Une grande annexe contenait tout le matériel de secours aux blessés : ambulances mobiles, tentes d'hôpital, wagons formant un train d'ambulance complet avec dortoirs, pharmacie, cuisine, chambres de chirurgiens, etc., objets de pansement, le tout portant la croix rouge de Genève.

C'était la paix à côté de la guerre, car à peu de distance se voyaient tous les engins meurtriers d'invention moderne : les canons monstres, les torpilles, les obus explosibles, etc.

Avant de quitter le Palais du Champ de Mars, parlons des deux merveilleuses découvertes du siècle, le *téléphone* et le *phonographe*. Ces deux inventions nous venaient d'Amérique. L'inventeur véritable du téléphone était M. Graham-Bell; celui du phonographe, M. Edison.

Le téléphone est devenu maintenant d'un usage journalier et pratique; il s'emploie même pour les grandes distances. Celui qui a été établi entre Paris et Bruxelles fonctionne régulièrement.

A l'Exposition, les visiteurs se pressaient plus particulièrement autour du phonographe dont l'accent nasillard les amusait beaucoup. Cet instrument n'a pas encore trouvé son application pratique; mais à la manière rapide dont marchent aujourd'hui la science et l'industrie réunies dans un commun effort, on doit espérer que cette invention ne restera pas un simple objet d'amusement et de curiosité.

Jardins du Trocadéro.

Franchissant le pont d'Iéna et laissant l'exposition du *Génie civil*, où étaient classés les nombreux spécimens de l'art de l'ingénieur, ponts, viaducs,



PAVILLON DE L'ALGÉRIE

tunnels, phares, jetées, etc., pénétrons dans les jardins du Trocadéro ; l'administration des forêts y avait élevé une maison qu'on aurait dite détachée de quelque village norvégien. Tout y était en bois, jusqu'aux chevilles qui tenaient la place des clous ordinaires.

A l'intérieur, les murs étaient décorés de panoplies formées d'échantillons de bois classés d'après leur usage dans l'industrie. Une autre panoplie réunissait tous les outils qui servent à abattre l'arbre, à façonner le bois ; puis une collection de sabots de toutes les provinces françaises, depuis les gros sabots du garçon de ferme jusqu'aux coquets sabots de Bourg.

Ce charmant pavillon, tout en bois découpé, reposait sur un rocher où s'attachaient des lierres et des mousses, d'où sortaient des fougères et autres plantes forestières ; une petite cascade, s'échappant d'une fissure du roc, complétait la décoration du côté de la Seine.

Autour de cette construction régnait une terrasse avec balustrade en bois, et, de distance en distance, des panneaux en treillage formant piliers soutenaient une marquise également treillagée. Trois sortes de bois avaient été employées dans la construction de ce pavillon : le chêne, le sapin rouge et le sapin blanc; la couverture elle-même était faite d'écailles de chêne et sapin alternées.

Près de la porte d'Iéna se trouvait le *Palais algérien*, dont la porte principale était une copie du portail de la célèbre mosquée de Sidi-bou-Médine à Tlemcen, avec son riche encadrement d'arabesques et de faïences émaillées. Aux quatre angles du palais s'élevaient quatre grosses tours carrées percées de fenêtres moresques et terminées par des couronnements dentelés. L'une de ces tours, de 30 mètres de hauteur, reproduisait le minaret, aujourd'hui en ruines, de la mosquée d'El-Mansoura.

Avant d'entrer dans le palais, on remarquait deux grandes tentes arabes dressées sur la gauche : sous l'une, des indigènes fabriquaient des babouches, tandis qu'on leur préparait du café dans un coin; l'autre servait d'abri aux turcos et aux spahis chargés du service d'honneur du palais.

La porte principale donnait accès dans un vestibule surmonté d'une élégante coupole sculptée à jour, recouverte de vitres coloriées qui répandaient une lumière douce et mystérieuse. A l'intérieur, les salles d'exposition étaient disposées en galeries, dont une à jour, formée d'arcades supportées par des colonnes torses, s'ouvrait sur un jardin composé de palmiers,

de lauriers-roses et d'arbustes particuliers à l'Algérie, au milieu desquels s'élevait une fontaine jaillissante.

En parcourant les galeries, on trouvait des chênes lièges, des gerbes d'alfa, des feuilles de tabac, des poteries indigènes, des tapis, et, dans un coin de la galerie de gauche, une famille d'autruches empaillées avec une collection d'œufs. Plus loin, des coraux, des bijoux et de beaux objets d'onyx.

Un rocher, surmonté d'un kiosque élégant, indiquait aux visiteurs l'emplacement de l'aquarium d'eau douce. Cet aquarium a été conservé, et l'on y fait, en grand aujourd'hui, l'élevage des saumons destinés au repeuplement de nos rivières. On pénètre dans cet aquarium par des escaliers rustiques; de grands viviers renferment les habitants, tels que carpes, brochets, anguilles, etc.

Dans les jardins opposés s'élevaient les constructions étrangères, d'abord l'*exposition japonaise* avec ses petites maisons, son lac en miniature peuplé de salamandres, ses poulaillers où prenaient leurs ébats les célèbres coqs lutteurs, enfin son jardin où s'épanouissaient de magnifiques pivoines indigènes et où se dressaient d'immenses parasols ornés de lanternes rouges et blanches. Une jolie porte en bois sculpté donnait accès dans l'enclos.

En quittant le Japon, les visiteurs admiraient les pavillons de la *Suède* et la *Norvège*, peu différents de ceux qu'on avait vus dans les Expositions précédentes, mais intéressants à visiter parce que l'aménagement intérieur était authentique et avait ce cachet indigène qui a toujours un grand charme.

Tunis avait son exposition tout près de celle de la Suède; c'était d'abord le *bazar tunisien* très simple extérieurement, se composant d'un vestibule donnant accès dans une espèce de *hall* autour duquel se groupaient les pièces d'habitation; les murailles étaient revêtues d'une sorte de marqueterie de mastic, coloré et verni, à dessin moresque multicolore, d'un effet original et gai. Au milieu, un petit bassin avec jet d'eau; au fond, un salon de réception, garni de tapis et de portières en étoffes tunisiennes, meublé de divan bas, de petits meubles en marqueterie, en bois laqué, supportant des narghilés, des aiguières et un brasero en cuivre gravé.

A côté était le *café tunisien*, où quatre musiciens nègres, juchés sur une petite estrade, faisaient entendre leurs airs nationaux. Tout autour était un véritable bazar de l'Orient avec nombre de petites cases affectées



INTÉRIEUR ORIENTAL

chacune à un genre de commerce spécial. Des Tunisiens en costume national vendaient aux visiteurs les éternels bibelots orientaux : colliers de corail, bracelets et cassolettes, bourses en velours brodé d'or, pipes

et porte-cigares, babouches de cuir et de velours, chapelets de la Mecque, amulettes de toutes natures, bonbons, pastilles du sérail, etc.

De tous les palais ou pavillons des différentes nations érigés au Trocadéro, le *pavillon persan* était sans contredit celui duquel on emportait la plus profonde impression. Ses dispositions intérieures, la richesse de son ameublement, la profusion d'or, d'argent, les constellations diamantées de la salle principale faisaient croire aux contes des *Mille et une Nuits*.

La salle principale de ce palais enchanteur avait l'air d'être taillée dans un diamant gigantesque; c'était un jeu perpétuel de lueurs venant du plafond creusé en coupole. C'est au moyen de petits miroirs triangulaires appliqués, à l'aide de la colle particulière nommée *scrich*, sur le plâtre, façonné en mille saillies prismatiques pareilles aux facettes des diamants, que l'on avait obtenu ces murs resplendissants. Les fleurs, les tapis, les vitraux s'y répercutaient en mille feux ; on aurait dit des poignées de pierreries, des pléiades d'étoiles. Les plus riches tapis couvraient le parquet; les vitraux provenaient des verreries de Goum, tout l'ameublement venait de Téhéran.

Ce salon principal était la reproduction exacte de celui qui existe dans le palais d'Échété-Abad. Dans la salle du bas, où un petit jet d'eau murmurait au milieu d'un bassin, les murs étaient revêtus de plaques de faïence décorées d'arabesques et de fleurs provenant de Téhéran. Les faïences de la Perse sont très remarquables et presque aussi recherchées que celles de la Chine.

Cette nation occupait un assez vaste emplacement avec de grandes galeries couvertes de toits rouges surmontés d'oriflammes jaunes. Des palissades en bambous entouraient l'édifice; un salon d'honneur, encombré de meubles de laque, de porcelaines, d'éventails, de parasols, de soieries splendides, de toutes les merveilles fantaisistes de l'art chinois, était gardé par deux guerriers en faïence, la lance au poing, se menaçant réciproquement, en faisant les contorsions les plus grotesques.

Avant d'entrer dans le palais du Trocadéro, disons un mot de la remarquable exposition des tulipes de Hollande : une vaste corbeille de 12 mètres de diamètre avait été plantée de 10,000 tulipes appartenant aux plus riches collections des amateurs hollandais. Cette corbeille n'était pas un des moindres attraits des jardins du Trocadéro.

Palais du Trocadéro.

Dans les galeries mêmes du palais avaient été placées les collections de l'art rétrospectif. Grâce au concours d'amateurs éclairés et généreux, on avait pu former un musée étonnant par sa variété autant que par sa richesse. L'antiquité y avait sa place, l'époque préhistorique elle-même



FAÏENCES CHINOISES

n'y avait pas été oubliée, mais le moyen âge et la renaissance y étaient le plus complètement représentés.

Tapisseries, étoffes, armes, émaux de Limoges, faïences de Rouen, bois sculpté, vieux ivoires, manuscrits enluminés, cristaux anciens, statuettes, tout appelait l'attention des érudits et des curieux. Il y avait là les éléments d'une histoire de l'art et d'une histoire de l'industrie. Parmi la remarquable collection des manuscrits se distinguait la *Guirlande à Julie*. C'étaient deux cahiers de vélin absolument pareils, dont chaque

feuille contenait une des plus belles fleurs, peinte en miniature par Robert, et accompagnée d'un madrigal composé par les meilleurs poètes qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet. Le grand Corneille s'était chargé du lis, de la jacinthe et de la grenade.

Ce manuscrit avait été donné, le 1er janvier 1641, à Mlle Julie d'Angennes marquise de Rambouillet, par M. de Montausier.

La section étrangère de l'art rétrospectif était curieuse à plus d'un titre. L'Égypte, l'Inde, le Japon, dans une suite de peintures d'une grande naïveté, nous montraient des scènes de leur vie privée à différentes époques. La Belgique avait exposé des vieux meubles sculptés, des violons de Stradivarius, des tapisseries flamandes; l'Espagne, des costumes nationaux, des armes de Tolède et une série d'ébauches de Goya, l'un de ses peintres les plus originaux; les Suédois, des groupes pittoresques en cire, représentant des scènes de l'existence intime des habitants de leurs diverses provinces.

Une grande partie des mannequins, qui ont figuré aux différentes Expositions de Paris, nous ont été donnés par leurs propriétaires et ont formé la base du musée ethnographique que l'on voit maintenant dans l'aile droite du palais, l'aile gauche étant consacrée au musée des moulages.

Dans une des tours du palais était installé un ascenseur qui, en quelques minutes, vous hissait à une hauteur de 61 mètres, soit 5 mètres seulement de différence que les tours Notre-Dame. De la terrasse sur laquelle on descendait, on avait une vue splendide et très variée ; d'un côté, l'Exposition tout entière se déroulait devant vous; de l'autre, le cours de la Seine et tous les monuments de Paris se détachaient en silhouettes dans la brume lointaine; en continuant à tourner autour de la plate-forme, on apercevait le bois de Boulogne et le mont Valérien.

L'ascenseur qui fonctionne encore aujourd'hui se compose d'une chambre vitrée dans laquelle se placent les visiteurs, et qui est solidement fixée sur une énorme tige de fer creux et formée de tronçons réunis bout à bout; cette tige, polie, régulière, s'enfonce dans un cylindre creux dont elle ne remplit pas exactement la cavité, de façon qu'il y ait un vide entre cette tige et son enveloppe.

La chambre des voyageurs, en s'élevant, glisse entre quatre colonnes

creuses dans l'intérieur desquelles se trouvent des chaînes garnies de contrepoids qui sont attachées après les parois de la chambre, et qui, au moyen de poulies placées à la partie supérieure de l'édifice et sur lesquelles elles s'enroulent, descendent quand l'ascenseur monte et quand il descend.

Ces chaînes et leurs contrepoids font équilibre au poids de la chambre, du piston et de tous les accessoires.

La force qui le fait mouvoir est la pression de l'eau que l'on fait arriver,



PORCELAINES JAPONAISES

sous la grosse tige de fer, dans le cylindre dans lequel il plonge. Un distributeur permet d'ouvrir alternativement et de fermer les orifices d'introduction et de sortie de l'eau ; une corde, passant à travers le fond de la chambre vitrée, est à la disposition de celui qui conduit l'appareil, de sorte que l'on peut à volonté monter, descendre, s'arrêter à n'importe quelle hauteur.

L'eau étant compressible, c'est le moyen le plus pratique, le plus commode et en même temps le plus économique pour la transmission de la force à de grandes distances ; elle est de plus inélastique, qualité qui lui

permet de transmettre immédiatement la pression à laquelle elle est soumise, ce qui écarte toute crainte d'accident.

L'ascenseur a supprimé la fatigue qu'auraient causée les 400 marches



VASE DE SÈVRES

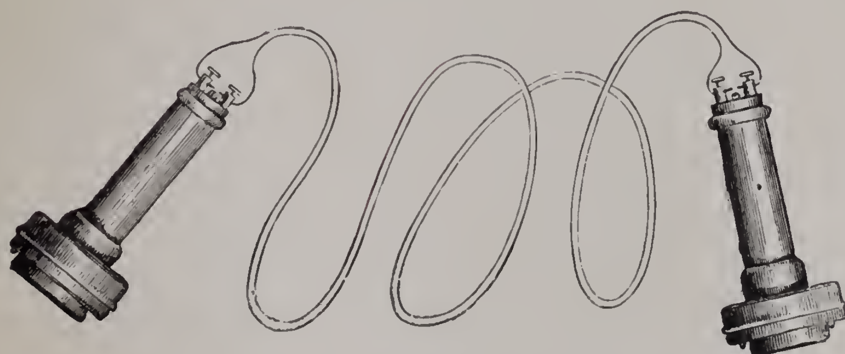
qu'il fallait gravir pour arriver au sommet de la tour, et son prix modique permet à tous de l'utiliser.

Ne quittons pas le Trocadéro sans dire un mot des grandes fêtes musicales internationales qui ont eu lieu dans la grande salle des fêtes. L'école

russe est une de celles qui eurent le plus de succès, et le compositeur Michel Glinka, qui y fit jouer *la Vie pour le czar*, remporta un vrai triomphe.

L'Exposition universelle de 1878 eut le sort de ses devancières ; elle finit sans bruit, sans cérémonie, le 10 novembre; elle avait duré 194 jours. Le total des recettes avait été de 12,653,746 francs.

Comme résultat financier, c'était un vrai désastre; mais les Expositions universelles ne sont pas des questions d'argent : c'est une école d'instruction pour les peuples, c'est l'avenir de la fraternité universelle des nations de l'ancien et du nouveau monde.



TÉLÉPHONE GRAHAM-BELL

CHAPITRE IX

AMSTERDAM

Exposition universelle de 1883.

L'Exposition d'Amsterdam ne devait être tout d'abord qu'une simple Exposition « coloniale et nationale. » Grâce aux efforts d'un Français, M. Agostini, le cadre fut agrandi, une ambition légitime s'empara des esprits placides de la Néerlande, et ce fut bel et bien une Exposition internationale, dans le sens le plus large, qui eut lieu dans la « Venise du Nord. »

Aux attraits nombreux et variés qu'offrit cette exhibition aux touristes du monde entier, vinrent s'ajouter encore les éléments de curiosité qui sont spéciaux à ce pays de Hollande demeuré, surtout pour la France, quelque peu mystérieux. Derrière ses digues protectrices, cette cité d'Amsterdam a un caractère pittoresque, une originalité intense.

Le palais de l'Exposition, qui couvrait à lui seul une superficie totale d'environ 60,000 mètres carrés, fut édifié au milieu d'un parc artificiel dessiné à la française, qui s'étendait en arrière du musée royal, sur de vastes terrains qui font partie des nouveaux quartiers d'Amsterdam et dont l'abord est des plus faciles.

La façade, très originale et très belle, était l'œuvre d'un architecte français, M. Fouquiau. Elle se composait de deux grandes tours carrées, surmontées de figures de divinités indiennes, disposées en forme de

pyramides. D'énormes éléphants taillés dans les soubassements de ces tours, que reliait l'une à l'autre une immense tenture rouge, semblaient les supporter. Des mâts, au pied desquels des lions étaient accroupis, soutenaient cette tenture.

La porte franchie, on pénétrait dans les grandes galeries et les galeries latérales de l'Exposition. Dans ces galeries étaient groupés, par sections, les produits des diverses nations. La Hollande d'abord et ses riches colonies; puis la France, qui y occupait une place très importante; la Belgique, qui, par l'importance de son envoi, avait droit à la troisième place; l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, l'Allemagne, l'Espagne, la Chine, le Japon, etc.

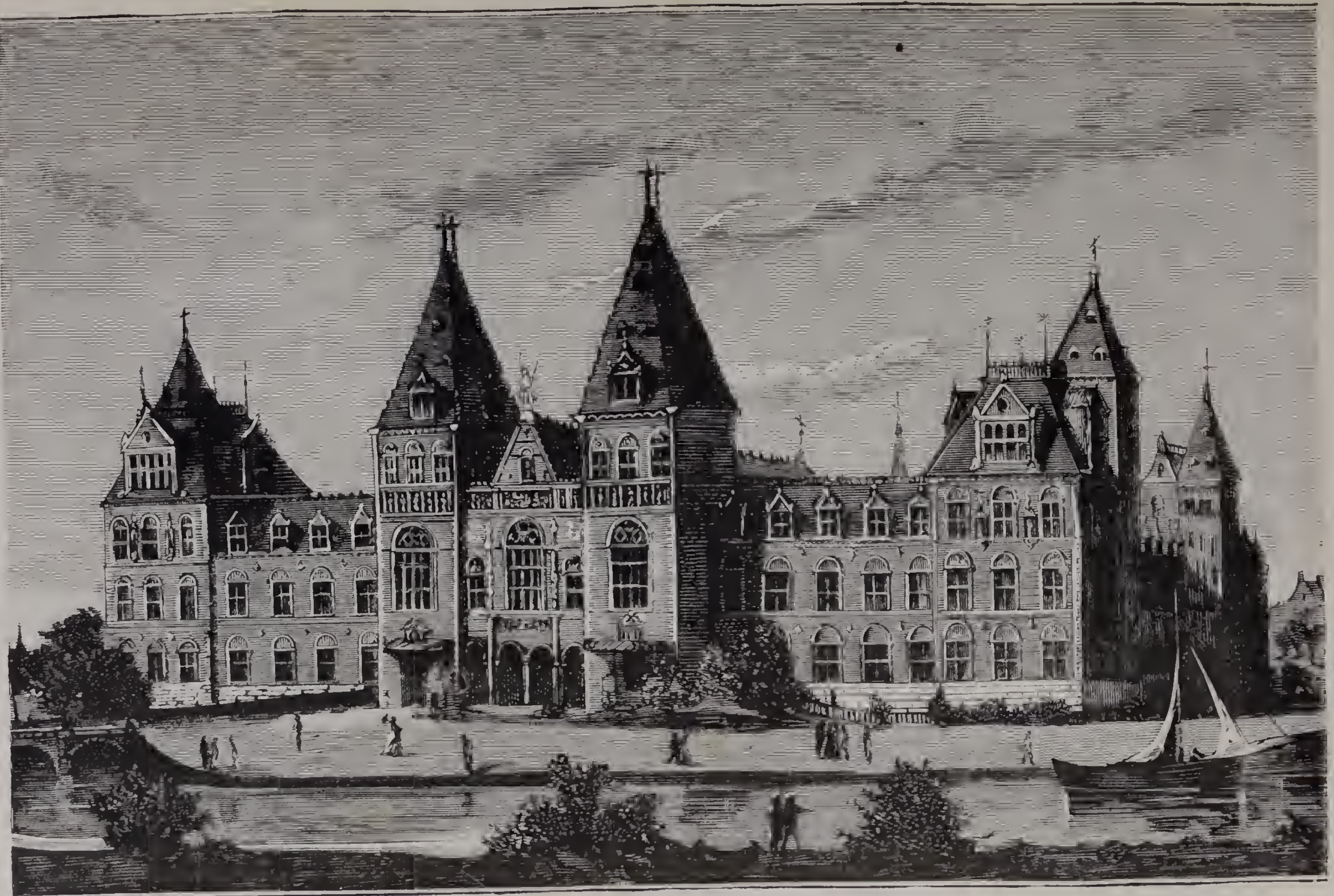
La France occupait à elle seule, dans le bâtiment principal, une superficie de 12,000 mètres carrés, et dans la galerie des machines, une superficie de 3,000 mètres carrés, sans compter l'espace relativement considérable occupé, dans le parc de l'Exposition, par le pavillon de la ville de Paris et par certaines installations spéciales. On peut juger par ces données de l'importance de la représentation française à Amsterdam.

Deux galeries spéciales recevaient les produits de la Chine et du Japon. L'Espagne, les Indes anglaises et les colonies britanniques couvraient à elles seules un espace de 3,000 mètres carrés. Les États-Unis de l'Amérique du Sud avaient également de curieux envois. L'Afrique était représentée largement dans les compartiments de *great attraction* des colonies néerlandaises.

Cette exposition coloniale occupait un pavillon spécial, élevé au milieu d'un parc indien où étaient éparpillées des constructions indigènes de l'effet le plus original et au centre desquelles se dressait le monument commémoratif d'Atjeh.

Dans les jardins de gauche s'étendait le *hall* des machines, qui couvrait une superficie de 12,000 mètres carrés. Tout à côté se trouvait le pavillon de la ville de Paris.

Le pavillon des Beaux-Arts, isolé comme à Paris, en 1878, était édifié au fond du parc, à droite; il couvrait 4,000 mètres carrés de superficie. Ce pavillon d'une part, les admirables collections picturales des musées d'Amsterdam d'autre part, c'était plus qu'il ne fallait pour attirer la foule des amateurs.



PALAIS DES BEAUX-ARTS

Du même côté du parc étaient aménagés en quinconce quatre restaurants, français, anglais, hollandais et allemand, entourant un kiosque où se donnaient quotidiennement des concerts internationaux.

Non loin de là, l'exposition de la régence de Tunis occupait un pavillon de 700 mètres carrés.

Du même côté du parc étaient éparpillés le pavillon royal, le pavillon de la ville d'Amsterdam, le pavillon de la presse, le pavillon de la taille des diamants, industrie particulière à Amsterdam, etc., etc. Toutes sortes d'autres installations de plaisance et d'utilité émaillaient les jardins de l'Exposition.

Le service des postes et des télégraphes était établi dans ce parc, et il était relié avec tous les établissements principaux d'Amsterdam par le téléphone.

Une installation spéciale contenait les expositions florales, à la fois permanentes et temporaires dans certaines de leurs parties. On y vit, bien que la saison fût avancée, de curieux spécimens de ces tulipes fameuses qui font presque partie de l'histoire de la Hollande.

Dans les jardins de droite, un pavillon spécial fut établi pour servir de galerie du travail. Cette partie du parc et ses installations, éclairées par l'électricité, restaient ouvertes au public jusqu'à minuit.

L'inauguration de l'Exposition d'Amsterdam eut lieu le 1er mai 1883; le roi et la reine des Pays-Bas assistaient à cette solennité et rehaussaient par leur présence l'éclat de cette belle fête du commerce et de l'industrie,

Le temps était superbe. Dès la première heure, la foule avait envahi les abords de l'Exposition, et stationnait en masse compacte, attendant le passage du roi et de la reine.

A une heure précise, le roi, en costume d'amiral, et la reine, parée d'une toilette de ville en velours réséda, arrivèrent en voiture découverte; une centaine d'officiers de la garde civique composaient la garde d'honneur de Leurs Majestés et formaient la haie jusqu'à la tribune royale, dressée entre la façade principale du Palais et le palais des Beaux-Arts.

Dans la tribune royale avaient pris place les représentants des pays dont les produits figuraient à l'Exposition.

A l'arrivée des souverains, 800 exécutants, Messieurs et Dames de la bonne ville d'Amsterdam, placés dans une tribune faisant face à celle

du roi, entonnèrent une cantate composée pour la solennité, par un poète et un compositeur hollandais.

M. Cordès, président du comité exécutif de l'Exposition et président de la Chambre de commerce d'Amsterdam, prit ensuite la parole ; il remercia le roi du grand intérêt qu'il portait à l'industrie, en honorant de sa présence la solennité de ce jour.

Le roi annonça alors que l'Exposition internationale était ouverte ; accompagné de la reine, il quitta la tribune pour parcourir l'Exposition. Sa première visite fut pour les serres royales qu'on avait transportées de La Haye ; elles étaient situées entre le *Kampony*, village javanais, habité par de vrais Javanais, et le pavillon des colonies néerlandaises, que le roi visita avec le plus grand intérêt.

En face des serres royales était le monument élevé à la mémoire des braves Hollandais, tués pendant la campagne aux Indes néerlandaises. Le cortège royal revint sur ses pas, et s'arrêta devant la façade monumentale du Palais de l'Exposition, dont nous avons donné plus haut la description.

Nous ne suivrons pas le roi et la reine à travers les galeries, où les commissaires de chacune des sections étrangères étaient présentés au souverain.

Avant de quitter l'Exposition, le roi et la reine entrèrent se reposer un instant dans le gracieux pavillon royal.

Ce pavillon était assez simple à l'extérieur ; c'était un échantillon du style renaissance néerlandais. On avait voulu, en le construisant, représenter ce qu'était une maison confortable au XVIIe siècle. Il était en briques rouges, ornementé de pierres de taille ; deux colonnes de marbre garnissaient l'entrée, surmontée des armes du pays et portant en lettres d'or ces mots : « Pavillon du roi. » Deux lions, dont l'un tenait les armes des Pays-Bas, l'autre celles de la ville, se dressaient à chaque coin de l'escalier qui conduisait au vestibule.

Le parquet de ce vestibule était en mosaïque italienne. En soulevant une draperie, on se trouvait dans la grande salle de réception ; le parquet était recouvert d'un riche tapis de Smyrne ; les vitraux peints, les épais rideaux de perse répandaient dans la salle une obscurité qui s'harmonisait parfaitement avec la teinte sombre des tentures.

Les murs étaient garnis à hauteur d'homme de lambris de bois sculptés.



PAVILLON DU ROI

Vis-à-vis de la porte se dressait une cheminée monumentale avec une pendule et autres ornements en cuivre poli ; un magnifique foyer du même genre complétait la garniture. Les portraits peints du roi et de la reine ornaient les murs. De splendides lustres descendaient du plafond magnifiquement peint. Un riche piano en chêne sculpté et un buffet du même



REMBRANDT

style, surmonté de vases, de cruches, enfin une bibliothèque style du XVIIe siècle, étaient les principaux meubles qui se trouvaient le long des murs.

Au milieu de la salle se voyait une table couverte d'un épais tapis de peluche brodée d'or, quelques chaises, un fauteuil, un canapé ou divan à dossier arrondi formant étagère garnie d'albums, de flacons, de bonbon-

nières, etc., de façon que celui qui se reposait sur le divan n'avait qu'à tendre la main pour saisir l'un ou l'autre objet.

De chaque côté du grand salon régnait un passage arqué qui conduisait, l'un à une chambre de jeu, au milieu de laquelle se voyait une table sculptée, couverte de différentes pièces en ivoire nécessaires au jeu royal. L'autre passage menait à un fumoir confortablement meublé. Derrière le fumoir, il y avait un cabinet de travail où l'on pouvait s'asseoir dans un excellent fauteuil, derrière un bureau ministre.

Plus de quarante maisons, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, avaient contribué à l'érection et à l'ornementation du pavillon royal.

Dans la section des Beaux-Arts, toutes les nations étaient représentées, mais à des titres bien inégaux. Rien ou à peu près pour l'Italie, l'Espagne et l'Autriche; en revanche, la Belgique et l'Allemagne faisaient très brillante figure; mais le premier rang appartenait sans conteste à la France, qui avait envoyé des œuvres nombreuses et choisies, arrangées avec beaucoup de goût par notre commissaire général, M. Lafenestre.

Quant à la Hollande, son exposition semblait d'autant plus faible que le visiteur y arrivait hanté par les souvenirs de ce superbe *Trippenhuis*, qui est la gloire d'Amsterdam; néanmoins elle contenait quelques œuvres intéressantes, et avait paru en progrès sur ce qu'on se rappelait avoir vu au Champ de Mars en 1878.

« Le Musée des arts rétrospectifs, » tel était le titre d'une intéressante annexe de l'Exposition. Malheureusement, dissimulée à l'entrée des bâtiments définitifs du musée national, elle échappait à l'attention d'un grand nombre de visiteurs pressés d'arriver aux galeries centrales.

Et pourtant que de merveilles étaient exposées là à l'admiration des connaisseurs! Il faudrait des volumes pour les décrire. Rappelons-nous seulement que la Hollande est un des pays les plus riches de l'Europe et celui qui a été le moins agité par les révolutions intérieures dans les temps modernes.

C'étaient les particuliers qui s'étaient momentanément dessaisis de leurs plus riches souvenirs pour composer ce merveilleux ensemble.

Mais un simple étalage ne pouvait suffire à l'artistique patrie de Rembrandt. C'était ce qu'avaient fort bien compris les directeurs des musées de la ville, et en particulier M. Van der Kellen, directeur des antiquités, qui,

avec un soin minutieux et une autorité incontestable, s'était attaché à reproduire, dans une succession de pièces, les intérieurs aux diverses époques des siècles passés.

L'Exposition internationale d'Amsterdam ferma dans la première quinzaine de novembre. La distribution des récompenses avait eu lieu au mois de juillet; la section française avait été victorieuse sur toute la ligne.



PALAIS DU ROI A AMSTERDAM

CHAPITRE X

ANVERS

Exposition universelle de 1885.

Jamais il n'y eut de plus probant ni de plus remarquable exemple de ce que peut l'initiative privée, s'appliquant à réaliser une conception utile autant que grandiose, que l'Exposition d'Anvers.

En 1884, quelques notables Anversois, fiers à bon droit des merveilleux progrès si rapidement accomplis dans leur ville, eurent la noble ambition de convier le monde civilisé à venir admirer la métamorphose qui, en moins d'un demi-siècle, avait fait de la métropole commerciale belge le premier port du continent européen.

La place que cette ville occupe sur la carte d'Europe ne semblait pas devoir lui donner une telle fortune. Situé entre le Havre et Hambourg, le port d'Anvers, suivant une des lois de la civilisation moderne, aurait dû être écrasé par ces formidables rivaux. Il n'en a rien été ; c'est lui, au contraire, qui a amoindri les autres en faisant de son port le premier port du monde par l'étendue de ses quais, la profondeur de ses eaux et la sécurité de ses vastes bassins.

Les Belges n'ont reculé devant aucun sacrifice pour arriver au résultat désiré ; mais sans vouloir ici diminuer leur mérite et leur patriotisme, on

peut dire qu'ils ont été servis par la nature du sol, par la forme de l'Escaut, fleuve unique pour sa largeur et sa profondeur. Dans le demi-cercle qu'il forme autour de la ville, il n'a pas moins de 15 mètres de profondeur et 520 mètres de largeur ; tandis que les navires qui se rendent à Hambourg sont souvent arrêtés à l'embouchure de l'Elbe, où il existe une passe étroite et difficile. Pour le Havre, la communication directe avec la mer, l'étroitesse de l'avant-port, le peu de profondeur du port, profondeur qui tend à diminuer depuis les travaux de canalisation de la Seine, rendant son entrée difficile et souvent dangereuse, nuisent à l'augmentation de son trafic.

Le Havre a été autrefois gêné dans ses améliorations commerciales par le génie militaire. La ville s'est vue obligée de faire des bassins du côté de la Seine. Plus tard, quand les fortifications de la ville furent supprimées, on offrit au commerce de lui céder les emplacements qu'elle avait autrefois demandés pour établir une nouvelle entrée ; mais de grands frais ayant été faits pour la construction des bassins destinés aux transatlantiques, l'argent manquait pour entreprendre de nouveaux travaux. Il n'en fut pas de même à Anvers ; le remaniement du système de défense de cette ville importante, permit aux ingénieurs de prendre tout le terrain dont ils avaient besoin pour mettre leurs projets à exécution.

Sur l'emplacement de la citadelle du sud, qui avait une superficie de 98 hectares environ, ils creusèrent des bassins, construisirent des chantiers, des docks, des hangars, des voies ferrées, d'immenses magasins, où, en peu de temps, les navires arrivés à quai pouvaient décharger puis recharger les marchandises de toutes natures, mais plus généralement les cafés, les cotons, les laines, etc.

Actuellement, c'est Anvers qui s'est emparé de tout le commerce de Buenos-Ayres, de la Plata ; elle attire chez elle les blés de la Roumanie et les dirige sur tous les points, où la rareté de cet inestimable produit le fait monter à un prix élevé.

Les bassins maritimes sont au nombre de neuf, et communiquent avec l'Escaut par trois sas éclusés construits par l'État ; les travaux qu'ont nécessités l'établissement de ces bassins, l'amélioration des quais, les constructions des docks et autres bâtiments, ont duré dix ans et ont coûté 170 millions.



ENTRÉE PRINCIPALE DE L'EXPOSITION D'ANVERS

Tout en admirant la persévérance que les Anversois ont témoignée dans l'achèvement de ce gigantesque travail, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer que ce ne soit pas notre pays qui ait fait de semblables sacrifices pour nos grands ports, destinés, semble-t-il, à succomber si l'on ne les met pas à même, par des travaux et des aménagements bien entendus, de lutter contre le grand port de l'Escaut.

A chaque Exposition internationale, le pays qui y conviait les autres nations cherchait une attraction qui le distinguât des autres. A propos de l'Exposition d'Anvers, on résolut d'inaugurer solennellement les nouveaux quais et les établissements maritimes.

On fit de magnifiques régates, où les yachts les plus célèbres, venant de France, d'Angleterre et des Pays-Bas, furent appelés à concourir ; on y remarquait particulièrement celui de M. Arthur de Rothschild, nommé *Éros*.

Le roi et la reine des Belges assistaient à cette inauguration, entourés de nombreux princes et princesses, et d'une foule immense, venue de tous les points du monde pour prendre part à l'Exposition.

Les Anversois, fiers du succès de leurs travaux et de l'admiration qu'ils provoquaient, se montraient joyeux sans fierté et faisaient le meilleur accueil à la population cosmopolite qui avait envahi leur industrieuse cité ; des tramways à vapeur sillonnaient les grands boulevards, tous les théâtres étaient ouverts, et trente-cinq concerts de musique symphonique se succédaient dans la salle des fêtes qui pouvait contenir à l'aise 6,000 spectateurs.

L'Exposition universelle était établie dans la nouvelle ville d'Anvers, sur des terrains ayant la forme d'un vaste triangle et 22 hectares de superficie ; ces terrains étaient situés près de l'Escaut et des nouveaux établissements maritimes.

On comprit dans l'Exposition une partie de la gare du Sud pour y installer des machines, et une partie du bassin de batelage, pour la section maritime.

Le plan d'ensemble du palais principal était irrégulier ; c'était une réunion de galeries dont la plus importante, la grande nef centrale, était réservée aux expositions de luxe, dans lesquelles furent disposés les produits des différentes nations exposantes. Ces produits furent divisés, suivant

32

leur nature, en sections et en classes, conformément au système de classification ordonné par le gouvernement belge. L'établissement de ces galeries employa plus de 5,000,000 de kilogrammes de fer. Les toitures étaient en zinc et en verre; il y entra 68,000 mètres carrés de zinc et 60,000 mètres carrés de vitrage, qui comprenaient 35,000 vitres de double épaisseur.

La façade de ce bâtiment, bordée d'une terrasse élevée de 2 mètres au-dessus du sol, occupait toute la longueur des jardins tracés entre le palais et les clôtures de l'Exposition ; elle était terminée à chaque angle par une tourelle, coupée à intervalles réguliers de pilastres et de colonnades, et ornée de statues et de bas-reliefs. Elle avait été exécutée en plâtre, simulant la pierre de taille et soutenue par une ossature de fer de 66 mètres de hauteur.

C'était au centre de cette façade, devant le rond-point des jardins, que s'élevait le grand portique dont l'élégante et gigantesque stature avait un caractère véritablement grandiose. La grande entrée donnait accès dans une sorte de vestibule où le nom des neuf provinces belges étaient inscrits dans l'archivolte.

Le portique, orné de superbes groupes de figures symboliques, d'inscriptions en relief, figurait un arc monumental flanqué de chaque côté de deux immenses obélisques de 55 mètres de hauteur, et dont la base, garnie d'une proue de trirème, reposait sur des rochers d'où jaillissait une abondante gerbe d'eau, retombant en cascade. Ces obélisques, portant chacun un phare qui était éclairé le soir à la lumière électrique, étaient rattachés au portique par de légères colonnades ; le porche d'entrée était surmonté d'une galerie-terrasse à 45 mètres au-dessus du sol, accessible à la fois par un ascenseur hydraulique et des escaliers. Du haut de cette terrasse, le regard plongeait d'un côté sur le magnifique panorama de l'Escaut, de l'autre sur la ville d'Anvers. Une statue allégorique, haute de 7 mètres 30 centimètres et représentant la ville d'Anvers, était placée en avant de la galerie sur la clef de voûte de l'entrée principale ; l'inscription de son fronton était : *A tous, la ville d'Anvers.*

La terrasse elle-même était surmontée d'arceaux, au-dessus desquels dix figures d'Atlas, de 6 mètres de haut, supportaient la gigantesque mappemonde servant de couronnement à l'édifice. Enfin, deux griffons, de

4 mètres de hauteur et d'une belle exécution, étaient placés aux angles de la galerie-terrasse du côté de la façade, et en complétaient l'ensemble aussi imposant qu'original.

A l'intersection des deux grandes galeries intérieures s'élevait un dôme central de l'effet le plus satisfaisant.

Les dix Atlas étaient l'œuvre de M. Van Beurden ; M. Hippolyte Leroy avait été chargé de l'exécution de la statue de la ville d'Anvers et des principales figures allégoriques.

Une galerie spéciale avait été réservée aux machines. Cette galerie, située derrière les halls de l'Industrie, occupait une surface de 2 hectares et demi, et était séparée du palais proprement dit par la rue de Bruxelles; on y arrivait par un escalier monumental qui, partant de la section française à l'extrémité de la nef centrale, passait au-dessus de la rue dont nous venons de parler, pour aboutir à un pourtour formant promenoir, d'où l'on embrassait, d'un seul coup d'œil, toute l'exposition des machines.

En creusant la terre sous cette galerie, on avait trouvé les fondations de l'ancienne citadelle du duc d'Albe, ce terrible gouverneur des Pays-Bas représentant Philippe II d'Espagne. Ainsi, à l'endroit même où s'était dressé un monument d'oppression et de tortures, l'industrie, cette fée des temps modernes, offrait à l'admiration de tous les plus étonnantes inventions du progrès humain, destinées surtout à l'amélioration du sort des classes ouvrières.

L'espace réservé aux jardins était relativement restreint. On voulait, dans le commencement, leur réserver une superficie de 11 hectares ; mais l'affluence des exposants et l'étendue des emplacements demandés dans les bâtiments firent empiéter les constructions sur le terrain et réduire le jardin à des proportions fort modestes par rapport au palais. De nombreuses annexes et une foule de constructions rivalisant de pittoresque et de variété s'y trouvaient dispersées un peu partout.

Lorsque l'on avait franchi le contrôle, installé dans de petits pavillons en forme de chalets, on voyait devant soi un bassin entouré de plantations d'arbustes rares, destiné à recueillir les eaux des deux cascades monumentales, placées de chaque côté de la grande porte. A gauche, se trouvaient des plates-bandes et des parterres, au milieu desquels s'élevaient des kiosques et quelques pavillons de destinations diverses.

A droite, s'étendait la partie la plus vaste du jardin dont les massifs de verdure, les pelouses, les groupes d'arbustes entrecoupés d'allées serpentant dans toutes les directions formaient, avec toutes les constructions variées qu'on y avait élevées, un aspect des plus séduisants. On y apercevait un toit de chaume, égayé par le voisinage d'une maisonnette norvégienne, en bois clair luisant comme du buis; plus loin, les deux minarets d'un bâtiment moresque enfonçant leurs flèches d'or dans le bleu du ciel; tout près, la toiture en bois rouge brique d'une ravissante construction cambodgienne, contenant l'exposition des colonies françaises.

Ce pavillon était la reproduction exacte d'un palais cochinchinois; ses grands toits rouges et noirs, relevés aux angles par des clochetons et des cornes d'or, sa décoration polychrome, le désignaient de loin aux regards des visiteurs. Sur le perron et sur les marches de l'escalier étaient des têtes d'éléphants, des défenses et des fragments de sculpture décorative en granit provenant d'Angkor, la ville des Kmers, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps.

A droite et à gauche, des voitures du Cambodge et un sampan annamite, petite barque recouverte au milieu d'un toit voûté en bambou, étaient exposés en plein air.

Un Annamite, dans son costume national, et un tirailleur sénégalais en tenue, éclairés par un jour frisant, se tenaient, en dedans de la porte d'entrée, en guise de plantons, immobiles et silencieux comme les Orientaux seuls savent l'être.

Des colonnades sculptées, des façades ajourées, des dômes peints, des buvettes, des cafés, des restaurants de tous genres, généralement remarquables par l'élégance ou l'originalité de leur aspect, complétaient l'ensemble de ce jardin, où des horticulteurs renommés avaient étalé leurs plus belles collections florales.

Le soir, les jardins et les galeries des machines étaient éclairés à l'électricité.

Une exposition internationale des beaux-arts fut ouverte dans un édifice distinct, construit spécialement dans ce but sur un terrain voisin du palais, occupant 10,000 mètres carrés. On avait adopté pour sa construction le même plan que pour le bâtiment principal : deux grandes travées, se coupant à angle droit, partageaient ce vaste espace en quatre



PALAIS COCHINCHINOIS

grands quadrilatères. L'art français en occupait un tout entier avec ses divers envois de peinture, sculpture, architecture et gravure.

L'Exposition universelle fut inaugurée le 2 mai 1885, avec un grand éclat. Le roi et la reine des Belges, les membres de la famille royale, le corps diplomatique, la Chambre des représentants et le Sénat, la magistrature, le clergé des divers cultes, l'armée, tous les corps constitués et tous les hauts fonctionnaires assistaient à cette solennité.

La Belgique conviait pour la première fois chez elle, à Anvers, toutes les nations à un de ces grands concours où, selon l'heureuse expression du président du comité exécutif, resplendit comme dans une admirable synthèse la puissance créatrice de la science et du travail.

Plusieurs trains spéciaux avaient amené, vers deux heures, à Anvers, le roi et la reine, les membres de la famille royale et l'immense cortège des invités officiels. Reçu à la gare de l'Est par le bourgmestre et le conseil communal, Léopold II fut chaleureusement accueilli par la population et par des milliers d'hôtes étrangers. La garde civique et l'armée formaient la haie le long des avenues de Keyser, des Arts, de l'Industrie et du Sud, mais d'un côté seulement, le roi ayant exprimé le désir de rester en contact immédiat avec les Anversois en traversant leur cité. Toute la ville était pavoisée; chaque maison avait son drapeau, la plus pauvre comme la plus riche.

Le roi fut reçu dans la salle des fêtes par le comité exécutif, ayant à sa tête son président, M. Victor Lynen. Dans un langage sobre, élevé, tout imprégné de l'esprit de rénovation pratique, celui-ci indiqua l'idée et le but de l'œuvre inaugurée. Ce discours fit une vive impression, car on y sentait vibrer l'âme de cette fière et laborieuse cité anversoise, qui avait voulu devenir et qui était devenue, en effet, le plus beau port et le mieux outillé du continent européen.

Après avoir entendu le *Feestzang* (chant de fête), la reine, la famille royale, les invités se rendirent en cortège par la grande travée et l'escalier monumental, sur le pourtour d'où la vue embrassait l'immense galerie des machines. Là, le ministre de l'agriculture et des travaux publics pria le roi de déclarer l'Exposition ouverte.

A un signal donné par Léopold II, la vie se communiqua à ce prodigieux

assemblage de tous les mécanismes perfectionnés que le génie humain met au service des industries modernes.

Parmi les curiosités que l'Exposition d'Anvers offrait aux visiteurs, on remarquait, dans la section belge, la reproduction en miniature des installations d'une houillère, occupant 100 mètres de sous-sol. Rien n'y manquait : puits d'extraction, puits de retour d'air, galerie à travers banc, vue de niveau dans la couche, une taille, des wagons, une cage, des chariots remplis de charbon, des câbles, une écurie et des chevaux, enfin des ouvriers mineurs simulant leur travail à la clarté de l'électricité et des lampes spéciales usitées dans l'exploitation des mines.

Au croisement de la nef centrale et de la galerie internationale, sous le dôme situé au centre du palais, s'élevait un monument gigantesque, mais d'un goût contestable, occupant 100 mètres de superficie et destiné à symboliser le commerce d'exportation de la ville d'Anvers. C'était une agglomération de 5 tourelles de 15 mètres de hauteur, formées par des entassements de barriques, de sacs, de ballots contenant le riz, le café, le guano, le coton qu'Anvers achète sur les grands marchés d'outre-mer, et dont elle alimente la Belgique et une grande partie de l'Europe. Le tout était décoré des armoiries de la ville, de drapeaux de toutes les nationalités et d'une reproduction de la fameuse statue de Geefs, qui figura aux fêtes de l'affranchissement de l'Escaut en 1863 et qui représente la liberté du fleuve.

Chaque pays avait été laissé libre d'adopter pour la décoration de sa section le style qui lui était propre, et lui semblait le plus capable de rendre sensible son caractère national; aussi était-on arrivé à un ensemble agréable et intéressant.

La décoration employée par la section française, la même dans toutes les grandes travées, avait pour but de faire valoir l'importance de cette section et son développement relativement considérable.

Cette décoration comprenait un *velum;* au-dessous, les panneaux étaient couverts de cartels à fond vert ou rouge, sur lesquels se détachaient en lettres d'or les initiales R. F.; sous ces cartels, les armes et écussons des principales villes de France et une étroite bordure de velours rouge frangé d'or festonnant le tout.

Parmi les diverses expositions étrangères, une de celles dont la déco-



FAÇADE DE LA SECTION FRANÇAISE

ration était des plus imposantes, c'était celle de la section austro-hongroise, qui occupait environ 2,600 mètres. Elle avait pour façade une magnifique grille en fer forgé, surmontée d'un dôme de velours tout frangé d'or, qui se terminait par une couronne impériale surmontée d'une Renommée soufflant dans une trompette thébéenne. C'était le fac-similé de la grille qui orne un des châteaux de chasse de l'empereur François-Joseph. Toute l'ornementation de la galerie était à l'avenant. Autour des frises, courait une imitation de mosaïque; les charpentes de la toiture étaient couvertes de tentures aux armes de chaque province de l'empire ; sur les panneaux inférieurs, de magnifiques écussons alternaient avec des aigles géminées en or. Enfin, la galerie se terminait par une grille et un dôme identiques à ceux de l'entrée.

Après la section autrichienne, nous citerons la section italienne, bien que son ornementation générale fût d'un ton un peu criard, résultant de l'effet des contrastes produit par les colonnes à chapiteaux corinthiens, supportant les charpentes, peintes en ton gris-clair et surchargées d'ornements d'or, et les piliers peints en imitation de porphyre rouge.

Nous ne dirons rien des décorations des autres sections étrangères qui n'offraient rien de bien particulier. Quant à la Belgique, recevant chez elle, elle avait voulu aborder le genre noble et avait eu recours pour cela au style monumental : les charpentes latérales des galeries portaient une rangée de cartels avec le nom de chaque province ; en dessous, il y avait en quelque sorte une histoire illustrée des principales industries belges ; des usines en plein travail, des chantiers de construction, des ateliers de filature, etc., étaient peints en grisailles sur la cimaise, et formaient une décoration froide et beaucoup moins brillante que celles des autres sections.

La distribution solennelle des récompenses eut lieu le 14 septembre, et les exposants français y remportèrent un magnifique succès.

M. Pierre Legrand, ministre du commerce, constata, dans un document officiel, que « jamais, dans aucune exposition étrangère, la France n'avait été plus brillamment représentée, et que l'affluence des visiteurs qui se pressaient dans les galeries françaises rendait le plus éclatant hommage à l'excellence de notre travail national. » Le jury international confirma cette appréciation du ministre du commerce.

CHAPITRE XI

PARIS

Exposition universelle de 1889.

La république, pour célébrer le centenaire de la Révolution française de 1789, et pour donner plus d'éclat aux fêtes organisées à cette occasion, décida de convier toutes les nations étrangères à une Exposition universelle dont l'ouverture fut fixée au 6 mai 1889, date anniversaire de l'ouverture des États généraux.

La Russie, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, la Suisse, la Hollande, la Belgique, la Suède et la Norvège, le Danemark, le Luxembourg, la Chine, le Japon, les États-Unis, le Mexique, le Brésil, le Chili, le Pérou, la Colombie, le Maroc, la Perse, l'Egypte, etc., ont répondu à cet appel.

L'Exposition universelle de 1889, plus considérable que celles qui l'ont précédée, a pris comme emplacement : le Trocadéro, le Champ de Mars et l'esplanade des Invalides, qui à eux trois font une surface de 843,530 mètres carrés. Elle comprend donc 151,600 mètres carrés de plus que l'Exposition de 1878, et 383,530 mètres carrés de plus que celle de 1867.

Un concours a été ouvert à tous pour les plans à soumettre à la com-

mission de l'Exposition. 107 projets furent envoyés; ce nombre était relativement restreint, car l'obligation imposée à tous les concurrents de faire entrer la tour Eiffel dans leurs projets avait paralysé l'initiative, et les architectes ont prétendu qu'on avait l'air de vouloir faire l'Exposition pour la tour Eiffel et non la tour pour l'Exposition.

La commission a rendu son verdict le 26 mai 1886, et a distingué dix-huit projets auxquels elle a distribué des primes et des récompenses. Ce sont les trois premiers projets primés : 1° celui de M. Dutert; 2° celui de MM. Eiffel et Sauvestre; 3° celui de M. Formigé, qui ont servi au plan définitif; aussi a-t-on partagé à leurs auteurs la direction des travaux à exécuter. Comme M. Eiffel avait assez à faire avec sa tour, on a adjoint M. Bouvard, architecte de la ville de Paris, à MM. Formigé et Dutert.

M. Bouvard a été chargé du palais des expositions diverses; M. Formigé, des deux palais des beaux-arts et des arts libéraux, et M. Dutert, du palais des machines.

Les devis, pour tous les frais nécessaires aux constructions et aménagements de l'Exposition, ont été évalués à 43 millions. L'État et la ville de Paris ont pris ces dépenses à leur charge.

LE TROCADÉRO

Le palais du Trocadéro, qui avait été construit, comme nous l'avons dit précédemment, pour l'Exposition universelle de 1878, a été conservé et converti en musée.

L'aile droite, nommée Musée ethnographique, renferme de remarquables collections de costumes, que les différentes nations, qui les avaient exposées, ont données au gouvernement français. Outre les mannequins costumés, ces collections se composent de bijoux, de poteries, d'armes offensives et défensives, de divinités d'un aspect le plus souvent grotesque, de momies, de crânes, d'insectes, de minéraux, d'animaux empaillés, d'instruments de chasse, de pêche, etc., etc.

Dans l'aile gauche, est installé le musée dit des moulages, qui renferme de remarquables reproductions de tous les chefs-d'œuvre de la sculpture, de l'architecture et de la statuaire, plus particulièrement de l'époque gothique et de la Renaissance.

Comme on n'a rien voulu changer à la destination actuelle de ce



M. ALPHAND, DIRECTEUR DES TRAVAUX DE L'EXPOSITION DE 1889

monument, on s'est contenté de réserver son parc à l'exposition d'horticulture. Outre les plantes qu'on est habitué à voir dans les exhibitions de cette nature, telles que massifs de rhododendrons, de magnolias, d'azalées, collections de rosiers, de tulipes, d'œillets, de dahlias, de reines-marguerites, de plantes vertes, etc., un des objets les plus remarquables est un spécimen unique en Europe de la *victoria regia,* cette plante

gigantesque originaire de la Guyane et du Brésil, plante aquatique dont les feuilles ovales ont 10 mètres de circonférence et sont assez résistantes pour supporter le poids d'un homme. On y voit aussi les monstruosités du règne végétal, des *plantes carnivores,* dont on connaissait autrefois une seule espèce, la *dionée-attrape-mouches.*

Dans le parc ont été disséminés quelques pavillons : ceux du ministère des travaux publics, de l'administration des forêts et de quelques expositions spéciales. L'aquarium a été restauré, embelli et repeuplé; une brasserie, un restaurant complètent l'aménagement.

Mais une surprise a été ménagée aux visiteurs du Trocadéro. Par deux petites tourelles, situées en face des portes du palais, on descend dans les vastes carrières abandonnées qui forment le sous-sol du Trocadéro, et là un groupe de naturalistes et d'ingénieurs ont formé un vaste musée géologique où le voyageur trouvera les spécimens des terrains de toutes les époques, avec les fossiles, les minerais qu'ils contiennent habituellement : des stalactites, des galeries de mines, enfin toutes les curiosités du monde souterrain.

Deux passerelles établies sur la route de Versailles relient le parc du Trocadéro au pont d'Iéna et au Champ de Mars.

LE CHAMP DE MARS

Le pont d'Iéna franchi, nous entrons dans un village d'une originalité sans précédent, dont la création est due à l'architecte Charles Garnier : c'est l'*histoire de l'habitation* dans tous les temps, dans tous les pays, divisée en deux groupes principaux :

Habitations de la période préhistorique.

Habitations de la période historique.

Les habitations de la première période comprennent les abris sous les *roches* ou dans les *grottes naturelles;* les *cités lacustres* (constructions soutenues par des pilotis au milieu des lacs) et les *huttes.*

Celles de la seconde comportent cinq subdivisions :

1° *Les types des civilisations primitives* : Maisons égyptiennes, assyriennes, phéniciennes, hébraïques, pélasgiques, étrusques.

2° *Civilisation née des invasions des Aryas :* Maisons hindoues, perses, germaines, gauloises, grecques, romaines avant Jésus-Christ.



M. BERGER, DIRECTEUR DE L'EXPOSITION DE 1889

3° *Civilisation romaine en Occident :* Types gallo-romains, romans, moyen âge et renaissance.

4° *Civilisation romaine en Orient* : Maisons des Byzantins, des Slaves, des Russes, des Arabes, des Turcs et des Soudaniens.

5° Constructions des différents peuples dont *les civilisations sont con-*

temporaines des civilisations primitives, mais qui ne sont pas entrées en communication avec elles, et n'ont, par suite, exercé aucune influence sur la marche générale de l'humanité. — Telles sont la civilisation aztèque, celles des Incas, des Esquimaux, des Lapons, des peuplades de l'Afrique du sud, celle des Chinois, des Japonais et des Peaux-Rouges.

Toutes ces constructions sont meublées et garnies d'ustensiles entièrement conformes à l'époque qu'elles retracent, et entourées de plantations appartenant à la flore des pays qu'elles représentent.

Tour Eiffel.

Passons maintenant à la tour Eiffel, cette merveille de l'Exposition, haute de 300 mètres, pyramide gigantesque qui a été si discutée.

Pour avoir une idée exacte de la hauteur d'un objet, il faut le comparer à d'autres; c'est ce que nous ferons pour la tour en citant les édifices les plus élevés.

La grande pyramide d'Egypte a 142 mètres;

Saint-Pierre de Rome, 137 mètres;

La flèche de la cathédrale de Vienne, 135 mètres;

La flèche de la cathédrale de Rouen, 150 mètres;

Le Panthéon, 80 mètres;

Notre-Dame de Paris, 67 mètres 20.

« L'ossature de la tour, dit une note de M. Eiffel, se compose essentiellement de quatre montants formant les arêtes d'une pyramide dont les faces sont disposées suivant une surface courbe. La courbure de cette surface est déterminée par des considérations théoriques de résistance au vent qui sont une des innovations caractéristiques du projet.

» Chacun des montants offre une section carrée, décroissante de la base au sommet et formant un caisson courbe à treillis, ayant 15 mètres de côté à la base et 5 mètres au sommet. L'écartement des pieds des montants est de 100 mètres. Ils se réunissent à la partie supérieure et constituent une plate-forme carrée de 10 mètres de côté. Ces montants sont ancrés sur de solides massifs de fondation, et sont reliés à différents étages par des ceintures horizontales, servant d'appui à de vastes salles

qui seront utilisées pour les différents services qu'on installera dans la tour. La salle du premier étage, dont le plancher se trouve à 70 mètres du sol, présente une superficie de 5,000 mètres carrés.

» A la partie inférieure, et dans chacune des faces est disposé un grand arc de 70 mètres d'ouverture formant le principal élément de la décoration. Ces arcs donnent à la tour l'aspect monumental qui est indis-



TYPE BYZANTIN

pensable à la destination qu'elle doit recevoir. Au sommet est installée une coupole cintrée d'où l'on pourra apercevoir l'immense panorama qui se développera sous les yeux des spectateurs.

» On accédera à ce pavillon par quatre grands ascenseurs disposés dans l'intérieur des montants et pour lesquels les dispositions prises donnent une sécurité absolue. »

Il est entré dans la tour Eiffel 12,000 pièces différentes; il a fallu un dessin géométrique pour chacune de ces pièces avec l'indication des trous à percer pour les boulons. Deux grandes années ont été employées par quarante dessinateurs et calculateurs pour terminer les dessins de toutes ces pièces.

Sauf les fondations, qu'il a fallu faire sur place bien entendu, les pièces sont arrivées de l'atelier toutes fondues ou forgées et percées de trous dans lesquels devaient passer les rivets ou boulons. S'imagine-t-on ce qu'il faut de trous de boulons pour la construction de pareil édifice? Sept millions, ni plus ni moins!

La construction de la tour a été commencée en juillet 1887, et c'est le 31 mars 1889 que le drapeau a été hissé à son sommet.

Les fondations ont été la partie la plus difficile de la construction, à cause de la nature du sol du Champ de Mars.

« Pour rester complètement sûr que nous pourrons maintenir les pieds de la tour, quoi qu'il arrive, sur un plan parfaitement horizontal, dit M. Eiffel, nous avons ménagé dans les sabots un logement pour y installer une presse hydraulique de 800 tonnes; à l'aide de ces presses, on pourrait produire le déplacement de chacune des arêtes et la relever de la quantité nécessaire, sauf à intercaler des coins d'acier entre la partie supérieure du sabot et la partie inférieure d'un contre-sabot en acier fondu, sur lequel vient s'assembler le montant de fer.

» Ces presses opéreront donc, si cela devient nécessaire à un moment quelconque, et à la façon de vis de réglage, le nivellement rigoureux de tous les points d'appui. »

On voit par cette explication que l'éminent ingénieur a prévu et paré à tous les événements qui pourraient surgir. Aussi était-il sans inquiétude aucune, lorsque tous les curieux groupés au pied de la tour, quand elle fut arrivée presque à la fin de sa construction, disaient en chœur : *Elle penche.*

Quand le premier étage a été terminé, M. Eiffel l'inaugura par un banquet auquel toute la presse fut conviée. Et ainsi, à 70 mètres du sol, on porta les toasts les plus chaleureux à la gloire de l'industrie française.

Quatre restaurants sont installés aujourd'hui sur cette plate-forme et

permettent aux visiteurs de jouir, tout en déjeunant, du magnifique coup d'œil qui s'étend à leurs pieds.

Le second étage, situé à 117 mètres de hauteur, a été inauguré le 14 juillet 1888 par un feu d'artifice tiré à l'occasion de la fête nationale.

Le dernier étage est situé à 273 mètres 13 centimètres du sol. Sa plate-forme est entourée d'un plafond octogone. C'est le dernier point où



TYPE ROMAN, MOYEN AGE, RENAISSANCE

sont admis les visiteurs ; trois mètres plus haut, M. Eiffel s'est réservé une galerie formant appartement.

On peut monter plus haut, cependant, au moyen d'un escalier tournant qui s'enroule autour de l'axe du campanille et conduit à un balcon circulaire situé à 290 mètres 81 centimètres de la base de l'édifice.

La tour Eiffel n'atteint ses 300 mètres qu'au bas du paratonnerre.

Ceux qui ne veulent pas se servir des ascenseurs et préfèrent gravir à pied les escaliers, mettent une heure; il leur faut s'arrêter à chaque plate-forme pour prendre un temps de repos. Mais il n'y a que ceux qui ne redoutent pas le vertige qui peuvent monter jusqu'à la dernière plate-forme.

Une expérience proposée par M. Minary de Besançon sera faite à la tour Eiffel pour prouver la rotation de la terre. Nous citons textuellement l'article du *Journal du ciel :*

« La tour Eiffel, située à 300 mètres au-dessus du sol, va faire en un jour, par suite de la rotation de la terre, une circonférence de 300 mètres de rayon, c'est-à-dire 1,884 mètres 96 centimètres de plus que son pied.

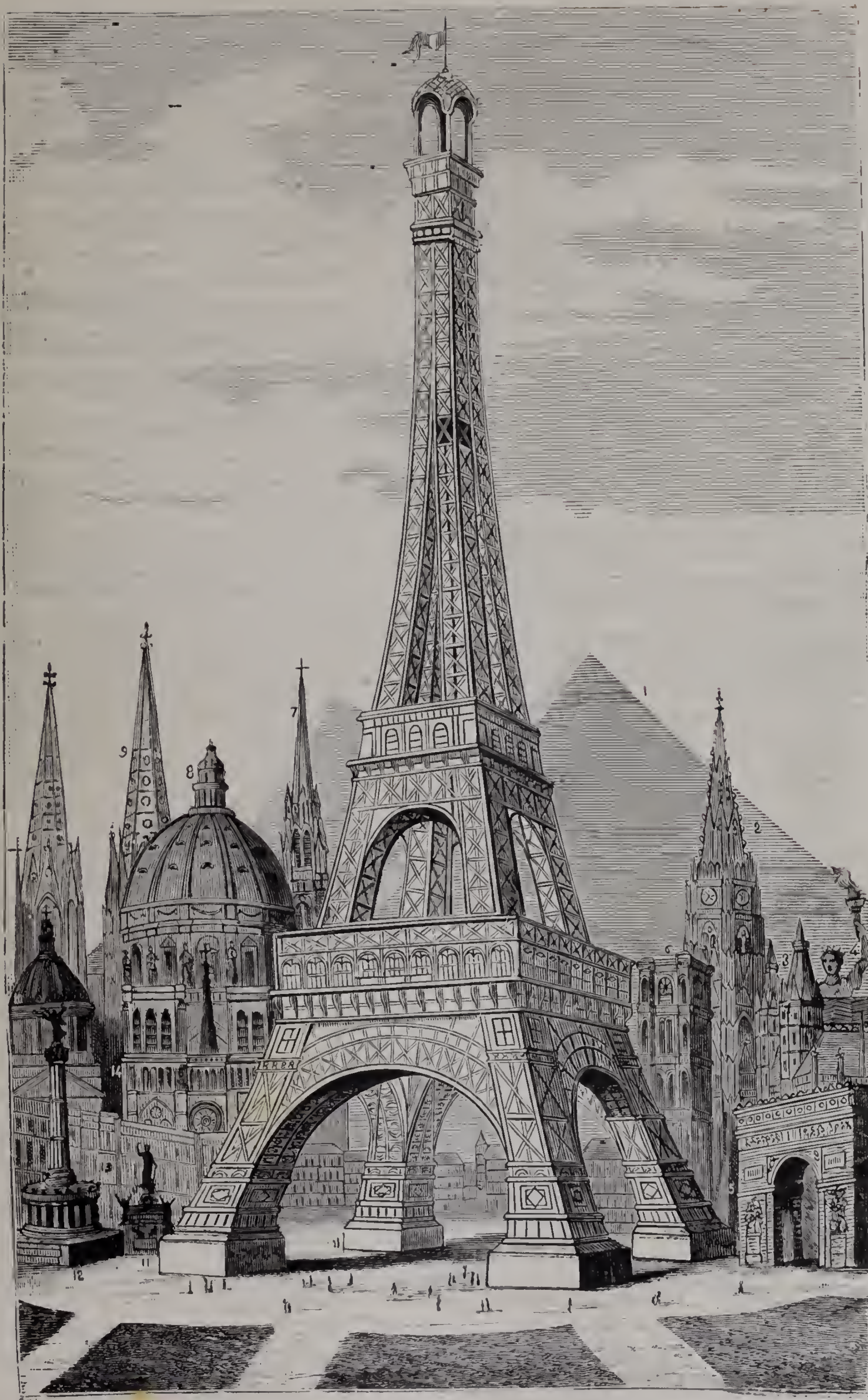
» Une rotation durant 23 heures 56 ou 1,436 minutes ou 86,130 secondes solaires, il en résulte que le sommet de la tour fait par seconde 0 m., 02187, ou près de 22 millimètres de plus que son pied.

» Or une balle de plomb, pour tomber librement du sommet de la tour, devant mettre un nombre de secondes égal à la racine carrée du double de la hauteur divisé par l'intensité de la pesanteur (soit la racine carrée de 600 : 7,8088), mettra 7 secondes 8, et dans cet intervalle, le sommet de la tour fera 00.2187 × 7,8 ou 17 centimètres de plus que son pied, du côté de l'est.

» Il en résulte que si le plancher de chaque étage de la tour est percé de trois trous à 25 centimètres de distance, sur des lignes ayant la direction nord-sud et situées verticalement les unes au-dessous des autres, en faisant passer par les trous extrêmes deux fils à plomb (fils d'acier de 1 millimètre de diamètre), descendant jusqu'au sol, les extrémités inférieures de ces fils dessineront, sur une large et solide plaque de fonte placée au-dessous, la direction du méridien sur une longueur de 50 centimètres.

» Les trous du milieu, allongés de plus en plus du côté de l'est, donneront passage à une balle de plomb de minute en minute, et l'on pourra constater chaque fois la déviation de 17 centimètres vers l'est, due à la rotation de la terre par le point où la balle viendra frapper la plaque de fonte à l'est des deux fils à plomb. »

M. Minary ajoute qu'en recevant la balle de plomb dans un vase de



HAUTEUR COMPARATIVE DE LA TOUR EIFFEL : 1. Grande Pyramide. — 2. Cathédrale de Vienne. — 4. Statue de la Liberté à New-York. — 5. Arc de triomphe de l'Étoile. — 6. Rathaus de Berlin. — 7. Église Saint-Nicolas à Hambourg. — 8. Saint-Pierre de Rome. — 9. Cathédrale de Cologne. — 10. Le Panthéon. — 11. La Germania du Niederwald. — 12. La colonne de la Victoire à Berlin. — 14. Notre-Dame de Paris.

forme convenable, les amateurs de ces curiosités scientifiques auront encore l'avantage de pouvoir constater la transformation du mouvement en chaleur; l'échauffement atteindra environ 22 degrés.

Cette tour se prêtera, du reste, à diverses expériences scientifiques, surtout pour la météorologie et l'astronomie. Comme ces branches sont du domaine de la science pure et que c'est de l'industrie que nous nous occupons spécialement ici, regagnons le pied de la tour et admirons la superbe fontaine qui se trouve au centre des quatre piliers.

Cette fontaine occupe le centre d'un bassin de 72 mètres de circonférence; M. de Saint-Vidal a sculpté pour cette fontaine un groupe colossal de 9 mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'eau du bassin et de 12 mètres de diamètre à la base.

Onze figures plus grandes que nature forment ce groupe. En bas, posées sur des socles élégants, cinq figures allégoriques représentent les cinq parties du monde. Plus haut, quatre figures soutiennent un globe terrestre enveloppé de nuages. Ce globe est couronné par deux figures représentant la Nuit cherchant vainement à retenir le génie de la Lumière.

Quatre vastes pelouses s'étendent sous chaque arcade de la tour; dans la partie des jardins qui se trouvent à droite et à gauche, sont disséminés les pavillons des différents pays; dans celle qui se prolonge entre le palais des Beaux-Arts et celui des Arts libéraux jusqu'au palais des Industries diverses, on a installé des promenoirs couverts qui permettent de se rendre dans les divers palais de l'Exposition par tous les temps, sans craindre la pluie ni le soleil.

Nous reviendrons plus tard dans ces jardins; le palais des Industries diverses et celui des Machines, étant les plus importants, attirent d'abord toute notre attention.

Palais des industries diverses.

Le palais des Industries diverses se compose d'un corps principal et de deux ailes en retour reliées aux deux palais des Arts par des halls immenses.

Dans le hall situé entre le palais des Arts libéraux et l'aile gauche du palais des Industries diverses, on a rassemblé tous les instruments de musique. Dans celui qui relie le palais des Beaux-Arts à l'aile droite se trouve exposée la sculpture; ce hall s'ouvre sur l'avenue Rapp par une porte monumentale.

Le dôme central du palais des Industries diverses est une des curiosités de l'Exposition. Son ossature est en fer, les parties non vitrées de la couverture sont couvertes d'ardoises métalliques, sur la nuance sévère desquelles des ornements de plomb, de zinc et de cuivre tranchent avec éclat. Les parties gardées dans la coupole pour l'éclairage sont au nombre de douze; ce sont de grands panneaux en verres multicolores.

La porte formant arcade placée devant le dôme est coupée par un balcon au tiers de sa hauteur; de ce balcon, la vue s'étend jusqu'au Trocadéro en passant sous les piliers de la tour. Au sommet du dôme se dresse une statue colossale représentant *la France distribuant des palmes et des lauriers*. Cette statue, œuvre de M. Delaplanche et exécutée en zinc repoussé par M. Coutellier, a 9 mètres de hauteur. Deux petits pavillons, élevés de chaque côté de la porte, terminent l'ensemble de l'extérieur.

L'intérieur est contourné à 10 mètres de hauteur par un balcon, auquel on arrive par quatre escaliers construits dans les pylones d'angles; à droite et à gauche, dans les pavillons, se trouvent deux grands salons ouverts, décorés par l'exposition des manufactures de Sèvres, de Beauvais et des Gobelins.

Les huit piliers des fermes principales sont reliés deux par deux à 20 mètres du sol par des frontons sur lesquels se détachent quatre motifs sculptés : *l'air*, *la vapeur*, *l'eau* et *l'électricité*, exécutés par MM. Bourgeois, Pecou, Plé et Desbois; sous ces frontons, on a placé des boucliers aux initiales R. F.

Au-dessus se trouve une grande frise décorative de MM. Lavastre et Carpezat, représentant *la France conviant toutes les nations à l'Exposition de 1889 et recevant les produits du monde entier*. Quatre tables de marbre où sont inscrits les noms des nations ayant répondu à l'appel de la France séparent cette frise; une série d'écussons aux couleurs natio-



STATUE D'ÉTIENNE MARCEL

nales de tous les pays présents à l'Exposition surmontent cette grande décoration.

Quatre sculptures allégoriques de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, exécutées par MM. Delhomme et Cordonnier, sont placées à la hauteur de la corniche. Quatre panneaux peints, ayant rapport à des diverses parties du monde, séparent en quatre groupes les douze grands panneaux vitrés en verres multicolores qui éclairent l'intérieur du dôme, dont le sommet représente un ciel constellé; une draperie aux couleurs françaises termine le tout.

Une grande galerie centrale aboutissant au palais des Machines coupe en deux parties égales le corps principal du palais des Industries diverses. Au milieu de cette galerie se dresse la statue d'Étienne Marcel, d'Idrac. Cet artiste, étant venu à mourir avant d'avoir fini cette œuvre, a désigné à son lit de mort M. Marqueste pour en terminer l'exécution. Ses dernières volontés ont été respectées.

Le prévôt des marchands, placé sur un superbe cheval dont le pied gauche est levé, tient d'une main les clefs de la ville de Paris et la grande ordonnance, de l'autre les rênes de son cheval; il est coiffé d'un chaperon, et un mantelet couvre ses épaules.

D'après le cahier des charges, cette statue devait être fondue en une seule fois. M. Thiébaut, ayant tourné la difficulté par un procédé nouveau que la commission du Conseil municipal refusa d'admettre, en refondit une seconde d'une seule coulée qui figure maintenant dans le square de l'hôtel de ville.

C'est la première statue que l'on a placée dans la galerie centrale; elle sera détruite après la fermeture de l'Exposition.

Les produits de l'Italie, de la Suisse, des États-Unis, de l'Espagne, du Portugal, du Luxembourg, de la Norvège et du Japon sont exposés dans l'aile qui fait suite au hall des instruments de musique; ceux de la Belgique, de la Grande-Bretagne et de ses colonies, et ceux des Pays-Bas, occupent l'autre aile du palais.

La première galerie du corps principal contient à gauche l'exposition de la Russie, à droite celle de l'Autriche-Hongrie; toutes les autres sont occupées par les industries françaises dans l'ordre suivant :

Galeries de droite : coutellerie, orfèvrerie, céramique, cristaux, meubles,

étoffes d'ameublement, tapisseries, papiers peints, parfumerie, maroquinerie, horlogerie, bronzes d'art, appareils de chauffage et d'éclairage.

Galeries de gauche : joaillerie, jouets, dentelles, le vêtement et ses accessoires, les tissus de soie, de laine, de lin, de coton, les objets de campement, les armes, les procédés de blanchiment, de teinture et d'apprêt, les huiles, les matières textiles, les essences forestières, les produits chimiques, les fourrures, les cuirs, et les métaux bruts et ouvrés.

Un portique à jour se développe sur les façades des galeries ; il est formé par une fine colonnade métallique soutenant une frise décorée de motifs ayant rapport aux industries voisines. Des cafés, des restaurants, des brasseries sont établis sous ce portique.

Le palais des Machines.

Cet immense palais se compose d'une nef principale de 111 mètres 30 centimètres de largeur sur 420 mètres 79 centimètres de longueur et 50 mètres de hauteur. Outre cette nef d'une étonnante légèreté, le palais comprend des galeries annexes de 17 mètres 50 centimètres de largeur, avec premier étage desservi par de nombreux escaliers ; ce premier étage est relié à deux tribunes de 21 mètres 50 centimètres de largeur placées aux deux extrémités de la nef; le tout forme un promenoir splendide d'où l'on a une vue d'ensemble sur la galerie des machines : des presses à imprimer, des machines à papier, des machines à tisser, des machines à coudre, des moulins à grains, des moteurs à gaz, des ventilateurs à vapeur, les installations du Creuzot, des appareils de chauffage ; enfin les machines de tous les pays s'agitent à vos pieds dans un bruit étourdissant.

La peinture domine dans la décoration intérieure du palais des Machines, qui a été confiée à MM. Rubé, Chaperon et Jambon.

Le *Bulletin officiel de l'Exposition* a donné les détails suivants sur cette décoration, et sur la manière dont elle a été exécutée en moins de trois mois :

« Cette surface se compose de dix grands panneaux de 16 mètres de côté, représentant les armes et les attributs des grandes capitales du

monde, et de cent vingt-quatre panneaux représentant les écussons des chefs-lieux de nos départements et ceux des grandes villes de l'étranger. Ces panneaux ont 16 mètres de hauteur sur 5 mètres 20 centimètres de largeur. Leur disposition est très heureuse. Au bas de tous ces panneaux règne une crête de ferraille qui enlève la ligne droite et semble couronner les parois verticales. Au-dessus de cette crête est une sorte de trophée de produits et d'attributs, de plantes, de machines ou d'animaux, indiquant les richesses agricoles ou industrielles de la contrée ; plus haut, au centre du panneau, les armes du chef-lieu de département ou de la ville principale étrangère ; au sommet, un cartouche portant le nom du département ou du pays.

» Comme les deux travées extrêmes seront pleines, sans vitrage, elles seront également couvertes de peintures décoratives.

» Ce gigantesque travail décoratif est dévolu à MM. Alfred Rubé, Philippe Chaperon et Marcel Jambon, les habiles décorateurs des grands théâtres de Paris.

» M. Chaperon est l'architecte, le compositeur des motifs ; MM. Rubé et Jambon sont les artistes qui les exécutent.

» Pour le palais des Machines, l'atelier se compose d'environ cinquante peintres décorateurs, installés dans les galeries des expositions diverses.

» Le travail du décor se subdivise, et des équipes spéciales se succèdent dans ses diverses phases.

» On commence par étendre la toile sur le sol et on lui donne une première couche de couleur, base de toutes les autres. Ce fond de couleur, généralement gris, s'appelle l'*impression*.

» Le dessin, de grandeur d'exécution, est fait sur de grandes feuilles de papier, et tous les traits sont piqués par des pointes ; si bien que le dessin est marqué à jour par une infinité de petits trous.

» Le papier ainsi préparé est posé sur la toile qui a reçu sa première couleur, son fond, son impression. On frotte le papier troué avec de la poussière de charbon qui, passant par les petits trous, transporte le dessin sur la toile. C'est, pour me servir de l'expression des décorateurs, la *trace*.

» Un décorateur spécial passe à l'encre ce dessin formé de poussière noire. Il le fixe au moyen d'une couleur noire très liquide.

» Lorsque la *trace* est fixée par le *passage à l'encre*, on recouvre chaque partie d'une couche générale, de la couleur du fond de cette partie. Cette couleur laisse entrevoir le dessin passé à l'encre. Puis d'autres font l'ébauche et le modelé.

» Le modelé fait, le décorateur, qui a fixé le dessin en le passant à l'encre, reprend son travail et sertit tous les contours. La ligne de sertissure disparaît lors de la mise en place du décor : elle n'en donne pas moins aux contours l'énergie voulue.

» Le décor est donc passé par plusieurs mains; mais l'œuvre, jusqu'à ce moment, n'a été qu'une œuvre de copie et de répétition. C'est alors qu'intervient le véritable artiste décorateur, celui qui crée, qui fait la partie nouvelle pour chaque panneau. C'est, pour les panneaux du palais des Machines, le motif formé par les produits et les allégories des départements ou des pays.

» Cette partie du travail est réservée à MM. Rubé et Jambon, tous deux d'une étonnante habileté et d'une sûreté de brosse extraordinaire. »

Ces décorations sont placées dans les parties inférieures de la toiture et dans les deux travées extrêmes; elles y produisent un heureux effet.

Pour la décoration des façades, nous emprunterons les renseignements suivants au rapport que M. Guichard, président de la commission de l'Exposition du conseil municipal de Paris, a lu au conseil, à la fin du mois de janvier.

« Le pignon de l'avenue Suffren sera décoré, au centre de la tribune, de vitraux représentant la bataille de Bouvines. Le pignon de l'avenue la Bourdonnaie, qui constitue la principale entrée du palais des Machines, sera flanqué de deux pylones en fer et à jour de 35 mètres de hauteur, renfermant, l'un l'escalier de service, l'autre un ascenseur électrique. Ces pylones porteront en relief les armes et les attributs de la ville de Paris. L'archivolte sera décorée des armes des principaux pays participant à l'Exposition, tels que les États-Unis, la Grande-Bretagne, la Belgique, la Suisse, la Russie, l'Autriche, l'Italie, le Japon, l'Espagne, le Brésil, le Mexique, les Pays-Bas, la Norvège, la république Argentine, la Grèce, le Maroc, l'Égypte, le Chili, etc., etc. Les verrières sont en cours d'exécution; elles reposeront sur un arc plein en stuff, orné d'un grand rinceau décoratif accompagné d'instruments de travail. Cette arcade déco-



CAVALIER, DE GÉRICAULT

rative sera épaulée par deux groupes remarquables de 7 mètres de haut, la *Vapeur* et l'*Électricité*, exécutés en plâtre par MM. Chapu et Barrias.

» *Vestibule d'entrée.* Le vestibule principal de l'entrée intérieure correspondant au palais des Expositions diverses comprend un escalier double. La rampe de cet escalier, en fer forgé et bronze, véritable œuvre d'art, ne sera posée qu'au dernier moment, pour éviter tout dommage résultant de la manutention. Deux figures en bronze, exécutées par MM. Cordonnier et Barthélemy, orneront les départs de l'escalier; elles porteront chacune un groupe de vingt lampes à incandescence.

» Le vestibule est couvert par une coupole portant sur pendentifs. L'architecte du palais y rappelle les principales forces productives de la France. C'est ainsi que le plafond sera décoré d'une verrière rappelant les principales productions de l'agriculture : le lin, le chanvre, le blé, le maïs, etc.; les pendentifs peints représenteront les arts, les sciences, les lettres, le commerce. Le bas de la coupole sera orné de groupes d'enfants tenant des attributs des principaux corps d'état; enfin, six fenêtres éclairant ce vestibule seront décorées de figures allégoriques représentant l'orfèvrerie, l'ébénisterie, la verrerie, la céramique, etc. »

Extérieurement le palais des Machines n'est pas très monumental, l'architecte s'étant attaché surtout à donner à sa construction le caractère utilitaire que lui imposaient son titre et sa destination.

Il ne pouvait, du reste, faire autrement, les deux grands côtés de son gigantesque hall étant à peu près masqués : l'un par la cour des forces motrices, l'autre par le palais des Expositions diverses; il ne fallait pas penser à leur donner apparence de façades, ce qui eût d'ailleurs entraîné dans des dépenses que son budget ne lui permettait pas. M. Dutert a pris ses pignons comme façades et les a sobrement décorés, ce qui ne les empêche pas d'avoir un aspect grandiose, grâce à leur développement et à leur hauteur qui dépasse 50 mètres.

La cour de la force motrice, située entre le palais des Machines et l'École militaire, renferme les générateurs à vapeur et les moteurs qui communiquent le mouvement à cette ruche du travail.

Entre le palais des Industries diverses et celui des Machines se trouvent les machines qui fournissent l'électricité pour l'éclairage du palais et des jardins pendant la soirée.

Les jardins.

Entre le palais des Industries diverses et l'avenue Suffren, une rue égyptienne attire tous les regards; on n'y voit que moucharabis, portes ornées d'arquebuses, grillages en bois, faïences encastrées dans les murs, etc.; tout cela respire un air pittoresque et véritable. Elle a reçu le nom de *rue du Caire;* toutes les maisons en ont été construites avec les démolitions venant de la capitale de l'Égypte. C'est M. Delort de Gléora, commissaire général de l'exposition égyptienne, qui a rapporté tous ces débris et les a mis en place sur les constructions dont il a fourni les dessins.

De petits ânes d'Égypte gris-perle ou blancs, harnachés de couleurs voyantes, y ont des écuries et vous portent dans tous les endroits de l'Exposition.

Après la rue du Caire, en remontant vers la Seine, nous rencontrons le *Maroc,* avec ses produits bizarres et voyants; puis le *Japon,* toujours curieux par ses mœurs si différentes des nôtres; le *pavillon Chinois* et le *pavillon Indien,* construit par l'Angleterre; l'intérieur représente un bazar divisé en vingt boutiques où des exposants indiens vendent du thé; la véranda extérieure est réservée à la dégustation.

Le *pavillon du Paraguay* se compose d'un pavillon octogonal, d'un pavillon rectangulaire et d'une tourelle carrée qui représentent autant que possible le type d'architecture des habitations et des monuments publics du pays.

Les deux pavillons reproduisent des détails, dans les portes, dans les toitures, empruntés aux églises de Villa-Rica et à d'autres monuments élevés pendant la domination espagnole. La tourelle est une élégante copie du *Mirador* qui surmonte toutes les maisons isolées en rase campagne.

Le *Globe terrestre* est la première construction que l'on rencontre près des jardins, dans laquelle nous voyons le *pavillon de Salvador,* le *pavillon des Enfants,* le *pavillon du Chili,* dont le portique d'entrée a un caractère monumental, et est surmonté de cinq dômes qui lui donnent un grand cachet d'élégance et d'originalité.



SON ÉMINENCE LE CARDINAL LAVIGERIE

La *Bolivie*, le *Venezuela*, le *Mexique* avec son temple, l'*Équateur*, la *république Argentine* et le *pavillon de Suez* et *Panama* occupent encore cette partie droite du jardin.

Dans la partie gauche se trouvent le *pavillon de la Société des Téléphones*, situé au pied de la tour Eiffel, le *théâtre des Folies-Parisiennes*, le *pavillon de Monaco*, le *pavillon des Tabacs turcs* et celui des *Pastellistes français*.

Le long de l'avenue la Bourdonnaie, il n'y a que l'administration et le *pavillon de la Presse*.

Dans la partie du jardin qui s'avance entre les deux palais des Arts se trouvent une quantité de petits pavillons dont l'énumération serait trop longue, et la fontaine monumentale de MM. Coutan et Formigé, dont le groupe principal représente la France, une torche à la main, debout sur le milieu d'un navire, ayant à ses côtés la Science, l'Industrie, l'Art et l'Agriculture; une figure tenant le gouvernail personnifie le génie de la France. Cette fontaine est éclairée le soir par la lumière électrique avec des feux de couleur.

Deux pavillons placés entre les ailes du palais des Industries diverses contiennent l'exposition de la ville de Paris; les services de l'Assistance publique y occupent un espace de 100 mètres carrés; on y verra les lits, les sommiers, les instruments de chirurgie, et les plans des hôpitaux de Paris dans leur état actuel et leur état ancien.

Les palais des Arts.

Ces deux palais sont situés, comme nous l'avons dit plus haut, de chaque côté du Champ de Mars. M. Formigé en est l'architecte. Le rapport de M. Guichard, que nous avons déjà cité, donne les renseignements suivants sur ces palais :

« Les palais des Arts comprennent quatre parties distinctes : le palais des Beaux-Arts, parallèle à l'avenue la Bourdonnaie; le palais des Arts libéraux, parallèle à l'avenue Suffren; la galerie Rapp et la galerie Desaix, qui relient les deux palais à celui des expositions diverses.

» On doit remarquer la diversité des systèmes de constructions et la

variété des formes auxquelles l'architecte a eu recours pour éviter toute monotonie, et, en même temps, pour approprier chaque construction à l'usage auquel elle est destinée.

» Les grandes nefs des deux palais sont constituées par de grandes fermes de 52 mètres 80 centimètres d'ouverture, distantes de 18 mètres 10 centimètres et reliées les unes aux autres par des pannes à treillis; les galeries latérales se composent de 72 fermes de 15 mètres de portée, enfin les fermes des galeries Rapp et Desaix ont 30 mètres d'ouverture.

» Au centre de chacun des palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux est une grande coupole émaillée de tons blancs, bleu turquoise, jaune et or, d'un effet harmonieux.

» Chaque coupole repose sur un mur d'attique, dont les assises en briques alternent avec d'autres assises de même ton que la coupole; ce mur d'attique est en outre épaulé par des consoles couronnées par des vases, sorte d'épis émaillés de 3 mètres de hauteur; entre les consoles sont percés des œils-de-bœuf aux assises alternées de rose et également de bleu.

» Du couronnement de chaque palais, rappelant quelque peu les coupoles émaillées des Persans, la composition se continue par les entrées d'honneur placées au centre du palais.

» Ces entrées comprennent trois arcades plein-cintre du côté du jardin et à cintre surbaissé vers l'extérieur. Chaque arcade est entourée d'archivoltes en terre cuite et de médaillons à fond d'émail dans les tympans; les pieds droits sont ornés, du côté des Beaux-Arts, par des arabesques où brille encore la palette du faïencier, et, du côté des Arts libéraux, de trophées en terre cuite qui doivent montrer, par leurs grandes dimensions et les difficultés vaincues, tous les progrès faits de nos jours dans l'*art de la terre*.

» Le couronnement de l'entrée d'honneur est formé d'un attique percé de trois niches, où des statues symbolisent les beaux-arts ou les arts libéraux. Entre les niches court une grande frise en terre cuite dont les colorations rappellent les autres points émaillés. Deux pylones forment le cadre de chaque entrée d'honneur, puis l'ordonnance des palais se poursuit à droite et à gauche avec une décoration formée d'une triple ceinture de terre cuite, comprenant une balustrade au premier étage, une



ESPLANADE DES INVALIDES : 1. Pagode d'Angkor. — 2. Palais tunisien. — 3. Cour du palais tunisien. — 4. Palais algérien.

frise à fond d'or sous la corniche et une seconde balustrade à hauteur du comble. Chaque pilier en fer est revêtu de panneaux en terre cuite ; un grand écusson émaillé lui sert de chapiteau, et son couronnement en fonte sert de base aux mâts ornés de bannières aux couleurs de France, alternant avec les couleurs étrangères, dont l'ensemble rappellera le caractère international de l'Exposition.

» Les palais se terminent d'un côté, vers la Seine, par des pavillons surmontés d'une coupole, sur plan carré, dont les colorations rappellent la partie centrale ; de l'autre côté, par les pignons des galeries Rapp et Desaix, dont les ouvertures ont presque la largeur de l'entrée du palais de l'Industrie. »

Le palais des Beaux-Arts comprend deux sections principales qui sont :

I. — L'Exposition rétrospective de l'art français de 1789 à 1878.

Nos musées nationaux ont prêté, pour cette partie de l'Exposition, les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, parmi lesquels on distingue :

Mme Récamier, de David.
Un Cavalier, de Géricault.
Les Romains de la décadence, de Couture.
L'Attelage nivernais, de Rosa Bonheur.
Les Océanides, de Lehmann.
La Barateuse, de Millet.
Un Paysage, de Corot.
Le maréchal Prim, de Régnault.
Les Pèlerins de Sainte-Odile, de Brion.

II. — L'Exposition des œuvres contemporaines de 1878 à 1889.

Nous citerons seulement les tableaux suivants de la section française :
Les Voix du tocsin, de Maignan.
Portrait du cardinal Lavigerie, de Bonnat.
La Grève des mineurs, de Roll.

Portrait de Sarah Bernhardt, de Bastien Lepage.

Pardon en Bretagne, de Daguan.

Les Guetteurs, de Renouf.

Mort au champ d'honneur, de Renard.

Sortie de classe, de Geoffroy.

La Retenue, de Truphême.

Fin d'été, de Colin.

Maternité, de Courtois.

Dans la galerie des sculptures, on peut admirer une série des plus belles choses de nos sculpteurs modernes, nous y remarquerons en passant :

Le Chanteur florentin, de Dubois.

Le Martyr Tarcisius, de Falguière.

Denis Papin, de Millet.

Jeanne d'Arc, de Chapu.

Le Tombeau de Sivel et Crocé Spinelli, de Dumilâtre.

Le palais des Arts libéraux renferme : les expositions du ministère de la justice, du ministère de l'intérieur, du groupe de l'éducation et de l'enseignement (c'est-à-dire l'imprimerie, la librairie, le matériel scolaire, la papeterie, le matériel de la peinture et du dessin, les photographies, les instruments de musique, les appareils de médecine et de chirurgie, les instruments de précision, les cartes et les plans de la section anthropologique, de l'histoire rétrospective du travail, des théâtres; enfin, dans les bas-côtés voisins de l'avenue Suffren, les expositions de la Serbie, de la Grèce et de la république de Saint-Marin.

Un palais en bois a été élevé, dans le palais en fer, pour y installer convenablement l'histoire rétrospective du travail.



LE PALAIS DES COLONIES

L'ESPLANADE DES INVALIDES

Entre le Champ de Mars et l'esplanade des Invalides, du pont d'Iéna au pont de l'Alma, s'étend une longue galerie à deux étages renfermant toute l'exposition de l'agriculture.

En arrivant sur l'esplanade du côté de la Seine, on trouve la gare du chemin de fer spécial qui fait presque le tour de l'Exposition; une grande avenue allant de la Seine à l'hôtel des Invalides coupe l'esplanade en deux parties égales.

Le *palais Algérien*, dont la façade principale regarde la Seine, est un ensemble de constructions très originales. Un porche monumental, formé de quatre colonnes supportant un toit plat de style mauresque, sert d'entrée au palais; derrière ce porche, une grande *koubba* (coupole) abrite le vestibule au milieu duquel est la statue de l'Algérie, de M. Gauthier. Près de cette koubba s'élève un minaret carré de 22 mètres de hauteur, fait sur le modèle d'une mosquée d'Alger.

A côté du *pavillon de l'Algérie* est celui de la *Tunisie*, qui se compose d'un gros pavillon de deux étages à toit carré pyramidal, reproduction du tombeau de Sidi-ben-Arrous, une des curiosités de Tunis. Une des faces de ce palais est entièrement empruntée à Kairouan; ce sont des façades des vieilles maisons avec leurs vérandas, leurs portes massives où sont dessinées, à l'aide de têtes de clous, les arabesques les plus capricieuses.

Après Tunis, l'*exposition coloniale*, occupant un rectangle de 250 mètres. Ce palais contient les collections de l'État, les expositions des travaux publics, les envois des écoles coloniales, ceux des établissements pénitentiaires, etc.

Le *pavillon de la Cochinchine* s'élève à peu de distance; il est de pur style annamite. Voici un fragment de la pagode d'Angkor, la construction la plus originale peut-être de toute cette partie de l'Exposition.

Un peu plus loin sont le *village tonkinois*, le *temple hindou*, un grand village *alfourou*, etc., etc.

Le *pavillon du Sénégal* est une reproduction exacte de la tour de Saldé. Le panorama de *Tout-Paris* termine le côté gauche de l'esplanade.

De l'autre côté de l'avenue est l'édifice de l'exposition d'*économie sociale*, puis l'exposition d'*hygiène ;* à ses côtés, l'exposition du *ministère de la guerre :* elle se compose d'un avant-corps de bâtiment construit dans le goût de l'architecture militaire du moyen âge. La construction en bordure figure un château fort élevé sur des fossés et pourvu d'un pont-levis. Ce palais renferme des armes et des armures anciennes, tout le matériel de la télégraphie militaire, celui des parcs aérostatiques, des plans en relief et l'installation complète d'un colombier militaire, etc., etc.

Le pavillon des postes et télégraphes complète l'ensemble des constructions de l'esplanade.

Telle est cette Exposition aussi merveilleuse dans son ensemble que dans ses détails, et qui surpasse encore ses devancières par son étendue, la variété et la richesse de ses constructions.



PORTE DU PAVILLON DU MINISTÈRE DE LA GUERRE

CONCLUSION

Les grandes Expositions ne sont pas seulement les manifestations des puissances industrielles des nations : ce sont encore les grandes fêtes de l'esprit et de la pensée, le résumé des progrès accomplis dans toutes les branches imaginables, l'ensemble des efforts tentés pour arriver à la perfection, cet idéal qu'on n'atteint jamais.

Nous sommes un peu blasés aujourd'hui, et nous ne nous rendons plus compte du chemin parcouru depuis cent ans; mais si, retournant sur nos pas, nous pouvions ramener parmi nous François de Neufchâteau, le premier promoteur des expositions françaises, il penserait rêver, il se croirait dans les pays des fées quand il verrait les applications modernes de la vapeur, de l'électricité, la photographie, les téléphones, les nouveaux engins de guerre, les énormes canons, les torpilleurs, les grands navires cuirassés.

Les progrès de la chirurgie, de la médecine; ceux des industries de la métallurgie, des mines, etc., le laisseraient stupéfait, et nous, ingrats que nous sommes, nous passons froids et presqu'indifférents devant les résultats des efforts de l'homme, disant souvent : « Cela pourrait être mieux. »

38

Soyons fiers, au contraire, de nos Expositions universelles. Ne regardons pas seulement le chemin qui reste à parcourir, mais celui déjà franchi, et constatons que, en 1889, la France est toujours à la tête des nations civilisées par son intelligence, son goût, son urbanité et son désintéressement.



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES VIGNETTES

Paris. — Exposition universelle de 1867.

Moscou. — Exposition universelle de 1872.

Vienne. — Exposition universelle de 1873.

Philadelphie. — Exposition universelle de 1876.

Paris. — Exposition universelle de 1878.

Amsterdam. — Exposition universelle de 1883.

Anvers. — Exposition universelle de 1885.

Paris. — Exposition universelle de 1889.



— Lille. Typ. J. Lefort. 1889 —

